

7e Année - No 9

Septembre 1914

NOTRE ROMAN COMPLET :

Marguerite De Carteret

PAR LE COMTE DE CASSARET.

La Revue Populaire

109

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

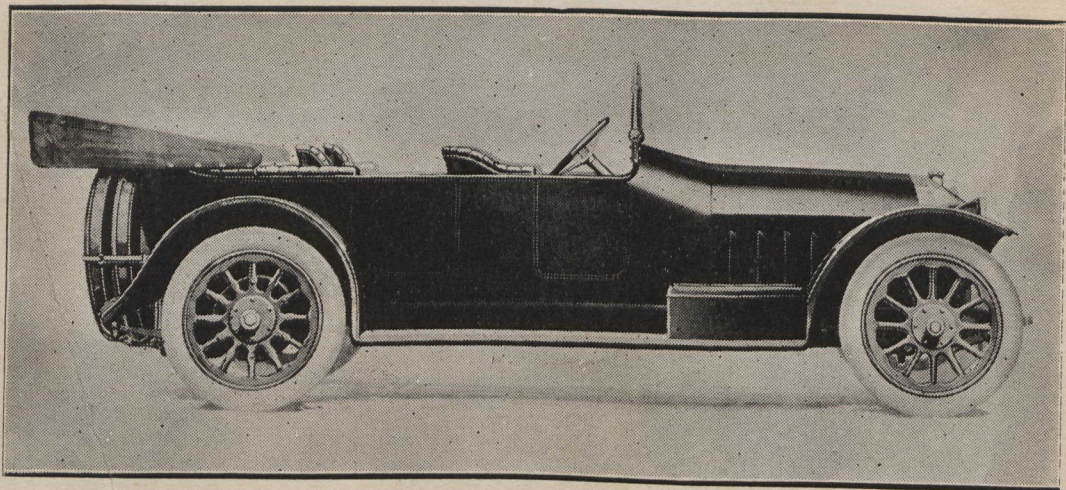
M. Seguin



Quai des crémations funéraires à Bénarès. (Voir intérieur.)

Sommaire: La Guerre. Au mystérieux pays de l'Inde. Le Rhinocéros. Les Indiens de Rio Pilcomayo. Le temple d'Angkor-Waht. Les nageurs aveugles. Rosa L'Aveugle. Les Cannibales de l'Afrique Centrale. Les Céréales. Les clubs d'ouvrières. Le Mont-de-Piété de Paris. Le secret des dompteurs. La maison Japonaise. La Guerre aux moineaux. Propos de table. Cités souterraines. La Culture physique. L'Insomnie. Les vieux meubles. L'origine d'une coutume. Madame va au bal. Incubateur naturel. Un peu de tourisme. Poésies, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Édit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.



POUR LE CONNAISSEUR

¶ La machine Pathfinder représente l'œuvre la plus parfaite du fabricant d'automobiles.

¶ Le CHASSIS de la Pathfinder a été reconnu supérieur par des experts, tant sous le rapport du plan scientifique que sous celui de la construction.

¶ L'automobile Pathfinder a toujours tenu la tête au point de vue de la bonne apparence et du fini.

¶ Les meilleures matières premières seules sont utilisées. L'appareil électrique de MISE EN MARCHE AUTOMATIQUE est simple et accessible, et plaît au connaisseur parce que son emploi est facile et ne complique pas l'alumage.

¶ Ce sont là quelques-unes des " 101 Raisons " qui vous aideront à juger de la valeur d'une bonne automobile. Téléphonnez-nous si vous désirez connaître les autres, ou venez voir notre démonstrateur et assurez-vous si la Pathfinder n'est pas réellement une machine magnifique.

PATHFINDER

MOTOR CARS

GEORGES POIRIER, 200, BOUL. ST-LAURENT

PHONE MAIN 2680

PHONE ROCKLAND 746

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier

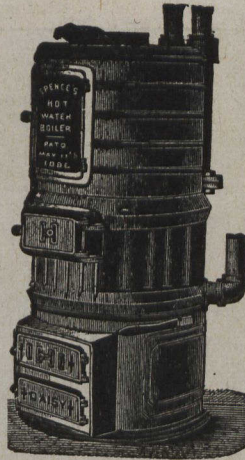
Poseur d'appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Bell St-Louis
4109
MONTREAL



The Canadian Advertising Limited

Agence - Canadienne - de - Publicité

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande

Les Rédacteurs — experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

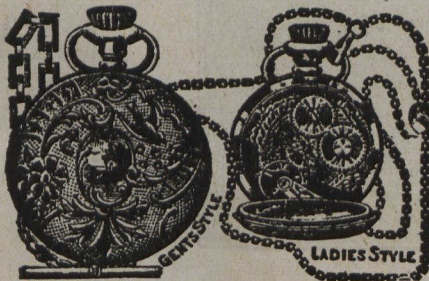
REFERENCES: LA BANQUE
NATIONALE, MONT-
REAL

Avant de placer vos ordres
d'annonces, écrivez-nous—
il y va de votre intérêt

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

C. P.R. TELEGRAPH BUILDING

4 rue Hôpital, - - - - - Montréal



En sentinelle au Canada!

La Revue Populaire

ABONNEMENT :
Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - - 75 cts

**Parait
Tous les
Mois**

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.
AVIS AUX ABONNES
La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

La Guerre !

—§—

A l'heure actuelle l'Europe entière est en feu; c'était inévitable et prévu depuis longtemps.

Quand l'ambition trop démesurée d'un homme l'aveugle au point de lui faire croire que sa domination doit être universelle, c'est le réveil brutal qui se prépare et qui arrive fatalement un jour ou l'autre.

Il y a quarante-quatre ans, lorsque s'est fondé l'empire allemand, ce fut le commencement d'un rêve d'orgueil immense de la part du nouvel empereur; la guerre de trahison qu'il avait si bien préparée et exécutée lui avait donné des illusions qu'il a crues, trop facilement, réalisables.

Il a voulu, lui et son successeur, recommencer l'épopée napoléonienne et asservir l'Europe au joug allemand cette fois. A plusieurs reprises ce furent des menaces non déguisées d'une nouvelle campagne contre la France qu'il pensait bien démembrer complètement alors.

Le résultat en fut que l'armement fut poussé avec activité de tous côtés, sur terre comme sur mer et mit les peuples sur

un pied de guerre permanent qui coûtait des milliards chaque année.

L'Empereur allemand ne restait pas non plus inactif devant cette réorganisation qu'il n'aurait pas jugée si rapide; il dépensa des sommes énormes pour équiper des régiments, construire des forts et des lignes stratégiques de chemins de fer et lorsqu'il se vit à la tête d'un des plus formidables groupements militaires qui aient jamais existé, il se crut, plus que jamais en mesure d'agir.

C'est alors que, sans déclaration de guerre préalable, il lança son immense armée en avant.

Pauvre illuminé qui s'est cru maître, par droit divin, du monde entier! Criminel empereur qui inscrit dans l'histoire de l'Allemagne une page de honte et de sang! Comédien hypocrite qui a trompé l'univers par d'apparentes intentions pacifiques alors qu'il rêvait de meurtre! Fanfaron ridicule qui va payer cher ses rodomontades dont il a été si prodigue! Voilà ce qu'est ce pantin décoré qui s'appelle encore empereur aujourd'hui mais qui se nommera sans doute Guillaume le détrôné demain....

Nous le souhaitons ardemment.

Roger Francoeur.



LES CHEFS-D'OEUVRE POETIQUES

Ressemblance

J'eus un père très doux, il dort sous une pierre,
J'eus un enfant très rose, il dort dans ce lit-là,
"Mon fils", murmura l'un, à son heure dernière,
"Papa", bégaya l'autre, aussitôt qu'il parla.

Mon âme en y pensant est heureuse et chagrine;
Quand il dormait encore, au cher lit que voici,
Mon doux père joignait ses mains sur sa poitrine;
Mon fils rose en dormant joint les siennes aussi.

Mon fils n'a jamais vu mon père, dans ce monde;
L'un descendait des cieux quand l'autre y retournait,
Mais leurs âmes ont dû se voir une seconde,
Dans un nuage doux et rose qui planait.

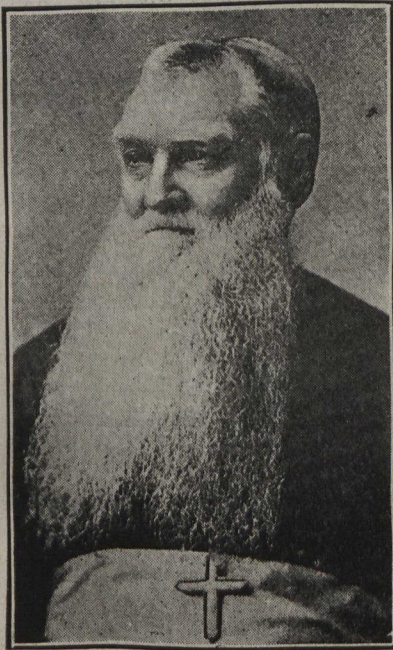
Et dans cette rencontre, ô nature! ô mystère!
Un peu de l'aïeul mort dut rester sur l'enfant,
Pour qu'en voyant mon fils, moi je pense à mon père,
Et qu'à la fois je pleure et souris en rêvant.

Jean RAMEAU.



AU MYSTÉRIEUX PAYS DE L'INDE

Ce qu'ont fait les missionnaires ?



François Laouenan.

argentés de l'Himalaya jusqu'aux jardins ensoleillés de Ceylan.

Lorsque s'écroula, au XVIIe siècle, l'empire du Grand Mogol, les quatre Compagnies portugaise, hollandaise, anglaise et française qui s'y disputaient

L'Inde passe pour le plus riche et le plus beau pays de la terre. C'est le pays des merveilles, dont le lointain reflet a de tout temps passionné le terne Occident. Là se dressent les plus hautes montagnes, coulent les plus grands fleuves, verdissent les plaines les plus exubérantes, se cachent les plus opulents trésors d'or et de diamants. C'est le pays des palais fantastiques, des pagodes éblouissantes, des nababs ruisseau de pierres précieuses. Là pullule et bourdonne, autour de la trente fois séculaire Bénarès, métropole du culte brahmanique,

Comme autour d'une ruche immense,

le cinquième de la famille humaine: 300 millions d'êtres pensants y naissent, y peinent, y meurent, au sein d'une nature superbe, chaude et prodigue.

C'est un magnifique domaine de 400 millions d'hectares qui va depuis les pics

le monopole commercial, cherchèrent à y conquérir la suprématie politique. La lutte, finalement circonscrite entre le coq gaulois et le léopard anglais, se serait terminée par le triomphe du premier, grâce au génie et à l'héroïsme de ceux qui portaient là-bas le drapeau de la France, s'ils avaient été soutenus. La fatalité pesa sur des hommes qui voulurent donner le pays brahmanique à la France malgré la France: Dupleix (1697-1763) fut "récompensé" par la misère; Mahé de La Bourdonnais (1699-1753), par des années de Bastille; Lally-Tollendal (1702-1766), par la hache du bourreau.



Palais d'un Rajah à Bénarés.

Sur ce sol immense qui vit, vers 1850, le drapeau fleurdelisé se dresser triomphant d'une mer à l'autre, il ne reste plus à la France que cinq villes avec leur banlieue, pauvres épaves qui seraient emportées à la moindre tempête par quelque coup de vent britannique. Reliques inutiles, mais glorieuses et que l'on est heureux de conserver. Il en est d'elles comme de ces vieux bijoux de famille qu'on garde, qu'on regarde et qu'on montre avec orgueil parce

qu'il s'y rattache de précieux souvenirs. Ces pauvres cinquante mille hectares rappellent une belle page de l'épopée coloniale française.

Détachons-en quelques lignes.

PREMIERS MISSIONNAIRES FRANÇAIS.

Dès 1509, des missionnaires partis de la péninsule ibérique arrivaient à Goa avec Albuquerque. Fils de Dominique de Guzman et de François d'Assise, ils ne trompèrent aucune des espérances éveillées par ces grands noms. Science, piété, courage, zèle, sainteté, rien ne leur manquait de ce qui devait rendre fécond leur apostolat. Ils ne devaient pas cependant garder le premier rang. Ils allaient être distancés par une milice dont les protagonistes étaient déjà nés dans la noble Navarre; en 1509, Ignace de Loyola avait 18 ans et, au château de Xavier, une nourrice dirigeait les premiers pas d'un tout petit enfant qui répondait au nom de François.

Portugais et Hollandais avaient devancé les Français de plus d'un siècle au Malabar et au Coromandel, en suivant la voie ouverte par Vasco de Gama dans sa mémorable expédition de 1497-1498. Mais ce fut vite fait de regagner le temps perdu grâce à des missionnaires français.

Tandis qu'en effet, les galiotes de Lisbonne et de Rotterdam, dans leur fièvre de lucre, cinglaient, de plus en plus nombreuses, vers Goa et vers Malulipatam, y portant des hommes de négoce et de rapine, et aussi, il est vrai, des hommes de Dieu, comme Robert de Nobili (1608) et Jean de Britto (1663), les missionnaires français volaient à la conquête des âmes asiatiques courbées sous le joug de l'Islam et ils découvraient, pour aller aux rives de l'Indus et du Gange, un chemin plus direct par l'Anatolie, la Mésopotamie et la Perse.

Dès le début de sa puissance politique, le cardinal de Richelieu envoie partout des missionnaires: des Capucins d'abord, à Alep (1622), à Ispahan (1628), à Bagdad (1629), à Surate (1639). Après la bure franciscaine, apparaissent sur les étapes de la route terrestre des Indes la soutane noire du Jésuite, la robe brune du Carme, le froc blanc du Dominicain. Les défilés de l'Anti-Taurus et des massifs iraniens, l'Euphrate, le Tigre, le Karoun, livrent passage aux lumineuses phalanges de ces "évangélistes de la paix, du bonheur, de la rédemption", dont, avec tant de lyrisme, les prophètes hébreux saluaient, dans le lointain recul des âges à venir, la marche à travers les fleuves, les montagnes, les mers.

Et sur la piste largement tracée par la sandale des messagers de la Bonne Nouvelle, voici que s'élancent des trafiquants, des savants, des chercheurs, des touristes. C'est La Boullaye le Gouz, qui explore le Radjpoutana (1649); c'est Jean Thévenot (1666), qui visite le Goudjérate, le Cambaye, Aurenga-

bad, Golconde; c'est François Bernier (1670), qui s'établit à Agra et devient médecin du Grand-Mogol; c'est Chardin (1671); c'est Tavernier (1679), etc.

CAPUCINS ET JESUITES A PONDICHERY.

En 1663, un aventurier parisien, François-Martin (1634-1706) fonde, à 40 lieues au sud de Madras, Pondichéry ("poudou tchéry": nouvelle cité). Il la peuple de trafiquants indigènes, de métis bruns, de colons blancs, de coolies jaunes, d'Africains noirs. Il y attire des missionnaires français (des Capucins



Une place publique à Bénarès.

en 1675, des Jésuites en 1689). Il la fortifie, l'enrichit, l'agrandit, l'embellit. Les Hollandais la lui prennent (1693); le traité de Ryswick la lui rend (1697). Il la reconstruit, la repeuple, la refortifie, la réembellit; il en fait une capitale officielle (1701), au lieu de Surate, et, lorsqu'il meurt en 1706, elle compte déjà 40,000 habitants avec l'espoir d'en avoir bientôt le double (80,000 en 1735).

Tandis que les Capucins y exercent les fonctions curiales auprès de la population blanche ou créole, les Jésuites se dévouent au service des autres ha-

bitants, pénètrent dans l'intérieur du pays et fondent des chrétientés dans les villages indigènes.

Capucins et Jésuites sont puissamment secondés par Dupleix et plus encore par sa femme, cette célèbre Joanna Begum, dont les Pondichériens conservent, avec un respect mêlé de tendresse, le cher et doux souvenir. En 1751, elle donne Kadapakam aux Capucins; Merkanam, Cheyourn et Nellitope aux religieux de la Compagnie de Jésus. Le zèle des uns et des autres multiplie le nombre des fidèles qui atteint bientôt le chiffre de trente mille.



Quai des crémations funéraires à Bénarès.

Des Ursulines bretonnes (de Vannes) viennent en 1738 associer leur dévouement à celui des missionnaires; mais elles ne restent que trois ans: rebutées par le préjugé alors invincible qui condamne la femme hindoue à une ignorance absolue, elles se rembarquent en 1741 et, jusqu'en 1827, année de l'arrivée des Filles de l'admirable Mère Javouhey, il n'y aura plus de religieuses aux Indes.

* * *

Dans les années qui suivent 1750, les Jésuites ouvrent un collège d'une quarantaine d'élèves, un hospice, un dispensaire, deux orphelinats, un couvent de Carmélites indigènes, et ils projetaient, étudiaient, préparaient d'autres fondations de charité ou d'enseignement lorsqu'un coup provenant du côté le plus inattendu vint les frapper à mort. Le 21 juillet 1773, la bouche qui parle au monde, le Pape, prononce la dissolution, le licenciement du corps d'élite dont ils faisaient partie.

En perdant les Jésuites, l'armée de la foi perdait les meilleurs peut-être de ses soldats, ceux que les Campbell, les Wolf, ont proclamés "les plus grands missionnaires du monde" et la moitié au moins des Eglises hindoues se trouvait privée de guides spirituels. Par qui les remplacer? Grosse difficulté. A Pondichéry, elle fut facilement résolue, grâce à la présence des prêtres de la Société des Missions Etrangères.

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

Ah! nous la rencontrons enfin sur notre chemin! il nous tardait de la saluer, cette noble mère de tant de héros, cette reine des familles religieuses exclusivement vouées à l'apostolat lointain, cette "pépinière du martyr", ce Séminaire de la rue du Bac, à Paris, d'où tant de joyeux et ardents essais ont, depuis deux siècles et demi, pris leur vol vers l'Orient; vers l'Inde, l'Indo-Chine, l'empire Chinois et le Japon.

Bravant la mort afin d'éclairer dans leur nuit
Les peuples égarés loin du progrès qui luit,
Dont l'âme est couverte de voiles.

Car il est loin de nous une autre humanité
Qui ne connaît point Dieu, qui dans l'iniquité
Rampe enchaînée, et souffre, et tombe.

Ils font pour trouver Dieu de ténébreux efforts;
Ils s'agitent en vain, ils sont comme des morts
Qui tâtent les murs de leur tombe;

Sans loi, sans but, sans guide, ils errent ici-bas;
Ils sont méchants, étant ignorants: ils n'ont pas
Leur part de la grande conquête.

En 247 ans, de 1658 à 1905, la rue du Bac a envoyé aux pays de l'Extrême-Orient 2,650 missionnaires, parmi lesquels plus de cent vingt ont eu l'honneur et le bonheur de verser leur sang pour Jésus-Christ.

Lorsque Clément XIV publia, en 1773, son bref "Dominus ac Redemptor" supprimant la Compagnie de Jésus, la Société des Missions Etrangères de Paris avait déjà offert au martyr une dizaine de ses enfants, elle avait solidement pris pied en Indo-Chine et au Céleste Empire, et depuis longtemps elle possédait à Pondichéry un séminaire (pour sa mission de Siam) et une procure (pour ses missions cochinchinoise, tonkinoise et chinoise). Des lettres-patentes de Louis XVI lui attribuèrent la succession des fils de saint Ignace.

LA MISSION SOUS LA DOMINATION ANGLAISE

Le premier soin du nouveau supérieur, un Orléanais, Pierre Brigot, évêque de Tabraca, précédemment vicaire apostolique du Siam, fut de décider les



Résidence du Rajah et l'Hoogly à Chandernagor.

anciens Jésuites à rester et à lui prêter leur concours. En même temps, le Séminaire de la rue du Bac lui envoyait de jeunes prêtres: Magny, Mathèn, Jalabert, puis Champenois, Perrin, Jarrie, Petitjean, et plus tard, Grandmottet, Mottet et Sevano. Ces derniers n'avaient pas encore quitté la France, que Karikal, Chandernagor et Pondichéry tombaient aux mains de l'Angleterre (1778).

La situation de Pierre Brigot était fort délicate. Il allait avoir à traiter avec les Anglais; s'il leur faisait bon visage, on l'accuserait d'antipatriotisme ou de trahison; s'il leur témoignait de l'antipathie, les Anglais se plaindraient de son hostilité: il suffisait d'une démarche imprudente, d'un mot irréfléchi, pour faire chasser les prêtres catholiques comme des ennemis irréconciliables et des perturbateurs de la paix publique. Contre cet obstacle, la patience, la générosité, le zèle discret et persévérant étaient les meilleures armes de combat. La tâche des missionnaires fut, d'ailleurs, facilitée par la bienveillance du nouveau commandant, qui se montra, en toutes circonstances, respectueux des prêtres français et de leurs droits. "Il fit tout ce qu'il put, dit M. Perrin, pour leur faire oublier leur disgrâce. Il y aurait même réussi, si un Français pouvait jamais préférer son intérêt propre à la gloire de son pays." Le traité de Versailles (1783), signé par Louis XVI, rendit d'ailleurs bientôt Pondichéry.

Puis, la Révolution survint. Inutile de le dire, elle ne fut pas favorable aux missionnaires. Nicolas Champenois, qui succède en 1791 à Pierre Brigot, est obligé de se réfugier sur le territoire anglais, jusqu'à ce que les établissements redeviennent colonies britanniques (1793) et l'on voit cette chose singulière et lamentable: des prêtres français chassés par leurs compatriotes et ne pouvant revenir chez eux que par la victoire d'ennemis de la France.

* * *

Depuis vingt-deux ans, la France ne possédait plus un pouce de terrain dans l'Inde lorsque la Restauration lui rendit les bribes de territoires actuellement en sa possession: Pondichéry et Chandernagor en 1816. (4 décembre) et, en 1817, Karikal, Mahé et Yanaon.

Sous la Restauration, les cadres de l'apostolat se reforment, mais lentement. La mission française dans l'Inde reprend vie, mais timidement. Louis-Charles-Auguste Hébert en dirige durant vingt-six ans (1810-1836) la pénible renaissance. La résurrection véritable, grâce à l'arrivée de nombreux pionniers apostoliques, s'effectuera seulement sous son successeur, le Lyonnais Clément Bonnard (1837).

CLEMENT BONNAND.

Ce grand évêque, dont on a pu dire en toute vérité: "C'est lui qui a jeté l'Inde dans le mouvement catholique!", s'applique tout d'abord à multiplier et à développer les établissements d'instruction. Il ouvre dans son petit séminaire une section spéciale pour les jeunes gens qui ne se destinent pas à l'état ec-

clésiastique ; il leur fait donner un enseignement pratique en rapport avec les carrières de négociants ou de fonctionnaires, qu'ils pourront embrasser, et leur nombre atteint 300 en 1855.

Appréciant l'excellente tenue des écoles congréganistes, le gouverneur français de Pondichéry offre, en 1845, à l'évêque la direction du Collège colonial, qu'on avait, quelque vingt ans auparavant, retiré à la mission, et qui était désorganisé, menacé d'une ruine prochaine, bien que dépensant annuellement 70,000 francs. Trois années plus tard, les résultats de la nouvelle administra-



Forteresse d'Agra.

tion (qui ne coûtait que 30,000 francs) étaient constatés en ces termes par le "Journal Officiel" :

"On ne saurait contester la sollicitude et le zèle apportés par la direction du Collège colonial depuis qu'elle est confiée aux Pères des Missions Etrangères. Nous sommes à même de juger des progrès remarquables des élèves : les soins constants de leurs maîtres ne pouvaient manquer d'amener ces heureux résultats."

En même temps, les écoles de filles prenaient les plus consolants accroissements, grâce surtout aux Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, installées, soit

dans les industrieuses et bruyantes cités de Pondichéry et de Karikal, soit dans les paisibles centres de Chandernagor et de Mahé.

Sous le court épiscopat du Rémois Joseph-Isidore Godelle (1861-1867), de nombreux établissements d'instruction furent créés, grâce à l'introduction des Frères de l'Institut fondé par le glorieux saint Rémois Jean-Baptiste de La Salle; toutes les anciennes oeuvres scolaires et hospitalières prirent de l'extension, et la mission de Pondichéry était en pleine prospérité lorsque, en 1868, ses destinées furent confiées aux mains vaillantes du Breton François-Jean-Marie Laouenan. Grâce à lui, elle allait croître encore.

FRANÇOIS LAOUEANAN.

Né le 19 novembre 1822, à Lannion (Côtes-du-Nord), au sein d'une famille privilégiée du côté de la fortune et de la foi, il avait, en entrant au grand séminaire de Saint-Brieuc, comblé tous les voeux de sa sainte mère. Mais il allait bientôt les dépasser. Bientôt son cœur s'enflamme pour les missions. Une voix impérieuse et douce l'appelle au delà des mers: le 29 septembre 1844, il franchissait le seuil du séminaire des Missions Etrangères de Paris et, le 1er août 1846, il partait pour Pondichéry.

A peine arrivé, il se met à l'étude des langues de sa nouvelle patrie avec ce zèle d'apôtre et cette ténacité bretonne dont ses oeuvres porteront toujours le cachet. Ses aptitudes spéciales le désignent pour l'enseignement. Professeur au Collège colonial de Pondichéry, puis supérieur, il est, pendant la longue période qu'il passe dans cet établissement, hautement apprécié des membres du gouvernement de la colonie.

De 1859 à 1863, il accompagne son évêque, chargé par Pie IX d'examiner l'état des différentes missions de l'Inde et leur situation vis-à-vis du Portugal. Il parcourt tout l'Hindoustan, du cap Comorin jusqu'aux monts Himalayas, et des bouches de l'Indus jusqu'à celles du Brahmapoutre. En visitant ainsi les différents pays de l'Inde et l'île de Ceylan, il recueille une foule de remarques savantes et curieuses sur les habitants, leur histoire, leurs moeurs, leur religion, les monuments de leur culte. Ces notes, revues, complétées, comparées avec celles d'autres voyageurs et savants européens, seront publiées par lui, vingt ans plus tard, en un grand ouvrage (Du Brahmanisme et de ses rapports avec le Judaïsme et le Christianisme) couronné par l'Académie française.

Au retour de ce long et fructueux voyage, il fut replacé à la tête du Collège colonial et c'est là que lui arriva, en 1868, le bref de sa promotion à l'épiscopat.

Avec une ardeur qui comptait pour rien les fatigues, les privations, les dangers, il se livra tout entier aux oeuvres de la grande Eglise dont les destinées

lui étaient confiées, jusqu'au jour où l'affaiblissement de ses forces l'obligea à en partager le fardeau avec un coadjuteur, un Grenoblois, Joseph-Adolphe Gandy. Le 9 septembre 1883, il lui conférait la consécration épiscopale. Peu après, appelé par Léon XIII, il partait pour l'Europe.

Le but de ce voyage était des plus graves. Convaincu de l'inanité du patronage du Portugal pour les Eglises de l'Inde et affligé des troubles continuels dont ce patronage était la source, le Pape avait résolu d'y mettre un terme. Dans ce but, il priait le vieil évêque de venir lui prêter le concours de son expérience pour la solution de cette question. La tâche était ardue ; aussi



Chandernagor.

quand, après deux années d'études et de négociations, les difficultés diplomatiques se trouvèrent aplanies, Mgr Laouenan reçut du Souverain Pontife le titre d'archevêque.

Alors il rentra dans sa mission ; il reprit courageusement ses travaux interrompus et poussa avec plus d'activité que jamais la conversion des parias, ces pauvres rebuts du monde pour lesquels il éprouvait une tendresse particulière.

En 1891, après une attaque d'apoplexie, les médecins le déclarèrent perdu, s'il ne repartait immédiatement pour la France. Il revit encore une fois sa Bretagne, Lannion, Saint-Brieuc. Son arrivée causait partout une profonde

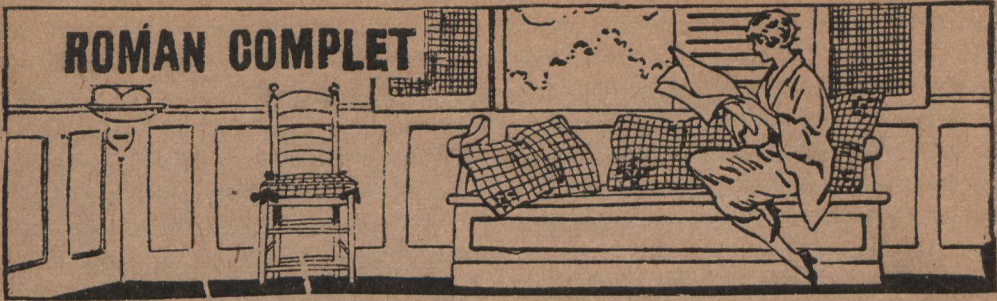
sensation. Les évêques, le clergé, le peuple, tous s'empresaient au-devant de lui. On aimait à voir cette noble figure dont l'aspect inspirait à tous une profonde vénération. Lui aussi, il aimait son pays. Quand, devenu archevêque, il lui avait fallu des armoiries, il y avait mis son pays sous la figure d'un "menhir", surmonté d'une croix et de trois petits roitelets noirs qu'en Bretagne on appelle "laouenan".

A Paris où il passa l'hiver, il eut une rechute. Les médecins lui conseillèrent le climat du Midi. Il partit donc pour le "Sanatorium" de Montbeton, que la Société des Missions Etrangères doit à la générosité de Madame la marquise de Ménard.

C'est au sein de cette paisible retraite que, dans la matinée du 29 septembre 1892, il entra doucement dans la paix suprême, après avoir murmuré une dernière fois la belle parole biblique dont il avait fait sa devise: "Misericordias Domini in aeternum cantabo!"

La seule pensée qui jeta un voile de tristesse sur sa dernière heure, ce fut le regret de mourir si loin des chrétiens bien-aimés, auxquels il avait durant quarante-six années consacré toutes les ardeurs de son âme généreuse. Il lui aurait été doux de dormir son dernier sommeil dans sa mission de Pondichéry, dans le voisinage auguste de ce Méliapour fameux où une tradition très respectable localise le martyr et vénère le tombeau de l'apôtre Thomas "surnommé Didyme, l'un des Douze"





MARGUERITE DE CARTERET

— Par —

M. le Comte de Cassaret

I

Philippe de Carteret

—Par Saint Jean! huit heures sonnent à peine à la grande horloge de Saint-Hélier et il fait déjà une chaleur étouffante! Cela promet pour la journée!... Bien sûr nous aurons un orage ce soir... Vous n'avez pas soif, vous autres?... Allons, je paye une tournée. Hé! là-bas, apportez du boschet!

Celui qui parlait ainsi, prit un bâton et appuya son ordre d'une série de coups rapides appliqués sur la table. A ce bruit le patron de la taverne, un gros homme, à la figure réjouie, sortit précipitamment de l'auberge.

—Qu'est-ce qu'il y a?...

—Maître William, du boschet, et vive ment...

—On y va, on y va; le patron de l'hôtellerie se retourna prestement, courut autant que le lui permettaient ses jambes courtes et grosses, pour satisfaire son client

Il revint, l'instant d'après, apportant une immense cruche, remplie jusqu'au bord de la boisson favorite.

—Voilà! dit-il.

Au même moment un homme, à la démarche distinguée, sortait, en pressant le pas, d'une des rues sombres et étroites de la capitale de l'île de Jersey.

L'individu qui s'avancait ainsi, était de haute stature et dans toute la force de l'âge; ses épaules dénotaient une vigueur peu commune, toute sa personne, en un mot, rappelait d'une manière frappante le beau type normand, conservé jusqu'à nos jours dans les îles de la Manche.

Il avait le visage ovale, les yeux bleus bien fendus, le nez droit, la bouche petite, avec des lèvres un peu fortes. Sur sa physionomie, franche et hardie, apparaissaient clairement la bonté, la bravoure et l'énergie. Sa tournure élégante, ses manières aisées, trahissaient le gentilhomme de pure race, le grand seigneur, ayant conscience de sa supériorité, mais, chez lequel cette supériorité est exempte d'orgueil.

Son costume, très simple, se composait d'un pourpoint de couleur sombre, de chausses rouges et d'une paire de bottes en cuir noir montant jusqu'aux genoux.

Il était coiffé d'un chapeau de bièvre; une gibecière, richement dorée, pendait en bandoulière à son côté et une superbe dague brillait à la ceinture.

Le personnage que nous venons de présenter au lecteur, s'arrêta dès qu'il eut atteint le groupe de paysans qui buvaient le boschet devant la taverne de maître William. Aussitôt toutes les conversations cessèrent et toutes les têtes se découvrirent.

Le gentilhomme, avec bienveillance, répondit aux marques de respect dont il était l'objet. L'hôtelier s'avança, de quelques pas, maintenant à grand peine un magnifique cheval qui hennit de joie à la vue de son maître.

Celui-ci caressa un instant le bel animal, puis, d'un bond, s'élança en selle. De la main, avec grâce, il salua le groupe et partit au galop, se dirigeant vers l'ouest.

—Par Saint Jean! s'écria le paysan qui régala ses compagnons, le seigneur de Saint-Ouen n'est guère resté en ville aujourd'hui!

—Que Dieu lui accorde une longue vie! reprit un autre; sans lui nous serions tous ruinés! Il aura probablement appris les pillages des soldats du capitaine-gouverneur et il hâte son retour au manoir pour défendre les champs de ses tenanciers.

—Quel bon seigneur que le sire de Saint-Ouen! ajouta un vieillard, posant sur la table une coupe remplie de goschet, il est bien le digne descendant de Philippe de Carteret qui nous sauva de la tyrannie du Sénéchal de Normandie.

—Les temps sont mauvais, dit l'hôte en hochant la tête; qu'allons-nous devenir?

—Vous perdrez moins que nous! déclara un jeune homme d'un air gouailleur; on viendra quand même à la taverne, ne serait-ce que pour oublier toutes les misères; mais, nous autres, on continuera à nous piller, à nous accabler de rentes!

A ce moment le galop d'un cheval interrompit les causeurs. Un cavalier s'arrêta court devant le groupe.

—Maître William, dit le nouvel arrivant, s'adressant à l'aubergiste; le seigneur de Saint-Ouen a-t-il été en ville?

—Seigneur, répondit l'hôte, ce gentilhomme vient de passer retournant à son manoir!

—Merci; bonjour, braves gens! et, faisant pirouetter sa monture, le cavalier prit la direction précédemment suivie par Philippe de Carteret.

—Le sire de Saint-Martin est aussi avec nous! s'écria un buveur, ne désespérons pas, les affaires s'arrangeront peut-être... Ohé! du boschet par ici... A la santé de nos braves défenseurs!

Les coupes se remplirent de nouveau et chacun but à la prospérité des deux seigneurs.

Cependant Saint-Martin, sire de la Trinité, pressant son cheval, parcourait la route avec ardeur: il avait hâte de rejoindre sire Philippe. Bientôt il se trouva en face du Mont patibulaire... Une victime de la tyrannie du capitaine se balançait à la corde d'une potence... — Par la Mort Dieu, murmura-t-il, il est grand temps que tout cela finisse!

Ayant dépassé ce lieu sinistre, il gravit une petite colline, et un magnifique paysage se déroula à ses regards.

Devant lui, la mer étincelante formait la baie de Saint-Aubin. La surface de cette immense plaine liquide s'étendait unie comme un miroir. Les vents se taisaient,

l'Océan, accablé par la chaleur d'un soleil de feu, semblait dormir.

A gauche, l'Ermitage et l'abbaye de l'Islet,—les religieux, sous le règne de Henri V, avaient abandonné le monastère,—mais des ruines imposantes attestaient la richesse de la fondation.

Saint-Martin, continuant sa route, allait atteindre la plaine, lorsque, tout à coup, au détour du chemin, il aperçut le seigneur de Saint-Ouen.

—Bonjour, Philippe, dit-il, en abordant celui-ci.

Le sire de Carteret se retourna vivement sur sa selle.

—Ah! c'est vous, cher cousin, enchanté de vous voir. Quelles nouvelles?

—Mauvaises! répondit avec tristesse le vieux gentilhomme. Les soldats du capitaine se conduisent en vrais brigands. Dans mon village, plusieurs chaumières ont été réduites en cendres, les habitants, chassés de leurs demeures, errent comme des âmes en peine, et, ceux qui essayent de résister à ce monstre de Baker sont immédiatement pendus!

—Morbleu! s'écria Carteret, je jure par mon saint patron de protéger mes pauvres tenanciers!

—Silence, ami; l'on pourrait vous entendre, quittons ce chemin creux et dirigeons-nous du côté de la grève afin d'y parler plus librement.

La conversation des deux amis fut longue et animée.

Ils allaient et venaient le long de la baie, trahissant leur émotion par des gestes énergiques et, de temps en temps, ils jetaient des regards autour d'eux pour s'assurer que personne ne les écoutait. Mais la grève était déserte, et le bruit des vagues emportait seul leurs paroles.

—Ami, dit Saint-Martin, il faut nous

séparer; voici des barques qui arrivent du côté de Saint-Aubin, nous serions remarqués.

Ils se quittèrent avec regret, se promettant de se rencontrer prochainement, mais hélas! ils ne devaient plus se voir ici-bas.

Saint-Martin, voulant éviter la ville de Saint-Aubin, prit un chemin détourné pour rentrer à son manoir.

Philippe, afin de réparer le temps passé à cette entrevue, lança son cheval à toute vitesse dans la direction du château de Saint-Ouen. Il traversa ainsi les charmants vallons boisés de Saint-Laurent, le joli village de Saint-Pierre.

A la bifurcation du chemin de Saint-Ouen et de celui de Sainte-Marie, se dressait une petite chapelle grillée. Un paysan agenouillé, tête nue, priait avec ferveur devant une antique image de la Sainte Vierge, objet de la vénération des habitants du pays.

Il était tellement absorbé dans son acte de piété qu'il ne se rendit pas compte de l'approche de Philippe.

Ce dernier reconnut dans le brave homme un tenancier de sa seigneurie. Remarquant la consternation empreinte sur le visage du paysan, Carteret désira en connaître immédiatement la cause.

—Raullin Pallot, cria-t-il, que se passe-t-il donc? un malheur vient-il de te frapper? Tu as l'air triste et désespéré!

—Hélas, monseigneur! répondit Raullin, se levant d'un bond, tout surpris de voir son maître près de lui, il se passe des choses bien lamentables.

—Quoi donc? parle, les soldats du capitaine vous auraient-ils maltraités pendant mon absence?

—Non, tant que notre seigneur vivra, ils n'oseront piller ses domaines.

Ils savent que vous nous protégez com-

me l'a toujours fait votre aïeul, sire Philippe, que Dieu ait son âme!

—Mais enfin, insista Carteret; qu'y a-t-il?

—Il y a que les soldats du capitaine ont tout ravagé à Saint-Martin et à Saint-Jean. Plusieurs chaumières sont brûlées. Quelques hommes courageux ayant voulu s'opposer à ces actes atroces ont été massacrés.

—Est-ce vrai, ce que tu me contes-là, Raullin?

—Par Notre-Dame! je n'ai dit que la vérité, et il est grand temps, monseigneur, que vous mettiez un terme à toutes ces horreurs!

L'appel à sa protection et le souvenir de son aïeul émurent le cœur de Philippe et, dès cet instant, naquit dans son âme la ferme résolution de prendre la défense des opprimés.

—Courage, mon brave Pallot, toutes ces abominations cesseront; en attendant, prends patience! Dans une heure viens au manoir me faire le récit détaillé de ce que tu as appris.

En prononçant ces paroles, il lança son cheval au galop et, cinq minutes plus tard, il atteignait le château de Saint-Ouen.

Ce manoir formait un vaste édifice composé de deux parties bien distinctes, l'une féodale, l'autre moderne. La partie féodale dominait la moderne et semblait la protéger.

Une grosse tour ronde du XI^e siècle s'élevait à une grande hauteur et était terminée par une plate-forme.

Un escalier à vis faisait communiquer la tour avec une construction plus basse, de forme carrée et massive.

Des fenêtres étroites donnaient le jour à des pièces voûtées, sombres et d'un aspect sinistre. Un couloir, long et tortueux,

conduisait à des salles plus vastes dont la plus spacieuse avait été autrefois le siège de la justice seigneuriale. Ensuite venait la partie moderne du bâtiment.

Sa jolie tourelle aux lucarnes gothiques, ses pignons crévés, ses nombreuses fenêtres présentaient un étrange contraste avec les murs noirs par les siècles de l'ancienne construction et marquait la fin de l'époque féodale.

Les châteaux allaient cesser d'être des forteresses pour devenir des habitations. A côté était adossé le logement des domestiques et des gens de service.

Quand Philippe entra dans la cour d'honneur, un valet, portant sur l'épaule gauche de son habit les armes de la famille, d'argent à quatre fusées de gueules, se leva du banc de pierre sur lequel il se reposait et aida son maître à descendre de cheval.

Au même instant une femme, jeune et d'une beauté remarquable, s'élança au devant du seigneur.

—Enfin, vous voilà! s'écria-t-elle; j'ai été bien inquiète, durant votre absence! Il ne vous est au moins arrivé rien de fâcheux? Vous n'avez fait aucune mauvaise rencontre?

—Rassurez-vous, ma chère Marguerite, dit Philippe, en embrassant sa femme, tout s'est bien passé. J'ai été retenu plus d'une heure par Saint-Martin, ce qui est cause de mon retard.

—Avez-vous vu le capitaine du navire?

—Tenez, en voilà la preuve! et, tirant une lettre de sa gibecière, Philippe la remit à sa femme.

—Dieu soit loué! murmura-t-elle, il vit encore!

Impatiente de savoir le contenu de la missive, Marguerite entraîna vivement son mari dans l'intérieur du château.

Après avoir traversé un obscur corridor, ils entrèrent dans une vaste salle.

Aux murs étaient appendus les nombreux portraits des Carteret couverts de leurs armures d'acier. Entre chaque tableau, des armes, des têtes de sangliers, de cerfs, des bannières, des oriflammes formaient des trophées arrangés avec art et donnaient à cette pièce un aspect pittoresque et imposant; ces murs racontaient l'histoire de la famille.

Ici, point de luxe: Une table, une seule chaise, deux bancs, trois petits sièges en chêne composaient le mobilier. Au lieu d'un parquet, il y avait des dalles de pierre, et à la place d'un plafond, une voûte.

Deux croisées ogivales laissaient pénétrer à travers leur treillis un jour sombre et triste. Il n'existait point de cheminée et l'hiver un froid glacial devait régner dans cette pièce, mal chauffée par un brasier ouvert.

Cette absence totale de confort endurcissait le corps des hommes de cette époque, les disposait aux actes de courage; les trophées et les portraits des ancêtres inspièrent à leurs descendants la noble émulation de marcher sur leurs traces.

—Asseyons-nous ici, dit Philippe, près de cette fenêtre, nous serons bien pour apprendre les nouvelles de votre père.

La lettre fut ouverte et la lecture commença. L'écriture de sire Richard Harlington était à peine lisible, aussi les maîtres du manoir eurent-ils beaucoup de peine à la déchiffrer.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient dans le travail, leurs visages exprimaient un certain étonnement mêlé d'inquiétude. Marguerite relut la missive, puis regarda son mari.

—Ami, dit-elle, ne trouvez-vous pas cet-

te lettre bien courte? Avez-vous remarqué avec quelle prudence elle est rédigée? Pas un mot pouvant compromettre quelqu'un, il n'est question ni de la duchesse ni de ses amis, rien de Chiflord, le soutien de la cause, celui dont le nom valait une armée; pour la première fois mon pauvre père ne nous conseille plus de venir le rejoindre avec nos enfants. Combien je redoute que sa vie ne soit exposée à de nouveaux dangers?...

— Au contraire, interrompit Philippe, elle court moins de risques que jamais; avec la tournure que prennent les événements, je crois cette folle entreprise près de finir, et Dieu en soit loué, car l'Angleterre restera en paix et l'existence de votre père et celle de tant d'autres seront épargnées.

—Qu'avez-vous appris? demanda Marguerite avec vivacité.

—Celui qui m'a donné cette lettre m'a éclairé sur l'état des choses présentes, reprit Philippe avec calme. Il paraît que la sagacité du roi a découvert non-seulement qui est Perkins, mais encore tous les fils de la conjuration. Les relations sont rompues entre la Flandre et l'Angleterre. Plusieurs grands seigneurs, soupçonnés d'entretenir des intelligences avec Perkins, ont été arrêtés.

—Quels sont-ils?

—Ils se nomment: Lord Fitzwater, Simon Monntfort, sire Thomas Thidactès.

—Comment! s'écria Marguerite, lord Fitzwater arrêté... Fitzwater, l'associé du duc de Bedford dans la charge de Grand Sénéchal, le maréchal de la cour du roi!...

—Henri VII se montre très irrité et a donné les ordres les plus sévères, ajouta Philippe. Le capitaine de vaisseau, en présence de ces faits, n'a pas osé aborder en Angleterre; ne se fiant pas à notre privi-

lège de libre commerce, il a fait voile vers Saint-Malo. Là, il a frété un navire français et il vient d'arriver à notre île avec une cargaison de marchandises dont il s'est défait à un prix assez avantageux.

—Mon Dieu! s'exclama Marguerite avec tristesse, ce matin, dans mon incertitude, j'étais plus heureuse que maintenant, et cette lettre, attendue avec tant d'impatience, ces nouvelles que vous m'annoncez font naître dans mon cœur de douloureuses angoisses.

—Et pourquoi cela, ma douce amie? dit Philippe, en s'approchant de la jeune femme, dont il pressa tendrement la main. Ne vaut-il pas mieux que cette affaire se termine et que votre père demeure tranquillement auprès de la duchesse?

—Oui, mais il ne nous sera plus possible de correspondre avec lui.

—Au contraire, le marchand continuera son trafic avec Jersey, et par son intermédiaire, nos relations deviendront faciles. Dès à présent, votre père lira notre réponse, car ce brave capitaine accepte de porter la lettre que je lui confierai demain.

—Et si Baker vient à se douter de notre correspondance? dit Marguerite toute troublée.

—Qu'il s'en doute ou non, s'écria fièrement le sire de Saint-Ouen, peu importe; s'il me soupçonne, j'ouvrirai la missive, et il se convaincra que c'est la lettre d'un fils à son père et non celle d'un conspirateur à son complice. En prononçant ces derniers mots, Philippe s'était levé de son siège, et, tout agité, parcourait la salle. Son air, le ton déterminé de ses paroles effrayèrent Marguerite: elle courut vers lui:

—Ami, dit-elle, j'apprécie vos généreux sentiments, mais si vous ne craignez pas

pour vous, craignez pour vos enfants. Oh! de grâce, n'exposez pas une vie qui m'est si chère, ne me laissez pas être la cause de votre perte. Songez que je suis la fille d'un proscrit et que le gouverneur vous hait.

—Ma loyauté est trop connue dans Jersey pour que personne ne prenne comme une trahison, les égards que je dois au père de ma femme.

—Mon bon Philippe; vous savez combien je vous aime, au nom de cet amour n'aggravez pas la situation que vous a créée la fille de Richard Harlinston. Quand vous l'avez épousée elle était une riche héritière et la faveur de nos principes promettait un brillant avenir à ses enfants; maintenant tous les biens de mon père sont confisqués et le nom de Harlinston est flétri.

—Le nom de votre père n'a pas été déshonoré à cause de son attachement à la maison d'York, interrompit Philippe avec vivacité, et je le tiens toujours pour un noble et loyal gentilhomme. Mes ancêtres, pour être restés fidèles à leur duc, n'ont-ils pas perdu tous leurs fiefs de Normandie? Nous sommes moins riches, il est vrai, mais sommes-nous moins nobles? Les richesses, Marguerite, sont éphémères; les souvenirs honorables forment pour une famille, un patrimoine d'honneur autrement précieux que les biens de la terre.

Ne craignez donc point pour l'avenir de vos enfants, il est entre les mains de Dieu; élevons-les dans sa crainte, et qu'ils s'efforcent d'imiter les hauts faits de leurs ancêtres. Qu'ils soient fidèles à leur belle devise: Loyal devoir, et, croyez-moi, ils seront dignes de leur nom.

Elle allait répondre quand elle en fut empêchée par l'entrée d'un serviteur venant avertir le seigneur de Saint-Ouen que

Raulin Pallot et d'autres paysans demandaient à lui parler.

— Faites-les entrer dans la pièce voisine! ordonna Philippe. Puis, s'approchant de sa femme, qui s'était retiré au fond de la salle pour cacher ses larmes, Marguerite, lui dit-il, Pallot désire me parler, je reviendrai bientôt auprès de vous, où vous trouverai-je?

— Je serai dans mon appartement, répondit-elle.

La châtelaine ramassa la lettre de son père tombée à terre, ensuite, lentement, elle quitta la salle.

— Que je voudrais pouvoir la consoler! murmura Philippe... Un moment son visage exprima une certaine émotion, mais, comme honteux de cette faiblesse, il releva la tête, et d'un pas ferme, il se rendit à l'appel de ses tenanciers.

II

ORIGINE DE JERSEY

Pour donner plus de clarté à notre récit nous demandons au lecteur la permission de résumer en quelques mots l'histoire de l'île de Jersey:

Un jour, les habitants de la Neustrie Occidentale virent la mer se couvrir de barques innombrables. Ces barques s'approchèrent du rivage, et des hommes, à la figure étrange, en descendirent. A l'aspect de ces hordes sauvages les malheureux habitants s'enfuirent épouvantés.

Cependant Charlemagne avait envoyé une armée pour combattre ces barbares du Nord, l'invasion fut repoussée et ceux-ci regagnèrent les régions glacées de leur pays.

Cents ans plus tard des flots plus considérables d'invasisseurs revinrent dans ces mêmes parages et attaquèrent le Neustrie sur tous les points à la fois... Cette ma-

née formidable remonta la Seine, envahit Rouen et s'arrêta sous les murs de Paris.

Le descendant dégénéré de Charlemagne, Charles-le-Simple, effrayé à la vue de ces audacieux étrangers, envoya aussitôt des messagers à la rencontre de leur chef Rollon.

L'Empereur proposait à son redoutable ennemi de le faire duc de la Neustrie Occidentale et de lui donner sa fille Gisèle en mariage. Rollon réfléchit quelque temps puis il accepta l'offre.

Un traité fut signé, il s'appelle le traité de Saint-Clair-sur-Epte. Ces hommes farouches étaient les Normands, la contrée que Charles leur céda se nomme depuis la Normandie.

Rollon partagea entre ses compagnons cette terre conquise. Parmi ces pays, au delà du Cotentin, il y avait à quelques heures en mer, un archipel, composé de cinq îles.

La plus grande, remarquable par la beauté, la douceur de son climat et sa fertilité, était couverte de verdure et de fraîcheur.

Les Normands, dans leurs guerres contre les Saxons, en avaient fait leur quartier général: cette île était Jersey. Elle subit le même sort que la Normandie. Le nouveau duc garda pour lui et ses descendants sept manoirs, se réservant ainsi la part du lion et divisa le reste en un grand nombre de lots parmi lesquels quatre fiefs principaux:

«Le premier, situé au nord-ouest de l'île s'appela le fief Haubert de Saint-Ouen. Il fut adjugé à un seigneur normand qui possédait dans le pays du Cotentin les deux fiefs d'Angeville et de Carteret. Ce seigneur s'engagea lui et ses héritiers, à payer neuf livres de relief à Rollon et aux successeurs de Rollon. Il devait en plus, en temps de guerre, dit une vieille chronique, servir le duc en son château de

Montorgueil, "à ses propres coutages, lui, tiers, avec chevaux et armes, l'espace de quarante jours."

"Le second lot, que Rollon fit à Jersey fut le fief Haubert de Rosel au nord-ouest de l'île. Ce fief fut vendu par les seigneurs de Barentin, pendant la guerre de Cent ans, et acquis par un breton, le sire de Lempierre.

"Le troisième lot, situé au milieu de l'île, s'appela le fief de la Trinité et échut à la famille de Saint-Martin.

"Le quatrième fut le fief de Samarez, au sud-est de l'île. Rollon l'adjugea à un normand appelé du Maresq.

"Les seigneurs des quatre grandes parts étaient tous chevaliers hauberts et relevaient directement des ducs de Normandie.

"Le fief de Saint-Ouen, le plus considérable de tous, resta dans la famille qui l'avait reçu de Rollon jusqu'en 1776. Cette famille, illustre sous le nom de Carteret, a donné à l'île des baillis et des gouverneurs. Un de ses membres reçut plus tard de la reine Elisabeth l'investiture de la seigneurie de l'île de Serk. Plus tard encore, au XVIIIe siècle, son principal représentant fut pair d'Angleterre."

A l'époque où commence cette histoire, Jersey était divisé en douze paroisses. Le roi d'Angleterre avait, comme représentant direct, un capitaine-gouverneur.

Le tribunal de l'île s'appelait la Cohue et à la tête de ce tribunal siégeait un premier magistrat, nommé Messire le Bailli, douze jurés justiciers permanents l'assistaient dans ses fonctions.

Enfin, un vicomte était chargé d'exécuter les sentences du bailli.

La guerre des Deux-Roses venait de finir et le premier des Tudor occupait le trône d'Angleterre. Pour étouffer toute semence de guerre, le roi épousa Elisabeth, fille d'Edouard IV, de la maison

d'York et réunit ainsi les prétentions opposées de la Rose Blanche et de la Rose Rouge.

Quelques imposteurs essayèrent de s'emparer d'un trône dont la possession avait été si longtemps contestée. Le plus célèbre d'entre eux fut Perkins Warbeck, fils d'un juif. Les cours de Bourgogne, d'Ecosse, de France et une grande partie de l'aristocratie anglaise le reconnurent comme l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre. Il prit le nom de Richard d'York. Son entreprise échoua. Perkins fut pris et pendu à Tyburn par le bourreau de Henri Tudor.

L'ancien gouverneur de Jersey, Richard Harliston, persuadé que ce Perkins était véritablement le fils d'Edouard IV, devint un de ses plus fidèles partisans. Il préparait à Jersey un mouvement en faveur de ce prétendant, quand un beau jour, il se vit assiégé dans le château de Montorgueil par le commissaire anglais Edmond Veston. Le malheureux Harliston fut obligé de se sauver en France déguisé en paysan.

Henri VII se hâta de lui donner un successeur. Il choisit un homme à lui. Cet homme, sorti d'une basse extraction, ancien palefrenier d'un lord anglais, élevé tout d'un coup à cette haute situation, entra à Montorgueil, comme jadis il entra dans son écurie. Il mena l'île à coups de fouets, et la corde de ce fouet était une potence.

Ce digne personnage choisit pour bailli un certain Clément le Hardy, homme sans foi ni loi, et bien fait pour s'entendre avec l'estimable représentant du roi d'Angleterre.

Les deux compères terrorisèrent Jersey. Les douze jurés justiciers, nommés arbitrairement par Baker, au mépris des coutumes de l'île, écoutaient sans rien dire les plaintes de leurs compatriotes op-

primés et consacraient par leur silence toutes les iniquités commises.

Cependant l'heure de la délivrance pour les habitants de ce pays infortuné, allait bientôt sonner et on verra dans la suite de cette histoire comment un peuple fut sauvé par une femme.

III

LES PAYSANS SAINT-OUENNAIS ET LEUR SEIGNEUR

Nous avons laissé Philippe de Carteret se rendant dans la salle où l'attendait Raulin Pallot. En pénétrant dans l'immense pièce, le digne gentilhomme fut très surpris de la trouver entièrement occupée par les paysans.

Saluant gracieusement ses tenanciers, Philippe se proposait de leur demander pourquoi ils étaient venus en aussi grand nombre quand Raulin, prenant la parole, ne lui en laissa pas le temps. "Beau sire, dit celui-ci, vous pardonnerez à ces braves compagnons d'avoir envahi votre demeure. Lorsque je leur ai raconté les événements graves qui avaient eu lieu et montré les dangers imminents suspendus sur leurs têtes, tout ont tenu à honneur de remercier leur Maître de l'offre généreuse de sa puissante protection. Vous m'aviez engagé à vous donner des détails sur les faits qui se sont passés, eh bien ! en présence de vos serviteurs, je suis prêt à vous satisfaire."

— Parle Pallot, dit simplement Carteret, et surtout ne me cache rien.

— De grandes iniquités ont été commises, seigneur. Hier encore, les habitants de Saint-Jean vivaient heureux, ne se doutant guère de l'affreuse catastrophe prête à les atteindre. Vers l'heure de none, une bande de soldats, armés jusqu'aux dents, fait irruption dans leur village.

Ces brigands demandent, au nom du gouverneur, qu'on leur paie sur l'heure les rentes déjà perçues, une première fois, quelques semaines auparavant.

Ils entrent chez Hurel et lui ordonnent de s'exécuter. Celui-ci, indigné, répond : "J'ai payé, je ne dois rien". A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il est saisi, renversé à terre et roué de coups.

Son fils veut le défendre, mais frappé d'un coup de dague, il tombe mourant à ses côtés.

Alors a lieu une scène terrible : grisés par la vue du sang, les soldats mettent l'épée à la main et poursuivent les malheureux paysans qui fuient épouvantés.

On entendait les clameurs des femmes, des enfants, et parfois un cri déchirant dominait les autres : celui d'un villageois qu'on égorgeait. Le feu est mis aux chaumières, il gagne les gerbiers, et, dans l'espace de quelques minutes, toutes les récoltes sont anéanties. Rien n'arrête la fureur des scélérats.

De Saint-Jean, ils courent à Saint-Martin, et renouvellent les mêmes horreurs. Enfin, fatigués de tuer, d'incendier, les bandits se retirent au château de Montorgueil, laissant derrière eux la terreur, le désespoir, des ruines fumantes, des ruisseaux de sang et la malédiction des habitants des deux villages.

En entendant le récit de ces abominations, Philippe de Carteret se leva en frémissant de son siège et prononça ces quelques paroles d'une voix vibrante :

— Raulin, les atrocités que tu viens de raconter sont sans exemple dans notre île et font naître dans mon âme une pitié profonde pour les pauvres victimes des soldats de Baker.

Vous tous qui m'écoutez, ne vous laissez pas abattre par les malheurs de vos voisins, que vos âmes soient exemptes de crainte. Je fais ici le serment d'aller, en

personne, présenter des remontrances au gouverneur, S'il m'en tient aucun compte, j'irai en Angleterre, me jeter aux pieds du roi et lui apprendrai les actes odieux dont se rend coupable son représentant.

Le roi est bon, il ignore ces faits ; dès qu'il en sera instruit, il prendra certainement la défense des opprimés. En attendant, rentrez tranquillement dans vos demeures : mais, souvenez-vous que je ne tolérerai jamais le meurtre et le pillage sur les terres de la seigneurie, à la première alarme rendez-vous au manoir : il y a des armes pour tous.

Je me mettrai à votre tête et, rangés autour de la glorieuse bannière que portait mon aïeul, lorsqu'il força les Français à lever le siège de Montorgueil, nous courrons sus à ces bandits déguisés en soldats et leur ferons mordre la roussière. Malheur ! malheur ! à ceux qui s'attaquent aux privilèges de l'île.

Cette harangue fut accueillie par des hourras frénétiques. Ces bonnes gens entraînés par ces nobles et énergiques accents, tendirent leurs bras vers celui qu'ils regardaient comme leur sauveur.

— Grand merci ! notre sire ! s'écrièrent-ils en se retirant, nous n'oublierons pas vos recommandations et, dès aujourd'hui, nous nous plaçons sous votre sauvegarde.

Philippe les regarda s'éloigner avec émotion, puis il songea à aller rejoindre sa femme qui l'attendait.

Cependant Marguerite était loin d'être calme. Elle s'approcha d'une armoire en chêne sculpté, l'ouvrit et déposa dans une cassette la lettre de son père. Ses yeux se mouillèrent de larmes : l'une de ses plus chères illusions venait de s'évanouir.

A pas lents, elle gagna l'extrémité de la chambre, s'assit auprès d'une fenêtre donnant sur le jardin et demeura longtemps immobile et pensive. Son imagina-

tion ardente lui retraça les souvenirs enchanteurs de sa jeunesse. Elle revoyait Richard Harliston, au château de Montorgueil, dans tout l'éclat de sa puissance.

Et, successivement, se déroulèrent devant elle les années les plus heureuses de sa vie : son existence charmante auprès d'un père chéri, son amour pour Philippe, ses fiançailles, son mariage. Mais, bientôt, à ces visions de bonheur succédèrent de sombres tableaux.

Son père, partisan de la Maison d'York s'enfuyait éperdu, poursuivi comme un conspirateur ; ses biens étaient confisqués, l'avenir de ses petits-enfants détruit.

Baker remplaçait Richard Harliston dans la charge de Capitaine-Gouverneur. Ce Baker détestait Carteret, car celui-ci s'opposait aux injustices et aux rapines du représentant du roi.

Philippe était persuadé qu'il servait la couronne en prévenant les troubles suscités par une tyrannie insupportable, troubles pouvant amener peut-être la perte de l'île.

La conduite noble et franche de son mari augmentait encore les craintes de Marguerite. Elle pressentait en tremblant que Baker saisirait ardemment toute occasion de perdre le sire de Saint-Ouen. La lettre seule, adressée à sir Richard suffirait peut-être pour faire naître cette occasion. Qu'on juge donc de l'état d'âme de la malheureuse Marguerite !... Soudain elle fut distraite de ses tristes pensées par des plaintes et des sanglots venant de la chambre voisine. Elle s'y rendit aussitôt et trouva Manon, la vieille servante, toute éplorée.

— Qu'y a-t-il ? dit Marguerite d'un ton compatissant.

— Ah ! Madame, quel malheur ! Ma fille est ruinée ! Les soldats du capitaine ont pillé et brûlé sa maison ! Tout est perdu ! Les villages de Saint-Jean et de

Saint-Martin ne sont plus que des cendres !

— Et comment as-tu appris cette catastrophe ?

— Sainte-Marie ! reprit Manon, comment ne la connaîtrai-je pas quand toute l'île en est instruite. L'émotion est immense et, en ce moment, Raulin Pallot, le Montais et presque tous les habitants de Saint-Ouen sont auprès de leur seigneur pour lui demander aide et protection.

Marguerite changea de couleur, mais aussitôt maîtresse d'elle-même, elle chercha à consoler la vieille servante, lui promettant de secourir sa fille et ses enfants.

— Grand merci, gentille dame ! s'écria Manon ! Que Dieu vous récompense !

— Adieu, bon courage ! ajouta la noble châtelaine en s'éloignant.

Elle descendit l'escalier conduisant au premier étage et, dans la galerie, rencontra Philippe.

— Qu'avez-vous, chère amie ; vous êtes tout émue ?

La jeune femme fit à son mari le récit de ce qu'elle venait d'entendre et s'informa si ces détails n'étaient pas exagérés.

— Hélas ! ils ne sont malheureusement que trop véridiques ! répondit Carteret, et j'ai juré d'aller trouver Baker demain matin à la cour royale, où il se rendra pour l'ouverture de la séance solennelle des Chefs-Plaids d'héritage, et de lui faire, au nom de la population de l'île, de sévères remontrances.

Marguerite, en entendant cette déclaration, fut prise d'un tremblement nerveux, mais, par un effort surhumain de sa volonté, elle parut calme quand les serviteurs entrèrent dans la salle, apportant l'eau pour se laver, l'heure du repas du soir étant venue.

Une immense table dressée et servie dans une pièce voisine, attendait les châtelains. Dès qu'ils eurent franchi le seuil de la chambre, une joyeuse bande de

quinze enfants les entourèrent, formant autour d'eux une magnifique couronne.

Le souper terminé, les enfants se répandirent dans le jardin. Leurs parents ne tardèrent pas à les rejoindre.

Assis sur un petit tertre, ombragé par de grands chênes, Philippe et Marguerite regardaient avec intérêt les exercices que Gauthier, l'ancien écuyer de sir Richard, enseignait aux jeunes garçons. Quand l'arc était tendu et que la flèche, lancée d'une main sûre et adroite par Hélier avait atteint la marque, lorsque Jean, d'une agilité incroyable, l'emportait à la course sur ses aînés, oh ! alors, les yeux du vieil écuyer étincelaient de joie ; il se redressait avec fierté, et les applaudissements du père ajoutaient à son bonheur.

Marguerite, refoulant ses inquiétudes, s'efforçait de sourire et d'encourager les cadets qui s'essayaient à imiter les exercices de leurs grands frères. Le plus jeune, Renaud, doux et gentil, restait appuyé sur sa mère. Mabel jolie, vive et gracieuse, sautait au cou de Philippe, embrassait Marguerite, puis, courant après ses frères, elle revenait auprès d'Héliér, son ami préféré.

Une heure plus tard sonnait le couvre-feu, les enfants se retirèrent et, seuls, le sire et la dame de Saint-Ouen rentrèrent dans la salle où les valets servirent le vin et les épices.

— Pourquoi cette tristesse, ma mie, on dirait vraiment que je vais entreprendre une expédition des plus dangereuses. Soyez raisonnable, Marguerite ; Baker est lâche, il aura peur et n'osera pas s'élever contre le chef de la milice de six paroisses. Au reste, je l'ai juré, et rien au monde ne m'empêchera de protéger ces pauvres gens. Croyez-vous que l'on soit gentilhomme pour mener une vie paisible et tranquille ? Non, tout seigneur doit secourir ses vassaux, c'est la loi de l'humain.

nité, le devoir du chevalier.

— Au moins, soyez prudent, cher Philippe, courez chez les seigneurs du voisinage, faites-leur part de vos intentions, engagez-les à soutenir avec vous la noble cause que vous entreprenez.

— Ma belle et douce amie, répondit Carteret adoucissant sa voix et caressant les boucles blondes de sa femme, je ne veux pas tout vous refuser : j'irai donc trouver mes amis et, tous ensemble, nous nous présenterons devant le gouverneur. Soyez sans crainte, Marguerite, et haut le coeur, rappelez-vous que votre aïeule armait elle-même son mari quand il partait en guerre. Adieu, ajouta-t-il en l'embrassant avec tendresse, allez vous reposer, je vais faire ma ronde et rentrer aussitôt dans mon appartement.

IV

REMONTRANCES DE PHILIPPE DE CARTERET A MATHIEU BAKER, CAPITAINE - GOUVERNEUR

L'ouverture des Chefs-Plaids d'héritage ne se faisait plus à cette époque avec la solennité d'autrefois. Avant la guerre avec les Normands, la Cour royale tenait ses assises dans la grande salle de Montorgueil.

La belle ogive du château était ornée de guirlandes et le vieux donjon prenait un air de fête.

Depuis le tribunal du bailli avait été transféré de Montorgueil à la ville de Saint-Héliér. Il siégeait dans une immense pièce, dont les fenêtres grillées, les murs dépouillés de tout ornement, donnaient à celui-ci plutôt l'air d'une prison que d'une salle d'audience.

Le fond était occupé par une estrade. Le gouverneur, placé en arrière, sur un siège élevé, représentait le roi. Au centre

de l'estrade se trouvait Messire le bailli, ayant à sa droite le vicomte et les douze jurés de Jersey, et, à sa gauche, les douze jurés-justiciers. Vis-à-vis, se tenant debout, les dix prévôts de l'île représentaient le peuple.

Ce jour-là, de l'an de grâce 1494, la matinée était magnifique. Philippe se leva de très bonne heure, et, fidèle à sa promesse, il se rendit successivement chez tous ses amis.

Par une fatalité inconcevable il n'en rencontra aucun. Carteret seul devait être la victime de son généreux dévouement et toutes les circonstances se réunirent pour avancer sa perte.

Brûlant d'impatience d'arriver à Saint-Héliér, le brave gentilhomme franchit rapidement la distance qui le séparait de la ville. Pendant ce trajet, il remarqua les traces nombreuses de la violence des soldats du capitaine. Témoin oculaire des dégâts commis, son indignation contre Baker augmenta et, en descendant de cheval, il était blême de colère.

Lorsqu'il entra dans la salle, la séance commençait. La première affaire terminée, le seigneur de Saint-Ouen se leva et, la tête haute, la main gauche appuyée sur la garde son épée, il s'avança majestueusement, allant droit au bailli ; arrivé juste en face de ce personnage, il inclina légèrement la tête et demanda la parole. Le bailli la lui accorda aussitôt.

— Messieurs, dit Philippe, il est temps de dire tout haut ce que chacun pense tout bas. Je sais qu'il est téméraire de parler ainsi à une époque où la terreur étreint tous les coeurs et étouffe toutes les voix. Mais ma conscience me commande d'apporter aux pieds de la Cour royale les plaintes universelles des habitants de notre malheureux pays.

Comme premier seigneur de l'île, mon devoir est de protéger les victimes contre

la tyrannie des oppresseurs. Comme serviteur loyal du roi, je dois aussi, tout en défendant les privilèges octroyés au pays, combattre les abus, les excès de pouvoir, dénoncer les iniquités, les crimes qui se commettent journellement, afin de prévenir une révolte générale, révolte dont la conséquence désastreuse pourrait être la perte de l'île.

Hier, Messieurs, les habitants de plusieurs paroisses sont venus au manoir me porter leurs doléances. Je les ai rassurés et je leur ai promis de me faire auprès de vous l'interprète de leurs douleurs.

Craignant toutefois, que le récit des atrocités exercées contre ces malheureux ne fût exagéré, j'ai voulu m'en convaincre par moi-même. Ayant parcouru les villages de Saint-Martin et de Saint-Jean, j'ai vu les traces affreuses des violences de la troupe du Capitaine-Gouverneur. Parfois des ruines fumantes, la désolation, le désespoir.

Est-ce ainsi, Messire Baker, que vous servez le roi ? Pensez-vous que les impôts rentreront mieux lorsque vous aurez fait détruire par vos soudards les récoltes de tous les pauvres gens de la région ? Est-ce pour les récompenser de leur fidélité à la couronne d'Angleterre que vous les traitez de la sorte... Ne vous souvenez-vous pas que, sous les murs même de Montorgueil, les Jersiais ont versé leur sang pour leur patrie ? Avez-vous oublié, sire Capitaine, leur brave défense, sous Drouet de Barantin et Rénaud de Carteret, contre les amiraux de Philippe de Valois, qui pillèrent Hamptonne, prirent Guernesey, mais ne purent se rendre maîtres du château, qui vous abrite ? Et n'ont-ils pas résisté avec succès aux armes triomphantes de Du Guesclin ?

Vous leur reprochez d'être avares ? Ceci est injuste, car tout le monde vous racontera que dans une circonstance mémo-

rables, ils firent un don volontaire de 6.400 marks à la flotte anglaise, commandée par Geoffroi de Harcourt et aidèrent celle-ci à reprendre Guernesey.

Non, qu'on ne les accuse pas à tort, les Jersiais sont braves, ils sont loyaux et c'est fort mal récompenser leurs services que de les accabler de rentes, de les traiter comme sujets rebelles et peuples vaincus.

Ne les poussez pas au désespoir et songez au précepte des Livres Saints : "Qui sème le vent récolte la tempête." Cette tempête pourrait fort bien vous emporter.

J'espère, sire Gouverneur, que ces justes remontrances feront cesser tous les abus, tous les excès. Si, cependant, ce qu'à Dieu ne plaise, ils se reproduisaient, je prends l'engagement formel de passer en Angleterre, de déposer aux pieds de sa Gracieuse Majesté une supplique en son conseil, lui dénonçant votre indigne conduite, et demandant que justice soit faite. Je sais que je m'expose à un péril redoutable par cette déclaration, mais, lorsque ma conscience est nette, quand mon devoir est accompli, je ne crains rien, si ce n'est Dieu.

— Souvenez-vous toutefois, messire Mathieu, que si un malheur venait à m'atteindre, mes quatorze fils sauraient me venger.

Le sire de Carteret ayant ainsi parlé, regagna sa place et se rassit laissant l'assemblée tout entière à la fois effrayée de tant de générosité et de tant d'audace.

Mathieu Baker se leva. Il essaya de répondre, mais la colère l'en empêcha d'abord. Il était pourpre de rage. Ce gros homme, apoplectique, avait failli éclater du coup.

Après quelques minutes d'efforts, il prononça des paroles étranges, tout à fait inintelligibles, auxquelles l'oreille la mieux exercée n'aurait pu saisir que quelques jurons empruntés aux deux langues,

française et anglaise.

Le gouverneur s'étant rassis, le bailli se leva à son tour, disant que chacun devait être satisfait des explications de Son Excellence, et qu'il s'opposerait formellement à toute manifestation hostile contre le représentant de Sa Majesté Royale. Personne n'osa bouger.

Cependant l'émotion causée par cette scène était si profonde que le bailli jugea prudent de lever immédiatement la séance. A la sortie, on aurait pu entendre Mathieu Baker murmurer entre ses dents :

— Je me vengerai !

V

COMLOT CONTRE LE SEIGNEUR DE SAINT-OUEN

Rentré à Montorgueil, le gouverneur s'enferma aussitôt dans son cabinet de travail. Il s'assit devant une table et, la tête appuyée entre les mains, il semblait hors de lui-même.

L'exaspération qui le dominait était à son comble. Ah ! dans ce moment s'il eût tenu Philippe en son pouvoir avec quelle joie sauvage il l'aurait écrasé !... Mais comment l'atteindre ?... Carteret, le seigneur le plus puissant de l'île, paraissait un ennemi redoutable.

Et, cependant, à tout prix il fallait terrasser cette ennemi. Une guerre à mort allait se livrer entre ces deux hommes. Baker, capitaine-gouverneur, pouvait-il rester sans s'amoinrir sous le coup de l'humiliation subie ?

Son autorité était gravement atteinte, et, si cet état de choses continuait, sa place devenait intenable, il serait obligé de se démettre de sa charge. Mais alors tous les avantages attachés à celle-ci où les trouverait-il ?...

Ces pensées, se présentaient en foule à son

esprit, lui causaient une véritable souffrance et son âme en ressentait un certain accablement. Cet affaissement moral ne dura pas ; une réaction se fit en lui et bientôt des idées viriles s'offrirent à son imagination.

— Pourquoi désespérer ? dit-il. Pourquoi me laisser abattre comme une faible femme ? Ne suis-je pas toujours le représentant du roi d'Angleterre ? Sa Majesté apprécie ma fermeté et je fais rentrer au trésor de fortes redevances. Le bailli est ma créature, les jurés justiciers, choisis par moi, ne s'opposent à aucun de mes actes ; tout se courbe sous mon autorité ; seul le sire de Saint-Ouen ose lever la tête !... Malheur à lui !... Cete tête je l'abattrai !...

Baker se leva de son siège et, plongé dans une méditation profonde, le front penché sur la poitrine, à pas lents il arpenta la salle.

— Quels moyens employer ? murmura-t-il. Puis, élevant la voix et avec exaltation : "Que ne donnerais-je pour voir ce Carteret maudit roulant à mes pieds ! Qui me délivrera de ce seigneur insolent ?

— Moi ! répondit une voix sombre. Et un homme de haute taille, à figure sinistre, apparut soudain dans l'encadrement d'une porte dérobée.

Le personnage qui se présentait si inopinément se nommait Rogier le Boutillier, secrétaire du capitaine. Ce Rogier était l'âme damnée du gouverneur et l'âme de cet homme était pétrie de boue.

Quand il y avait un mauvais coup à tenter, une vilaine besogne à accomplir, Baker employait Boutillier. Le sire de Saint-Ouen connaissait bien cet être mal-faisant avec lequel il avait eu d'anciennes relations, lorsque Richard Harliston occupait la place de Baker. Un jour, accusé d'un crime, Boutillier fut condamné à mort. Philippe s'entremet généreusement

et sauva le coupable du gibet. Maintenant Roger se vengeait de son bienfaiteur en tramant contre lui un infâme complot.

Le gouverneur regarda fixement le Boutillier : "Parle, dit-il d'une voix rude, explique-moi ton plan."

— Il est très simple, répondit Rogier sans se déconcerter le moins du monde... J'écrirai une lettre dans laquelle le sire de Saint-Ouen préviendra le lieutenant-général du roi de France, en Normandie, qu'un soulèvement général des habitants de l'île, occasionné par la tyrannie du gouverneur, est sur le point d'éclater. Le sire de Carteret persuadera au lieutenant du roi de France que le moment serait bien choisi pour envoyer quelques compagnies prendre possession de l'île. L'occupation aurait lieu sans coup férir : la milice et les habitants accueilleraient les Français comme des libérateurs. Quant au château de Montorgueil, la garnison étant gagnée, le sire de Saint-Ouen s'engagerait à ouvrir les portes à l'ennemi.

— Mais, interrompit Baker, cette lettre paraîtra invraisemblable, car Philippe ne peut livrer un château dont il n'a point la garde.

— Vous vivant ce n'est point possible, mais vous mort, la garde de Montorgueil revient de droit, par privilège spécial, au sire de Carteret.

— Tu as raison... cependant !..

— Vous respirez encore, Monseigneur, reprit le Boutillier en souriant, et vous n'avez nulle envie de passer de vie à trépas, mais quelle raison vous empêchera d'affirmer que Philippe était apposté sur la route de Longueville à Saint-Héliér pour vous assassiner ? Le coup ayant manqué, il aurait laissé tomber de son sein la lettre accusatrice.

— Bien trouvé ! s'exclama Baker, et une joie diabolique éclaira son visage.

— Travaillerai-je de suite à ce projet ?

— Oui ; abandonne toutes les autres affaires et va écrire la missive.

Le secrétaire s'apprêtait à partir.

— Reste encore, ajouta Baker en le retenant ; j'oubliais de te parler des mesures à prendre. D'abord cette lettre sera déposée pendant la nuit sur le bord du chemin menant au château de Saint-Héliér, au bas d'une côte rapide, dans la vingtaine de Longueville, où je passe ordinairement pour me rendre à la cohue. Je préviendrai d'avance le bailli qui est tout à notre dévotion. En arrivant de très bonne heure à la cour, il y aura peu de monde, et nous aurons la chance de rencontrer le sire de Saint-Ouen, car Philippe est toujours présent de grand matin. C'est demain jeudi, et j'ai remarqué que les sires de Saint-Martin et de Longueville sont absents ce jour-là. Il est très important que ces deux gentilshommes, dont le dernier est le frère de Carteret, n'assistent pas à la séance de la cour, lors de l'arrestation : les deux jouissent d'une grande popularité et notre projet risquerait d'échouer.

Tu seras présent demain, quand je montrerai la lettre, et tu témoigneras que cette lettre, trouvée sur le chemin de Longueville, a bien été écrite par le sire de Saint-Ouen. Comme Carteret niera le fait, tu jetteras contre lui ton gant de bataille.

La perspective de se mesurer avec Philippe n'était rien moins qu'agréable à Rogier. Baker s'aperevant de l'impression produite sur son complice, se hâta d'ajouter :

— Sois sans crainte. Le bailli ordonnera l'arrestation de notre ennemi et, dès que Carteret sera en sûreté dans les cachots de Montorgueil, je partirai pour l'Angleterre après avoir fixé le jour du combat pour la Saint-Laurent. Je serai de retour avant cette époque, apportant la condamnation de Philippe signée du roi.

Si toutefois je n'étais pas de retour à cette date, le combat aura lieu tout de même, mais nous prendrons des moyens pour que dans la lutte ton adversaire tombe ou trébuche et que tu remportes facilement la victoire. Allons, monte dans ton appartement, compose la missive et reviens dans une heure ; je te dicterai la lettre pour notre bailli.

VI

VISITE DE LA DAME DE VINCHELEZ

Pendant que s'élaborait cette odieuse trame, une inquiétude mortelle s'emparait du cœur de Marguerite. Entourée de ses enfants, elle essayait de se distraire en prenant part à leurs jeux, mais la crainte étreignait son âme, et, dans l'intimité de son être, elle adressait à Dieu d'ardentes prières pour lui demander de veiller sur son mari.

Après le dîner, les enfants se rendirent au bord de la mer pour assister à la distribution du wroec — plante marine qui, séchée au soleil, sert à la campagne à alimenter le feu de la cuisine, et dont les cendres sont un puissant engrais — faite aux paysans par les officiers du baillage.

Leur mère se trouvait seule lorsqu'elle reçut la visite d'une de ses cousines, Catherine de Nalis, dame de Vinchelez. Ces deux dames, liées depuis leur enfance, avaient toutes deux été victimes des factions des Roses et la similitude de leurs malheurs resserrait encore leur affection.

Tout en s'aimant beaucoup, leur nature différaient complètement. Marguerite, douée d'une nature virile, savait réagir contre l'adversité. Catherine, avec son caractère faible se laissait abattre par les maux n'ayant aucune force pour les dominer.

Cette visite ne convenait nullement à

Marguerite en ce moment ; néanmoins, elle reçut son amie avec beaucoup d'affabilité, son visage ne trahissant aucune émotion.

La dame de Saint-Ouen écouta patiemment les lamentations de sa cousine. Elle n'eut garde de raconter à son amie la démarche de Philippe auprès de Baker. La dame de Vinchelez parlait des malheurs du temps ; elle ne se croyait plus en sûreté dans son propre manoir et se plaignait amèrement des déprédations du capitaine menaçant de dévaster toute l'île.

Catherine aurait continué longtemps ses doléances, quand elle fut interrompue par l'entrée de Jean de Carteret, seigneur de Longueville, frère cadet de Philippe.

— Qu'ai-je appris ? s'écria celui-ci s'adressant à Marguerite, Philippe était allé ce matin en pleine cour royale faire des remontrances à Mathieu Baker. Pourquoi ne m'a-t-il pas averti ?

— Quelle imprudence ! s'exclama la dame de Vinchelez levant les mains au ciel, je ne conçois pas, ma chère Marguerite, que vous n'ayez pas détourné votre mari d'un pareil dessein ; mais il court à sa perte ! il est peut-être à cette heure-ci arrêté !... conduit en prison !... jeté dans un cachot ! On le fera mourir de faim... Quel malheur ! Mon Dieu, quel malheur !...

— Rassurez-vous, belle cousine, dit une voix bien timbrée ; le monstre de Baker ne me tient pas encore dans son antre !

— Philippe ! s'écria Marguerite en sautant au cou de son mari ; que je suis contente de vous voir sain et sauf.

Carteret raconta alors la scène du prétoire et la profonde émotion qu'elle avait produite sur les assistants.

— Je doute, ajouta-t-il, que le capitaine, après ces vertes remontrances et la menace de le dénoncer au roi, ose continuer à suivre ses anciens errements...

— Mais, malheureux ! s'écria Catherine, se levant pour prendre congé, vous avez attiré sur votre tête une terrible rancune et le gouverneur imaginera quelque moyen de se venger de l'humiliation que vous lui avez fait subir.

— Chère cousine, répondit Carteret en lui baisant galamment la main, je ne regrette point ma conduite et, quant au capitaine, avec l'aide de Dieu, nous en triompherons !

Après le départ de Catherine, les châtelains et leur frère s'entretenaient encore des incidents de la journée. Jean applaudit au courage de Philippe, tout en regrettant d'avoir été absent dans cette grave circonstance.

Le sire de Saint-Ouen remercia Jean de ses bons sentiments et le retint à souper.

La soirée s'écoula calme et tranquille. Marguerite elle-même se sentait plus rassurée ; elle pensait que la crainte inspirée par son mari à Baker ferait taire la haine de ce dernier. Il ne devait pas en être ainsi...

ARRESTATION DE PHILIPPE DE CARTERET

Le lendemain, de très bonne heure, Philippe se présenta chez sa femme tenant un papier à la main.

— Voici, dit-il, la lettre pour sire Richard, je n'aurai pas de repos avant qu'elle soit expédiée.

— Soyez prudent, cher ami, recommanda Marguerite.

— Ne le suis-je pas ! Voyez je pars avant l'heure du lever du bailli et du capitaine. Je désire, chère amie, que vous placiez la lettre de votre père dans ma gibecière cela me portera bonheur.

Ayant embrassé sa charmante compagne, le sire de Saint-Ouen lui dit adieu et se rendit en ville.

Pendant que Philippe s'acheminait rapidement vers le pont pour accomplir sa délicate mission, à Montorgueil, le gouverneur prévenait la garnison du château de se tenir prête à l'accompagner à Saint-Héliier, où un devoir impérieux le réclamait. Le cortège, au grand complet se mit en marche. La cour siégeait depuis près d'une demi-heure, quand le bruit d'une cavalcade se fit entendre au loin, et bientôt arriva sur la grande place du marché. C'était le capitaine suivi de sa troupe. Mathieu Baker, étant descendu de cheval, entra à pas précipités dans la salle du prétoire, s'entretenait quelques instants à voix basse avec le bailli et remit à celui-ci un pli cacheté. Après avoir parcouru ce papier, Clément-le-Hardy fit signe à un officier qui se trouvait placé devant le tribunal : Vicomte, dit le bailli, faites avancer les bordiers.

(Les bordiers remplissaient les fonctions de sergents et formaient la garde du vicomte ; aux exécutions publiques ils escortaient le bourreau.)

Le vicomte obéit et introduisit dans la salle une douzaine d'individus bizarrement accoutrés et porteurs d'énormes halbardes.

L'étonnement était général, et chacun se demandait avec anxiété contre qui on déployait ce formidable appareil. Le sire de Carteret avait précédé l'arrivée de Baker de quelques minutes et occupait, à la droite du tribunal, le siège réservé au premier seigneur de l'île.

— Saisissez Monsieur, ordonna le bailli au vicomte, et en donnant cet ordre il désigna le seigneur de Saint-Ouen.

Le vicomte se leva et s'adressant à Carteret : Votre épée, Messire !

— Avant de vous obéir, répondit Philippe, je voudrais au moins savoir le motif de mon arrestation ?

— Sire de Saint-Ouen, s'écria le bailli,

voici une lettre dont on vous accuse d'être l'auteur, elle est signée de vous et adressée au gouverneur de Normandie : elle constitue le crime de haute trahison.

Clément-le-Hardi déplia alors le papier que le gouverneur venait de lui remettre et lut ce qui suit au milieu d'un silence morne et d'une stupeur profonde.

A son Exc. Mgr le Lieutenant général de S. M. le roy de France en Normandie :

“Monseigneur,

Le mécontentement contre le gouvernement de l'usurpateur Henry Tudor est extrême. L'isle de Jersey, opprimée par le gouverneur, un Mathieu Baker, dont la dévotion à ce tyran n'est que trop notoire, appelle les Français comme des libérateurs. Plaise à Votre Excellence d'envoyer ici une compagnie seulement, et la milice toute entière se lèvera en faveur de votre roy bien-aimé Charles Huitième. Quant au château de Montorgueil, je en réponds : la garnison en est gagnée et doit vous ouvrir les portes.

(Signé) Carteret.

“Seigneur de Saint-Ouen.”

Philippe blême d'indignation et de colère, s'était levé et, faisant quelques pas dans la direction du capitaine, il foudroya celui-ci du regard.

On m'accuse de trahison, s'exclama-t-il, traître plutôt est celui qui a forgé cette lettre !

Le gouverneur, ne se sentant pas en sûreté sur son siège, en voyant Carteret s'avancer vers lui, vint se réfugier au milieu des gardes du vicomte.

A l'abri derrière les halberdiers, la frayeur de Baker se calma et d'une voix à peu près rassurée, il prononça ces mots :

— Sire bailli, ce matin en passant auprès de Longueville, route que je parcours

selon mon habitude, quand je me rends à la cohue, un de mes gens remarqua cette missive au pied d'un grand orme ; étant descendu de cheval, il la prit et me la présenta. Je l'ouvris et en pris connaissance.

Comme capitaine-gouverneur je demande que la justice en informe.

Cette lettre constitue le crime de haute trahison, et je ne doute pas qu'elle ait été écrite par le Sire de Saint-Ouen. Celui-ci l'aura perdue au moment où il guettait mon passage pour me tuer, car, moi vivant, il ne pouvait livrer le château à l'ennemi.

— Sire capitaine, dit Philippe, vous êtes un misérable et un lâche. J'en appelle au bailli, à vous tous officiers de justice ; depuis quand a-t-on vu dans ma conduite un seul fait capable de justifier une pareille accusation ?...

Ma vie s'est passée au milieu de vous ; vous me connaissez tous. Vous êtes témoin qu'à l'exemple de mes aïeux, j'ai toujours été fidèle à mon roi et le zélé défenseur des privilèges de l'île. Ma vie passée répond de mon innocence. Quel est celui ajouta le gentilhomme en se tournant vers les gens du gouverneur, qui a découvert cette lettre ? Qu'il se fasse connaître et ose soutenir que j'ai écrit cette missive et que j'ai trahi mon pays ?

Un silence solennel suivit cette question...

— Vous voyez, s'écria vivement Philippe, nul ne se présente. Je suis libre, arrière gardes !

— Le sire de Saint-Ouen se trompe, dit une voix forte et un homme de haute stature se précipita dans la salle. Je jure par les Saints Evangiles avoir trouvé la lettre. Elle est écrite et signée de la main du sire de Carteret. Je jette contre lui mon gant de bataille.

Tous les yeux se portèrent vers celui

qui lançait ce défi. Il portait l'uniforme des gardes du gouverneur : c'était Rogier le Boutillier.

— Cet individu a été payé pour mentir, déclara Philippe en jetant sur Le Boutillier un regard de profond mépris ; puis s'adressant au bailli :

— Rogier est un criminel que j'ai sauvé du gibet, son témoignage n'a aucune valeur. Il n'est pas gentilhomme, et, d'après la coutume, je ne puis me battre avec lui.

— L'objection n'est pas fondée, répliqua le bailli ; il ne s'agit pas ici de la petite mais de la haute trahison. La coutume de Normandie est formelle à cet égard : elle a réglé que les manants, et même les infâmes, peuvent soutenir contre un gentilhomme l'accusation de lèse-majesté. Nous déclarons donc que l'offre de bataille est valable et fixons le combat judiciaire pour le jour de la Saint-Laurent, en cette année de grâce 1494. Nous décidons, en outre, comme il est d'usage, de tenir les adversaires séparés, jusqu'à la date choisie pour l'épreuve. Philippe de Carteret et Rogier Le Boutillier seront sur-le-champ conduits au château où ils seront logés. Vicomte, exécutez notre arrêt.

Philippe essaya encore de lutter. J'offre de bailler pièces, je suis seigneur de plusieurs fiefs, prenez-les en gage et me laissez libre.

— L'accusation est trop grave, s'écria le bailli, je repousse toute caution. Allez à Dieu, l'un de vous est menteur et je ne sais lequel ; telle est la formule par laquelle le juge en Normandie congédiait les combattants. Sur un signe du vicomte, les gardes entourèrent immédiatement les prisonniers et les emmenèrent hors de la salle. A leur sortie de la cohue, un sourd murmure éclata. Il est innocent, on le trahit, criaient des voix dans la foule.

Le cortège se formait, quand des cava-

liers apparurent à l'autre extrémité de la place : les principaux seigneurs de l'île arrivaient ; parmi eux on distinguait le sire de Longueville, frère cadet de Philippe de Carteret. Malheureusement il était trop tard ; que pouvaient, en effet, quelques gentilshommes contre toute la garnison de Montorgueil ?

La nouvelle de cette arrestation se répandit dans le pays comme un trainée de poudre. La consternation fut générale.

« La haine est ingénieuse et Mathieu Baker, craignant que le roi ne finisse par tout apprendre, résolut de passer en Angleterre pour conter l'histoire à Sa Majesté. Avant de quitter l'île, Mathieu Baker fit publier dans toutes les paroisses que nul bâtiment, nul bateau ne pourra sortir de Jersey pendant l'absence du gouverneur. Toute infraction à cette règle sera punie de mort. Les communications avec l'Angleterre supprimées, plus de plaintes possibles.

« Philippe de Carteret allait être assassiné, sa famille déshéritée ; son manoir patrimonial, ses parcs, ses bois, ses fiefs allaient être confisqués. Jersey allait perdre son défenseur sans pouvoir même réclamer. La douleur du condamné, comprimée entre quatre épaisses murailles, avait pour unique écho la douleur de ce petit peuple, prisonnier de l'Océan.

VIII

PROJETS DE DELIVRANCE

Marguerite était sur le point de devenir mère.

Le sire de Longueville courut au manoir et, avec mille précautions, raconta à sa belle-soeur les événements qui précèdent. Il assura que Philippe ne resterait pas longtemps prisonnier de Baker ; le peuple très mécontent se révolterait. Les sei-

gneurs, de leur côté, se réuniraient et prendraient une décision énergique.

A ce récit la dame de Saint-Ouen crut mourir de douleur ; pâle comme une morte, une sueur froide inonda son beau visage, elle chancela et, sans le secours de Longueville, elle fût tombée sur le carreau.

Jean s'efforça de la consoler et lui parla avec tant de coeur qu'une crise de larmes survint amenant une réaction salutaire. Marguerite reprit bientôt possession d'elle-même, elle avait un coeur fort et courageux, et pour cette nature d'élite, plus le danger augmentait, plus son courage grandissait.

Elle s'enferma dans son oratoire, et, prosternée aux pieds de la Vierge Marie, pria longuement. Quand elle se releva, le calme était rentré dans son âme... Elle espérait...

.

La première impression de stupeur passée, une sourde agitation se manifesta sur tous les points de l'île. Le soir, dans les veillées, on racontait que le sire de Saint-Ouen gémissait dans un horrible cachot, sans air, ni lumière, dans lequel l'on ne pouvait se tenir ni debout ni couché.

Le prisonnier avait pour toute nourriture un morceau de pain et un peu d'eau. Personne n'était admis à le voir, pas même sa femme qui s'était vainement jetée aux pieds du gouverneur.

"Le Boutillier était libre et fort bien nourri, pour être dispos le jour du combat". Philippe de Carteret, exténué par un long jeûne, n'arrivera au combat judiciaire que pour y être achevé. Ce ne sera pas un duel, mais un assassinat.

Tous les récits échauffaient les esprits et on sentait qu'une révolte était proche. Mathieu Baker, tenu au courant par des espions, se décida à retarder son départ

pour l'Angleterre.

N'étant pas très rassuré, il pensa que sa présence en imposerait aux habitants de l'île.

Déjà il avait fait partir un homme d'armes, portant au bailli l'ordre de se rendre au château, lorsqu'une grande clameur éclata aux pieds de la forteresse. Le gouverneur jeta les yeux au dehors et aperçut une troupe nombreuse de paysans s'avancant vers la porte de Montorgueil. Baker commanda précipitamment de lever le pont-levis et de baisser la herse. Ces ordres exécutés, il respira plus librement. "Que veulent ces gens ?" s'informa-t-il auprès de son écuyer.

— Ils viennent demander à Monseigneur la mise en liberté du sire de Carteret.

— Ne les poussons pas au désespoir ! murmura en lui-même Mathieu Baker ; puis, élevant la voix : "Dites en mon nom que le gouverneur ne saurait aller contre un arrêt de la cour. Le roi seul a le droit d'ordonner l'élargissement du prisonnier. Je ferai part à sa Majesté des vœux des habitants de Saint-Ouen lorsque je me rendrai en Angleterre."

En apprenant la réponse du capitaine, les paysans protestèrent violemment, mais voyant la forteresse bien gardée, ils renoncèrent à s'en emparer et se décidèrent à rentrer chez eux. Le capitaine marqua du bout d'une meurtrière leur mouvement en arrière et il se réjouit intérieurement d'en être quitte à si bon marché. Il descendit à son cabinet de travail et attendit le bailli, Clément le Hardi. Celui-ci ne tarda pas à arriver. Baker recommanda instamment au magistrat de prévenir toute manifestation en faveur de Philippe et d'user d'une rigueur extrême si un nouveau mouvement se produisait. Le bailli promit de veiller et de faire arrêter immédiatement quiconque aurait

l'audace de se placer à la tête des rebelles.

Pendant que ces événements se passaient à Montorgueil, les principaux seigneurs de l'île ne restaient point inactifs. Saint-Martin, l'ami le plus dévoué de Carteret, pria les sieurs de Samaresq et de Longueville de se rendre chez lui. Il apprit au seigneur de la Trinité l'échec des paysans de Saint-Ouen. Comme il achevait de parler, le son d'un cor résonna.

— Voici Samaresq ! déclara Saint-Martin, les deux amis virent, en effet, au bout de l'allée conduisant au château, un cavalier arrivant au galop de chasse. Le nouveau venu était un homme jeune, de taille moyenne mais bien prise, d'une figure agréable et distinguée. Ses qualités physiques ne le cédaient en rien aux qualités morales : brave jusqu'à la témérité, plein de franchise et de loyauté, nature active et dévouée, tous ceux qui le connaissaient l'adoraient. C'était un précieux auxiliaire. Les trois personnages entrèrent au château et gagnèrent une salle écartée, où nul ne pouvait entendre les résolutions qui allaient être discutées.

Samaresq, très bouillant, prit le premier la parole : "J'ai un projet à vous présenter, dit-il. Le capitaine va s'embarquer pour l'Angleterre ; la date du départ est tenue secrète. Laissons le partir puis convoquons les principaux habitants de l'île et, tous ensemble, transportons-nous chez le bailli et obtenons de Clément-le-Hardi, de gré ou de force, de mettre Philippe en liberté et de révoquer l'arrêt du combat."

— Je ne crois pas que ce plan réussisse, répliqua Longueville. Le bailli n'est point facile à intimider : il nous fait surveiller étroitement et, bien sûr, il fera échouer la manifestation projetée.

— Comment agir, alors ? dit Saint-

Martin avec abattement. Avez-vous un autre moyen à nous proposer ?

— J'ai un projet, s'écria le frère de Philippe.

— Lequel ? demanda le seigneur de la Trinité.

— Faire évader Carteret de Montorgueil.

— Fort bien ; mais de quelle façon ? fit observer Samaresq.

— J'ai des intelligences dans la place. Robert, l'ancien serviteur de messire Richard, nous est dévoué. Philippe une fois hors de la prison, nous nous procurons un bateau et nous accompagnons mon frère soit en France soit en Angleterre. Libre, il lui sera facile d'aller lui-même exposer sa cause devant le roi en son conseil.

— Par ma foi ! s'exclama Saint-Martin, voilà un plan parfait : quant au bateau, je m'en charge. J'emploierai un homme de mon village, de la baie de Bouloy, il partira la nuit, amènera la barque non loin du château ; nous le rejoindrons dans un endroit désigné d'avance et Philippe sera sauvé.

— Mais comment avez-vous réussi à vous aboucher avec ce Robert ? s'informa Samaresq.

— Par l'intermédiaire d'un paysan qui va vendre tous les jours des légumes à Montorgueil. J'oubliais de vous dire que deux hommes d'armes sont déjà gagnés à notre cause, continua Longueville, et promettent d'aider à l'évasion du prisonnier. Cette nuit même, à minuit, Robert doit m'attendre à la poterne de droite. Une entrevue me sera ménagée avec Philippe.

D'un commun accord l'on convint que le plan ne serait mis à l'exécution qu'après le départ du capitaine. Les trois amis se serrèrent la main et se séparèrent pleins de confiance.

En rentrant chez lui, Longueville apprit l'heureuse délivrance de Marguerite. C'é-

taît le quinzième fils qu'elle donnait à Philippe.

VIII

RESOLUTION DE MARGUERITE

— Pauvre petite créature, disait la dame de Saint-Ouen regardant avec amour l'enfant que l'on venait de baptiser et que Manon, la fidèle servante, lui présentait avant de le remettre dans son berceau. Tu m'as encore que quelques heures d'existence et déjà tu es privé de ton père.

— Dieu le protégera, madame, reprit Manon, ne désespérez pas et remerciez le Ciel qui nous a accordé un beau fils !

— C'est ce que je fais et pour te prouver que je crois à la protection de la Providence, je vais te confier un secret dont je n'ai soufflé mot à personne : je veux partir pour l'Angleterre et obtenir du roi la grâce de mon mari !

La vieille femme regarda sa maîtresse avec de grands yeux étonnés, se demandant si ce n'était pas la fièvre qui la faisait parler ainsi.

— Sainte-Marie ! s'écria-t-elle, que me dit madame ! Partir pour l'Angleterre dans l'état où madame se trouve... Y pensez-vous... Etes-vous bien certaine que ce soit le bon Dieu qui nous ait donné une pareille idée, ne serait-ce pas plutôt le diable pour nous perdre tous !...

— Ma bonne Manon, écoute-moi sans m'interrompre et ne t'oppose pas à mon projet qui est bien une inspiration du Ciel, comme tu vas le voir. Triste et désespérée, je revenais de Montorgueil où j'avais en vain sollicité l'élargissement de mon mari. Mon imagination me représentait Philippe, tué dans le combat ; mes enfants, malheureux, orphelins, privés de biens et d'appui. Chemin faisant, je me trouvais près de la chapelle de Notre-Da-

me-des-Pas : j'y entrai. Dans l'excès de ma désolation j'élevai mon âme vers Dieu je lui offris mes souffrances et implorai du secours ; soudain la pensée de partir pour l'Angleterre traversa mon esprit, mais la prochaine naissance de mon enfant se dressait comme un insurmontable obstacle. Tu le sais, j'ai été exaucée, l'enfant est arrivé beaucoup plus tôt que je ne l'espérais je me sens très bien.

— Sainte-Vierge ! s'écria Manon, si Dieu le veut ce ne sera certes pas moi qui m'opposerai à sa sainte volonté !

Marguerite se recueillit quelques instants, puis elle ajouta.

Avant d'entreprendre ce voyage, je voudrais être renseigné sur le départ du capitaine, car il faut que je le précède auprès de Sa Majesté. Je te charge donc, ma chère Manon de deux choses : la première de t'informer de l'embarquement du gouverneur : la seconde, de me procurer un bon marin qui consente à me conduire à Guernesey.

— Quant au marin, madame, il est tout indiqué.

— Quel est-il ?

— Le Gruchy !

— Ton fils ! Ignore-tu donc la rigoureuse défense du capitaine contre tous ceux qui quitteront l'île et le châtiment auquel ils s'exposent !

— Je le sais ! répondit simplement Manon. Mais Pierre se dévouera pour sauver le seigneur de Saint-Ouen et Dieu le bénira !

— Merci ma bonne Manon, murmura Marguerite profondément émue. Que ton fils garde le secret de notre expédition et n'en fasse part qu'à sa femme !

Vers le soir, Manon quitta la dame de Saint-Ouen, qui avait besoin de repos, s'enveloppa de sa gonne de drap grossier, tira le capuchon sur sa tête et se rendit au bord de la mer à la cabane de ses

enfants. Ceux-ci soupaient et furent très étonnés de la visite de leur mère.

Après s'être assurée qu'aucun étranger n'était présent, celle-ci fit connaître à ses enfants le message de Marguerite.

— Notre dame veut partir pour Guernesey ! s'écria le jeune pêcheur très surpris.

— Oui, dit Manon posant le doigt sur ses lèvres pour recommander le silence, et, de Guernesey, elle se rendra en Angleterre éclairer le roi sur l'infâme trame ourdie contre son mari et la conduite du capitaine.

— Quel courage ! s'exclama la jeune femme de Le Gruchy en proie à une vive émotion.

— Je le crois bien ! reprit Manon ; mais c'est Dieu qui la soutient. D'ailleurs l'adame est si bien rétablie qu'elle pourrait partir dès demain.

— Mère ! ajouta Pierre d'un ton résolu, dites à la dame de Saint-Ouen que ma personne, ma barque, tout ce que je possède est à son service. Demain matin, j'irai à Saint-Hélier m'informer du départ de Mathieu Baker et je viendrai ensuite au manoir rendre compte de ma mission. Pour le secret, soyez sans crainte, jamais je ne trahirai mon seigneur.

Cette bonne nouvelle fut rapportée à Marguerite. Une grande difficulté était surmontée : elle pouvait se fier à ces braves gens. Le Gruchy, bon marin, connaissait à fond la baie et la côte de Saint-Ouen en particulier. Il avait, de plus, sa demeure tout proche de l'endroit où elle désirait s'embarquer ; il saurait mieux que personne seconder ce départ aventureux.

L'espérance renaissait dans le cœur affligé de Marguerite. Le courage et les forces de la pauvre femme se ranimaient à l'idée que Dieu lui permettrait d'être l'instrument de délivrance de son mari

et d'arracher l'île à la tyrannie de ses oppresseurs.

IX

DEPART DU CAPITAINE

— Le capitaine vient de s'embarquer, répondit un homme vêtu d'une jaquette de serge grossière à Le Gruchy qui se renseignait auprès de lui. Si vous aviez quelque demande à lui faire, par ma foi, il est trop tard, déjà le navire approche de l'Ermitage.

Le Gruchy remercia l'homme de son information. Désirant néanmoins s'assurer par lui-même de la vérité du fait, il gravit rapidement le mont de Saint-Hélier.

Un point blanc apparaissait à l'horizon, c'était le navire emportant le perfide Baker. Le vent est favorable, pensa notre Saint-Ouennais, le vaisseau a dépassé l'abbaye de l'Islet, il croise l'Ermitage. Ce dernier lieu était célèbre dans le pays : un riche monastère couronnait autrefois le promontoire. Le couvent avait été bâti jadis par des descendants de ceux qui martyrisèrent saint Hélier, en expiation de ce crime. Quelques pans de murailles de l'église restaient debout. Ces ruines, plus tard, furent transformées en forteresse. Par le cours étrange des événements celle-ci devint l'asile du prince Charles et la demeure de l'historien Charendon.

Enfin, comme si tous les souvenirs glorieux devaient se rattacher à cette pointe de terre dominant la mer, ce fut là que les troupes de Cromwell assiégèrent le vieux château, dernier boulevard, qui, jusqu'à la fin, demeura fidèle aux Stuart.

Le défenseur, sire Georges de Carteret, le digne descendant de Philippe, ne rendit la place que sur l'ordre formel de son souverain.

Cependant, Le Gruchy revint en hâte

au manoir pour annoncer la nouvelle. Il arriva couvert de sueur et de poussière et se fit introduire immédiatement auprès de la châtelaine.

— Eh bien ! interrogea Madame de Saint-Ouen.

— Parti ! répondit le marin.

— Mon Dieu ! s'écria Manon, Madame arrivera trop tard !

— Malgré tout j'ai confiance, dit Marguerite d'un ton résolu, puis elle ajouta : "Es-tu toujours disposé à m'accompagner Le Gruchy ?"

— Toujours, Madame, et soyez persuadée que pour sauver messire de Carteret, je ne reculerai devant aucun danger..

— Brave cœur ! Je te récompenserai de ton dévouement si j'obtiens la délivrance de mon mari.

— Je n'ai pas besoin de récompense, Madame, j'accomplis mon devoir, voilà tout. D'ailleurs, le danger n'est pas aussi grand que vous le supposez ; nous nous embarquerons la nuit, je reviendrai la nuit suivante et personne ne se doutera de mon absence.

— Quelle est l'heure la plus favorable pour notre départ ?

— Minuit. Je viendrai chercher Madame à la petite porte du parc.

— C'est entendu. Adieu, mon cher serviteur ; va tout préparer pour cette expédition.

Deux heures après cette conversation, le vent se mit à souffler avec force.

De gros nuages noirs chargés d'électricité, s'amoncelèrent dans le ciel.

Le soleil avait disparu, emportant avec lui sa clarté lumineuse ; un jour blafard lui avait succédé, répandant sur toute la nature des teintes sombres et violacées. Tout annonçait l'orage. La pluie ne tarda pas à tomber à torrents. Bientôt la violence de l'ouragan fut telle que les arbres les plus vigoureux, arrachés et leur bran-

ches brisées, tombèrent sur le chemin. La mer, dans la baie de Saint-Ouen, était démontée.

Marguerite, dans sa chambre, assise auprès du berceau de son fils, ne pouvait se défendre d'une certaine terreur lorsque des éclairs éblouissants se montraient à elle sous la forme de serpents de feu.

Les éclats du tonnerre ébranlaient le château jusque dans ses fondements. La dame de Saint-Ouen craignait que la tourmente en se prolongeant ne retardât son départ.

Beaucoup d'habitants de l'île regardaient avec une secrète joie cette tempête et ils n'eussent pas été fâchés d'apprendre le naufrage de Baker et des siens.

Ce désir ne fut pas satisfait ; le gouverneur au plus fort de l'ouragan, se trouvait à l'abri du château Cornet, en tête à tête avec le capitaine-gouverneur de Guernesey, racontant à ce dernier comment, lui, Baker, par le plus grands des hasards, avait découvert un complot. ayant pour but de le tuer et de livrer l'île aux Français. Plusieurs habitants notables de Jersey étaient compromis et il avait cru prudent d'aller en personne avertir le roy et demander des instructions à Sa Majesté.

Le capitaine ne connaissant pas Baker crut tout ce que lui dit celui-ci. Sur le conseil du gouverneur de Jersey, il prit la mesure rigoureuse de fermer le port de Guernesey. Le lendemain, à la stupéfaction des Guernesiais, la défense de sortir de l'île fut proclamée.

X

LE DEPART DE MARGUERITE

La tempête s'était apaisée ; une nuit sans lune, des ténèbres épaisses, un silence profond régnaient autour du château. Une leur tremblottante filtrait à travers une

étroite fenêtre. Tout le monde dormait au manoir, seules deux femmes veillaient ; l'une de ces personnes agenouillée pieusement, priaït avec ferveur ; l'autre allait et venait, semblant tout préparer pour un prochain voyage.

— Madame, l'heure approche... Je vais voir si mon fils se trouve à la petite porte du parc. Et Manon soulevant une tenture, disparut.

Pendant son absence, Marguerite s'était levée, pâle comme un spectre ; une grande énergie se lisait dans son regard.

Elle considéra longuement le nouveau-né ; celui-ci agita un moment ses petits bras et se mit à crier. Elle le berça un instant et l'enfant se rendormit. Les larmes aux yeux, la pauvre mère embrassa tendrement le petit être, l'enveloppa avec soin dans de chaudes couvertures et referma les rideaux du berceau.

En ce moment un pas furtif se fit entendre et Manon apparut bientôt.

— Le Gruchy attend Madame ! dit-elle.

Marguerite resta un instant immobile, la témérité de son entreprise paraissait l'effrayer ; mais recouvrant son énergie, elle s'élança vers la porte sans regarder en arrière et pénétra dans un long corridor.

En passant devant la chambre des enfants, la dame de Saint-Ouen s'arrêta. Elle désirait les revoir une dernière fois. Manon, devinant cette intention, entraîna sa maîtresse en lui disant à voix basse :

— Au nom du bon Dieu, Madame, venez, venez vite, le temps presse ; vous éveillerez tout le monde et votre départ deviendra impossible. C'est un sacrifice que le seigneur vous demande, faites-le courageusement !

Parvenus au bout du corridor, un léger bruit fit tressaillir les deux femmes ; elles écoutèrent, anxieuses, mais plus rien ne troubla le silence de la nuit.

— Ce doit être le vent, dit Marguerite à Manon qui se signait dévotement.

— Non, Madame, le bruit sort de là, de cette chambre.

(Cette pièce était fermée depuis nombre d'années. Une légende racontait qu'un meurtre avait été commis dans cet endroit. L'imagination des domestiques peuplait cette partie du château de fantômes et aucun n'aurait consenti à l'habiter.)

Manon ouvrit la porte du parc ; Marguerite et la servante se trouvèrent en plein air. Un mur élevé formait l'enceinte de ce parc. Elle se dirigèrent en hâte vers un endroit de la muraille, où une ouverture habilement dissimulée donnait accès sur la campagne.

Une ombre se détacha du pied d'un arbre et une voix faible, comme un souffle, murmura ces mots : "Est-ce vous, madame ?"

— Oui Pierre, c'est moi.

Au moment de franchir le seuil de cette porte, Marguerite se retourna vers Manon, serra avec affection les mains de la vieille femme, lui recommanda de tenir son absence secrète et de veiller sur ses enfants. Manon, en pleurant, prit congé de sa maîtresse. Elle écouta quelques instants les pas de Marguerite et de Pierre, dont le bruit se perdit dans le lointain et rentra au manoir, s'installer auprès du berceau de l'enfant.

Le ciel couvert rendait les ténèbres plus épaisses, on ne distinguait rien à deux pas devant soi.

— Par ici, madame, nous voici au haut de la falaise, nous allons prendre ce petit sentier qui nous conduira promptement à la grève.

— Je ne pourrai jamais descendre dans ce gouffre ! répondit Marguerite.

— Ne craignez rien, appuyez-vous sur moi, là, vous y êtes, avancez avec précaution.

Quand ils furent à moitié chemin, Marguerite s'arrêta.

— Que fait madame ?...

— Ta main, Pierre, ma tête tourne ; sans ce buisson auquel je me suis accrochée, j'aurais roulé jusqu'au fond du précipice.

— Que madame se rassure, je la soutiendrai, j'ai le pied sûr et le bras bon et il ne nous reste plus qu'une trentaine de pas à franchir... Enfin, nous en avons fini avec ce rocher, nous voici sur le sable.

— Où est le bateau ? demanda Marguerite.

— Derrière ce roc, caché dans une grotte. Ma femme va m'aider à le mettre à flot. Que madame m'attende ; dans quelques instants je serai de retour.

Marguerite exténuée s'assit sur une pierre. La mer montait en ce moment et, quoique la brise fut douce, une houle assez forte se faisait sentir.

Après quelque minutes la barque accosta. La femme du pêcheur sauta sur le rivage et retint le bateau pour permettre à la dame de Saint-Ouen de s'embarquer plus aisément.

— Adieu, ma bonne Gertrude, dit Marguerite, s'adressant à la femme du marin que l'émotion suffoquait, la barque est bien petite, la mer est bien grande, la nuit est bien noire, mais Dieu est là-haut !...

L'esquif, sous la pression des rames, quitta prestement la rive et se perdit à l'horizon.

— Nous avons le courant pour nous, madame, dit Le Gruchy, dans trois heures nous serons à Guernesey.

Ils côtoyèrent à droite les rochers de Pater-Noster, formidables récifs qui ne laissent au naufragé que la ressource de la dernière prière.

La barque doubla le château de Grosnez, passa aux pieds du sombre roc de Plé-

mont. Toute cette baie rappelait à Marguerite les souvenirs du temps passé. Que de pensées s'offrirent à son esprit... Elle revit les jours heureux de sa jeunesse : elle les comparait avec amertume à ceux de sa vie présente : son père en exil, son mari en prison, ses enfants abandonnés ; elle, fugitive, allant demander la grâce de Philippe à son roi, l'ennemi acharné de sire Richard. Soudain, la voix de Le Gruchy interrompit brusquement les réflexions de la fille de Harliston.

— Un vaisseau est devant nous ! s'cria le pêcheur.

— De quel côté se dirige-t-il ?

— Je ne sais pas, madame.

— Surtout, évite-le.

Le marin leva les rames et regarda fixement dans la nuit.

— Nous n'avons rien à redouter, le navire fait voile soit vers Jersey, soit vers la France. Je ramerai dans une direction opposée, on ne nous remarquera pas. Voilà ce que c'est que d'être petit...

Le bâtiment s'éloigna sans les apercevoir.

Le jour commençait à poindre lorsque le bateau arriva en vue de Guernesey ; déjà on distinguait l'amphithéâtre de Saint-Pierre-Port avec ses étages de vieilles maisons normandes. Marguerite ordonna à Le Gruchy d'aborder dans un lieu non loin de la rade de l'Ancrese.

— Puis-je encore vous rendre service, madame ? demanda le jeune batelier à la dame de Saint-Ouen.

— Rien, pour le moment, merci de ton dévouement, retourne promptement à Jersey, rends-toi auprès de Manon et annonce-lui mon heureuse traversée.

— Mais le chemin, madame, le connaissez-vous ?

— Je l'ai parcouru autrefois ; quitte en hâte ce rivage, il serait dangereux que tu restasses ici plus longtemps.

Le Gruchy rentra dans sa barque et s'éloigna rapidement.

Marguerite, rappelant à elle tout ce qui lui restait de forces, gravit une route à pente très raide conduisant au sommet d'une colline.

Parvenue à la cime, elle chercha à s'orienter. Son regard parcourut l'horizon : un panorama magnifique se déroulait à perte de vue.

À droite la mer, avec des vagues écumantes que le soleil dorait de ses rayons ; à gauche, la capitale de Guernesey ; devant Marguerite, à un mille environ, une grande maison d'aspect seigneurial.

La dame de Saint-Ouen reconnut le demeure de sire de Beauvoir, l'ami de son mari. Après une demi-heure de marche, elle atteignit, exténuée, presque mourante, la porte d'entrée du château.

Elle frappe convulsivement ; on ouvre la porte.

— Messire Guillaume de Beauvoir ?

— C'est ici, madame, et on introduisit la voyageuse.

Le châtelain toujours levé dès l'aurore, se disposait à partir pour la chasse.

— Quoi ! c'est vous madame de Saint-Ouen ! à cette heure matinale ! Quelque chose d'extraordinaire est donc arrivé ?

Marguerite n'eut pas la force de s'expliquer, elle tomba évanouie sur un banc. On s'empressa immédiatement auprès d'elle.

Quand la voyageuse rouvrit les yeux, Mme de Beauvoir lui prodiguait des soins. Revenue de son évanouissement, la fugitive parvint à raconter à ses hôtes l'accusation portée contre son mari, l'emprisonnement de Philippe, le duel judiciaire auquel il était condamné ; enfin sa propre évasion de l'île, malgré la défense du gouverneur. Et maintenant, elle implorait, ajouta-t-elle, le secours du sire de Beauvoir pour l'aider à délivrer Philippe des

maines de ses implacables ennemis.

— Parlez, madame, il n'y a rien que je ne fasse pour sauver mon ami, dit Guillaume ; que désirez-vous ?

— Une seule chose.

— Laquelle ?

— Me procurer un bateau pour passer en Angleterre. Je compte aller me jeter aux pieds du roi, mais le temps presse, Baker me précède, je dois arriver auprès de sa Majesté avant que le gouverneur n'ait obtenu la condamnation de Philippe.

— Il y a une difficulté, madame, car la même défense de sortir de l'île a été proclamée à Guernesey.

Marguerite en entendant ces mots changea de couleur.

— Ne vous inquiétez pas, reprit le bon gentilhomme après un court silence, avec l'aide de Dieu tout s'aplanira. Cette nuit même, vous et moi nous nous embarquerons pour l'Angleterre. Comme juré-justicier, je dois siéger aujourd'hui à la cour ; je vais en ville et j'espère à mon retour avoir de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ayant pris congé, le sire de Beauvoir partit pour Saint-Pierre-Port. Sur les quais il rencontra les trois seigneurs de Saumarez, Le Marchant et Priaux en conversation animée ; ceux-là vinrent aussitôt vers lui.

— Savez-vous ce qui se passe à Jersey ?

— Non, répondit de Beauvoir.

— Les rumeurs les plus extravagantes circulent. Les uns assurent que les seigneurs de cette île ont voulu la vendre aux Français, mais que la conspiration a été découverte... D'autres affirment que l'exaspération des habitants est telle contre Baker que celui-ci a été obligé de fuir.

Quelques-uns assurent que le sire de Saint-Ouen a été arrêté et conduit à Montorgueil, accusé faussement par le capitaine (désireux de se défaire de Carteret)

d'avoir eu l'intention de livrer l'île au roy de France.

Il eût été facile à Guillaume de leur dévoiler la vérité, mais prudemment il garda le silence.

La séance de la cour terminée, le gentilhomme s'achemina vers une cabane, située au bord de la mer. Un marin, assis sur le pas de la porte, était occupé à rapiécer une voile.

— Guillot, j'ai besoin de toi.

— Toujours à votre service, seigneur.

— Prépare mon bateau pour ce soir, je veux aller en mer.

— Mais, dit cet homme avec embarras, le sire de Beauvoir connaît bien la défense de sortir de l'île.

— Je la connais, bonhomme. Mais tu ne courras aucun risque ; toute la responsabilité sera pour moi. Obéis, garde le secret, et conduis mon embarcation, tout près de la cabane de Pierre Falla ; c'est un endroit écarté, nous nous embarquerons sans être aperçus. Après-demain nous serons de retour... A propos, amène tes fils, dit Guillaume en s'éloignant.

— Nous vivons dans un drôle de temps tout de même, murmura Guillot, voilà un juré-justicier qui viole les ordonnances de la cour.

— Bonnes nouvelles, madame, s'écria Guillaume en entrant dans la salle où se tenaient sa femme et Marguerite. Cette nuit mon bateau sera à votre disposition, nous nous embarquerons secrètement et nous arriverons à temps. Mathieu Baker, retenu par des vents contraires, n'a quitté notre île qu'hier.

La dame de Saint-Ouen ne savait comment remercier ce généreux ami qui pour sauver Philippe, s'exposait à un danger réel.

Une joie profonde avait remplacé sur le visage de la jeune femme le profond abattement qui en altérait les traits. La

dame de Beauvoir, parfaite pour Marguerite avait cherché par tous les moyens possibles à calmer les peines de son amie : elle lui prodiguait des soins avec une tendresse touchante et lui disait de ces affectueuses paroles que, seule, une femme sait trouver.

Doucement s'écoulèrent les heures qui précédèrent le départ de la pauvre voyageuse.

XI

DEPART POUR L'ANGLETERRE

La nuit commençait à tomber quand le sire de Beauvoir vint interrompre l'entretien des deux amies et avertir Marguerite qu'il était temps de partir.

En vain celle-ci supplia-t-elle Guillaume de la laisser seule entreprendre ce périlleux voyage. Le gentilhomme demeura inébranlable.

— Je tiens à vous accompagner, dit-il et ne vous quitterai que lorsque notre but sera atteint.

La dame de Beauvoir approuva la résolution de son mari. Marguerite dut céder à leurs vives instances. Elle fit de tendres adieux à son amie, et nos deux voyageurs étant parvenus sans encombre à l'endroit désigné, s'embarquèrent pour l'Angleterre.

— Bon courage, Madame, dit de Beauvoir, le vent, la marée, tout vous favorisera. Nous arriverons à temps et votre mari sera sauvé.

— Que Dieu vous entende, généreux ami !

La nuit était belle, des étoiles nombreuses brillaient au firmament. Une brise légère soufflait et les flots, mollement soulevés, berçaient la barque. Celle-ci s'éloigna rapidement, les rives disparurent, seules les lumières du château Cornet bril-

laient encore à l'horizon, mais bientôt elles s'évanouirent dans la mer.

La dame de Saint-Ouen, assise sur le pont du bateau, restait silencieuse.

Pour la distraire et éloigner d'elle les pensées douloureuses, Beauvoir se mit à causer.

— Voyez comme nous avançons. L'île d'Aurigny est en vue. J'ai préféré continuer à faire voile sur Poode ; ce port est plus rapproché que celui de Hamptonne, un de mes amis dévoué habite dans cette localité, nous descendrons chez lui ; il nous procurera des chevaux et nous indiquera dans quelle ville se trouve la Cour.

— Avant d'implorer la clémence royale je désire voir Fox, dit Marguerite ; le ministre de Henri VII connaît mon mari, il est dévoué à Philippe. Je suis persuadée que Fox usera de toute son influence auprès de Sa Majesté pour sauver le sire de Saint-Ouen. Sans la protection de l'évêque de Winchester, je n'oserais jamais me présenter devant le roi. Je suis la fille de Harliston et vous savez combien le souverain déteste tout ce qui se rattache au parti Yorkiste. Mathieu Baker se servira de cette haine pour l'emporter, et Dieu sait tous les mensonges qu'il contera à Henri VII.

— Il ne contera rien du tout, interrompit vivement de Beauvoir, nous le précéderons en Angleterre.

A cet instant la lune se leva, jetant ses rayons argentés sur les flots de l'Océan. Les dangereux rochers des Casquets se montrèrent à quelques milles. Un matelot s'approcha du sire de Beauvoir et lui demanda s'il ne serait pas préférable de se diriger vers l'est, afin de les éviter.

— Je le veux bien, répondit celui-ci, si le vent et la marée le permettent, mais à la condition que notre marche ne soit pas retardée, car je désire avant tout arriver promptement à Poole. Voyez-vous, mada-

me, les Casquets, effraient les marins, ils ont toujours présent à la mémoire l'affreux naufrage du malheureux prince anglais, le fils de Henri Ier. Sur ces rocs, croient-ils, se brisa la Blanche-Nef.

La barque doubla Aurigny. Marguerite et Beauvoir, accoudés à la balustrade, contemplaient les côtes pittoresques de cette île.

Le monastère, avec ses quatre tourelles, au-dessus de lui le château-fort qui le protège, se détachaient à l'horizon ; du côté opposé apparaissait comme une sombre pointe le cap de la Hogue.

— La première fois que j'ai traversé cette mer, reprit Marguerite, j'accompagnais mon père, nous nous rendions en Angleterre. Nous débarquâmes dans cette baie et logeâmes dans ce château. Je me plaisais tant dans cet endroit que j'aurais voulu y demeurer toujours, mais le lendemain nous repartions. Le pays était tranquille, les batailles de Barnet et de Tewkesburg avaient eu lieu, sire Richard se rendait auprès du roi et l'on profita de ce voyage pour me conduire à Lincoln, auprès de mes parents.

— J'ai beaucoup connu votre noble père, Madame, et je me souviens des inquiétudes que nous ressentîmes quand, après la fuite d'Edouard IV, sire Richard, notre bon gouverneur, quitta Guernesey. Le comte de Warwick venait de mourir, et l'ordre de confisquer tous les biens de messire Geoffroy Wallès provoqua dans notre île une grande agitation. Sa pauvre femme perdit en un jour son mari et ses biens. Hélas ! les temps présents ne sont pas meilleurs : les mêmes événements se renouvellent et, d'après mon avis, Henri VII eût agi plus généreusement envers votre famille en lui restituant les fiefs qu'elle possédait.

— Mon pauvre père ! s'écria Marguerite, est sincèrement attaché à la Maison

d'York, d'abord parce qu'il est persuadé qu'elle seule a droit au trône et ensuite par reconnaissance pour les bienfaits qu'il en a reçus.

— Où est sire Richard en ce moment ? demanda de Beauvoir.

— Il est toujours en Flandres auprès de la duchesse Marguerite.

Cette conversation fut interrompue par un matelot qui apportait une collation. Marguerite mangea peu, brisée par la fatigue et les émotions ; elle se retira bientôt après dans une cabine qu'on avait aménagée pour elle pour passer la nuit. Elle dormit d'un sommeil lourd, peuplé de sinistres visions. Le lendemain matin le soleil levant la trouva sur le tillac, contemplant d'un oeil triste la vaste étendue se perdant à l'infini.

Une affreuse inquiétude enlevait peu à peu à cette vaillante nature toute son énergie.

Plus Marguerite approchait du but, et plus son imagination lui montrait des difficultés insurmontables. Beauvoir devina ce qui se passait en elle. Son coeur compatissant en fut vivement ému.

— Terre ! cria un matelot. En effet, au plus profond de l'horizon se dessinait une ligne bleuâtre, de forme indéceise.

— Les côtes de la Grande-Bretagne sont à peine à quelques lieues, Madame de Saint-Ouen, s'exclama joyeusement Guillaume de Beauvoir ; confiance, et vive Dieu, regardez dans la direction du Nord... dans deux heures nous sommes à Poole !

— Le Seigneur soit loué ! répondit Marguerite.

Le bateau, poussé par la marée et un vent favorable, marcha rapidement. On distingua d'abord la partie la plus élevée de la côte, les maisons du port devinrent ensuite visibles, enfin les vaisseaux qui encombraient la rade se montrèrent à leur

tour..

La barque n'était plus qu'à quelques encâblures du quai.

— Ciel ! s'écria soudain Marguerite d'une voix profondément altérée, que vois-je ? C'est bien lui, je ne me trompe pas ! Baker est là !.. il nous regarde. . Il s'avance vers nous !.. Dieu !.. Je suis perdue !..

Mais voilà, dit la chronique, qu'une grêle épaisse se mit à tomber si fort que le capitaine fut contraint de se mettre à l'abri dans une maison. Pendant ce temps, Mme de Saint-Ouen, accompagnée du sire de Beauvoir, débarqua sans être aperçue.

Nos deux voyageurs, enveloppés dans de grands manteaux, pénétrèrent vivement dans une rue étroite et arrivèrent, en courant, devant la maison d'un bourgeois de la ville nommé Haveland.

— Ouvrez, ouvrez vite, cria impérieusement le sire de Beauvoir.

— On y va, répondit-on de l'intérieur, et, quelques instants après, la porte tourna sur ses gonds.

Les deux fugitifs se précipitèrent dans l'allée.

La servante, effrayée de cette irruption soudaine, regarda d'un air de méfiance ces étranges visiteurs.

— Que voulez-vous ! dit-elle, lorsqu'elle put parler.

— Ne me reconnais-tu pas ? s'écria Beauvoir, rejetant en arrière son capuchon.

— Mille excuses, seigneur, mais qui vous aurait reconnu sous ce singulier costume.

— Va avertir ton maître immédiatement de notre présence.

Haveland accourut.

— C'est vous, messire, mais entrez donc, pourquoi restez-vous là, dans ce corridor.

— Avant de pénétrer chez vous, Haveland, dit Guillaume à voix basse, je voudrais savoir si nous sommes en sûreté

dans votre demeure et si vous pouvez cacher cette dame.

Et, pour éclaircir le mystère, il raconta brièvement à son ami l'histoire de Marguerite.

Haveland, très ennuyé, se trouva dans une fâcheuse alternative ; ou de déplaire à de Beauvoir, envers lequel il avait des obligations, ou de s'exposer à un châtiement en donnant asile à la fille d'un pros-erit.

— Nous partirons aussitôt que possible, dit Marguerite, remarquant l'embarras du brave homme. Naturellement bon, ces paroles le décidèrent. Il exprima à la dame de Saint-Ouen son regret de l'absence de dame Haveland et ordonna à une servante de conduire Marguerite dans la meilleure chambre de la maison et d'y allumer un bon feu.

Marguerite une fois seule, remercia Dieu avec effusion de sa miraculeuse délivrance.

Non seulement elle avait échappé à la surveillance de Baker, mais elle entrevoyait la possibilité de le devancer auprès du roi. Préoccupée de l'idée de poursuivre son voyage, elle allait retourner auprès du sire de Beauvoir pour le prier de hâter leur départ, quand on frappa un léger coup à la porte.

Une gracieuse jeune personne se présentait : la fille de Haveland venait s'informer si Marguerite ne manquait de rien.

— Vos vêtements sont trempés, Madame, dit-elle en entrant, et, sans attendre de réponse, elle courut dans la chambre voisine et rapporta tout ce que sa mère possédait de plus beau : robe de soie, surcot bordé de fourrure, partelet de linon, mouchoirs de plaisance, etc., et vite, elle aida Marguerite à ôter sa robe, qui, soigneusement, fut étendue à sécher devant le feu. Pendant ce temps, Beauvoir et son ami causaient.

— Vous croyez, messire, disait Haveland, l'inquiétude peinte sur le visage, que Baker ne vous a pas reconnus.

— Je vous assure que non ! répondit Guillaume.

— Tant mieux, car si le gouverneur se doutait de votre présence ici, nous serions tous pendus : des mesures très rigoureuses ont été prises contre les Yorkistes, et, tout dernièrement plusieurs seigneurs ont payé de leur tête leur dévouement au prétendant. Ecoutez, continua à voix basse l'hôte de Beauvoir, le roi est très mal conseillé. Morton, au lieu de combattre le vice de notre souverain, l'amour effréné de l'argent, encourage au contraire cette passion.

— Et vous êtes persuadé, demanda Beauvoir devenu pensif, que Mathieu Baker, use d'exactions dans son gouvernement pour complaire à Sa Majesté ?

— Je n'en sais rien, mais je le croirais.

Au même instant on avertit Haveland que quelqu'un désirait lui parler.

— Qui est-ce ? s'informa le maître de la maison

— Un étranger.

L'idée que cet inconnu pouvait bien être le gouverneur de Jersey, traversa l'esprit des deux hommes et une vive émotion se refléta sur le visage du bon bourgeois.

Au bout de quelques minutes, qui semblèrent des siècles à Guillaume, Haveland reparut.

— Rassurez-vous, dit-il, j'ai eu affaire à un paisible capitaine de navire partant pour Bordeaux et désireux d'obtenir des renseignements.

— Mon cher ami, vous le comprenez, nos minutes sont précieuses ; quand nous sera-t-il possible de nous mettre en route pour Salisbury ?

— Seulement demain matin. Je vais aux informations.

Par précaution, le souper fut servi dans

l'appartement occupé par la dame de Saint-Ouen.

Au milieu du repas, Haveland rentra. Sous un léger prétexte, il éloigna sa fille et annonça à Marguerite de Carteret que, le lendemain, de très bonne heure, des chevaux attendraient le sire de Beauvoir et la dame de Saint-Ouen sur la route de Salisbury.

— Je voudrais bien partir dès ce soir, interrompit Marguerite.

— C'est inutile, Madame ; je sais de bonne source que le roi ne sera à Salisbury que demain dans la soirée ; vous arriverez dans cette ville avant Sa Majesté.

— Et l'évêque de Manchester, où est-il ?

— Il accompagne le roi, Madame.

Le souper terminé on servit, suivant les coutumes de ce temps-là, le vin et les épices. Haveland remplit une coupe, but au succès de l'entreprise et à la santé de sire de Saint-Ouen.

XII

UNE VISITE NOCTURNE AU CHATEAU DE MONTORGUEIL

Si le lecteur veut bien nous le permettre, nous allons retourner à l'île de Jersey et raconter les événements qui se sont succédé pendant le voyage de Marguerite en Angleterre.

Reprenons le récit à la veille du départ de la dame de Saint-Ouen. Il est onze heures du soir, un épais brouillard enveloppe de toutes parts la vieille forteresse de Montorgueil. Une ombre lentement s'avance vers la poterne droite.

Soudain le cri de la mouette se fait entendre ; aussitôt la porte de la poterne s'ouvre doucement et une autre ombre se détache du pied de la muraille. Trois

coups sont frappés dans la main et les deux ombres se rejoignent.

— Entrez, dit Robert à voix basse à Jean de Longueville et suivez-moi en faisant le moins de bruit possible.

Le fidèle serviteur de sire Richard conduisit Jean dans une étroite galerie ; à tâtons les deux hommes la parcoururent entièrement, puis ils pénétrèrent dans une grande salle voûtée.

A l'angle de cette pièce, et dans l'épaisseur de la muraille, un escalier avait été ménagé ; ils descendirent les degrés, s'engagèrent dans un corridor circulaire et se trouvèrent bientôt en face d'une petite porte bardée de fer.

Robert introduisit une clef dans la serrure et la porte roula sur ses gonds. Une bouffée d'air frais passa sur leur visage : devant eux se montra une plate-forme, juste assez large pour laisser passer deux hommes de front.

— C'est le chemin de ronde, murmura Robert à son compagnon, les sentinelles viennent d'être relevées, vous pouvez vous aventurer en toute sécurité. A quelques pas de cette ouverture, à gauche, vous remarquerez une lucarne, celle-ci communique avec le cachot du sire de Saint-Ouen. Dépêchez-vous, pendant ce temps, je ferai le guet...

Philippe, dans son horrible prison, étendu sur un misérable grabat, essayait de dormir pour oublier ses maux, mais le sommeil fuyait ses paupières et des pensées accablantes tourmentaient son âme.

Il était plongé dans un de ces moments de découragement profond.

— Que sont devenus ma femme et mes enfants ? pensait-il. Depuis le jour où, victime de mon dévouement, j'ai été conduit dans ce cachot, rien du dehors n'est parvenu jusqu'à moi. En vain j'interroge le geôlier, cet homme barbare semble se rire de mes souffrances !... Infortuné que

je suis !... Mon frère, mes amis, tout le monde m'abandonne... Je suis bien malheureux !...

Soudain il lui semble entendre une voix qui l'appelle, il se lève brusquement et écoute.

— Philippe ! disait la voix. Plus de doutes, quelqu'un est à la lucarne et désire lui parler. Il se rapproche de celle-ci, monte sur un escabeau et prête un oreille attentive.

— Philippe !... Philippe !...

— Qui m'appelle ? répond Carteret.

— Moi, ton frère !

— Jean !

— Oui, Jean. Es-tu seul ?

— Parle sans crainte, mon pauvre Jean, je suis seul.

— Mathieu Baker quitte le château aujourd'hui pour aller trouver le roi. Nous allons te faire évader ; la garde est gagnée. Robert, le dévoué serviteur de sire Richard, demain à minuit, ouvrira la porte de ton cachot. Je me tiendrai à la poterne donnant sur la mer. Saint-Martin avec une barque se trouvera à l'entrée de la baie Sainte-Catherine et te conduira en Angleterre.

— Merci mon brave Jean, demain à l'heure dite je serai prêt. Mais donne-moi des nouvelles de Marguerite et des enfants.

— Tranquillise-toi, tout le monde est en bonne santé. Robert m'avertit de me hâter. Adieu et bon courage !

Longueville et Robert reprirent le même chemin, suivant les mêmes détours ; et enfin furent assez heureux pour regagner la poterne sans que personne au château ne se doutât de leur promenade nocturne. Ils se séparèrent, se donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le jour n'était pas encore levé quand Jean rentra au manoir.

Il écrivit une lettre pour annoncer à

Saint-Martin que le plan projeté serait mis à l'exécution la nuit suivante et le pria de prendre ses dispositions pour que la barque se trouvât à l'heure indiquée à l'endroit convenu.

Il donna la lettre à un serviteur dévoué et, dès l'aube, celle-ci était remise au seigneur de la Trinité.

VIII

UN EVENEMENT INATTENDU

— Partie !... dis-tu... Est-ce possible ! Pauvre femme, elle mourra en route !... Comment ne l'as-tu pas empêchée d'accomplir ce funeste dessein ! Il fallait m'avertir... J'aurais empêché cette folie.

— Madame m'avait défendu de parler à personne de ce projet.

— Belle raison. Et si madame, dans son délire, t'avait demandé du poison, tu lui en aurais procuré, n'est-ce pas ?

— Non, madame.

— Mais, malheureuse, ne vois-tu pas qu'en aidant Mme de Saint-Ouen dans son entreprise, tu l'as vouée à la mort. C'est un crime d'avoir laissé partir ta maîtresse, la nuit, sur une petite barque pour un long voyage sur mer.

Pendant que la dame de Winchelez, irritée, tremblante d'inquiétude et de crainte, accablait de reproches la vieille Mannon, le sire de Longueville entra dans la pièce.

— Que se passe-t-il ? demanda Jean alarmé en s'apercevant de l'air consterné des deux femmes. Marguerite serait-elle malade ?

— Votre soeur, reprit Catherine, est en ce moment en Angleterre, à moins qu'elle ne soit morte en route.

Jean demeura muet d'étonnement.

— Quand est-elle partie ? dit-il au bout d'un instant.

Manon lui conta dans les moindres détails la fuite de Mme de Carteret. Elle jugea prudent, néanmoins, de cacher le nom du marin qui avait accompagné Marguerite.

— Le dévouement de ma belle-soeur est admirable, s'écria Jean tout ému ! Puisse-t-elle réussir à sauver Philippe.

— Oh messire ! reprit Manon. Croyez que j'ai employé tous les moyens pour dissuader madame. Rien n'a pu la convaincre. Je me suis soumise en présence de cette résolution inébranlable, pensant que Dieu, qui permettait ces choses, saurait bien protéger celle qui se confiait à lui.

— Bien, bien, dit Longueville, ne reve-nous pas sur un fait accompli. Il ne nous reste plus qu'à unir nos prières, ma chère cousine, pour le succès de l'entreprise et à garder soigneusement le secret ; la moindre imprudence pourrait être funeste à mes neveux et au pêcheur qui s'est exposé pour mon frère.

Catherine toujours désolée, n'écoutait aucun raisonnement !

— Quelle folie ! répétait-elle, de compter sur la clémence de Henri VII, autant vaudrait compter sur la clémence du bourreau.

Jean demanda à voir les enfants, on lui apprit qu'ils se trouvaient au bord de l'étang. Il alla les rejoindre.

— Bel oncle, s'écria Richard, courant à la rencontre de Longueville, restez à souper ce soir, nous vous donnerons à manger la plus grosse carpe que vous ayez jamais vue. Venez la voir. Et l'enfant montra à Jean le magnifique produit de sa pêche.

— Elle est plus longue que toi, Renaud, disait Edouard, prenant le poisson entre ses bras et poursuivant l'enfant. Celui-ci effrayé, s'enfuit auprès de son oncle.

Héliet s'informa des nouvelles de son père.

— Il est toujours à Montorgueil.

— Si on ne le relâche pas bientôt, j'oserai me rendre auprès du roi et je lui conterai tout ce que l'on a fait contre le seigneur de Saint-Ouen.

— Toi ! dit Edouard vivement.

— Oui, moi, répliqua Héliet d'un ton résolu.

Longueville embrassa son neveu, à peine âgé de treize ans. (Ce garçon devait plus tard soutenir les droits des Jersiais et oser dire, en plein conseil, en présence du cardinal Wolsey, que les Anglais ne pourraient sans injustice ôter les privilèges aux descendants de ceux qui avaient conquis l'Angleterre.)

En quittant les enfants, Longueville courut au manoir de la Trinité annoncer à Saint-Martin la nouvelle du départ de Marguerite.

Le sire eut beaucoup de peine à croire la version de Jean. Cet événement lui paraissait si invraisemblable que le doute persistait toujours dans son esprit. Pour convaincre entièrement Saint-Martin, Longueville s'appliqua à raconter à son ami tous les détails.

— Comme conclusion, dit-il en terminant, que faire ?

— Devons-nous exécuter notre plan ?

— Je suis de cet avis.

— Alors nous faisons évader Philippe cette nuit !

— Parfaitement.

— Mais, objecta Jean, si Marguerite réussissait auprès du roi, peut-être vaudrait-il mieux pour mon frère qu'il restât à Montorgueil.

— Mon cher ami, reprit le sire de la Trinité, les chances de succès de votre belle-soeur sont bien faibles et je crois que nous ne devons pas compter sur elles. Carteret aurait plus d'autorité que sa femme pour faire triompher sa cause auprès du conseil du roi. Il ne faut pas oublier que

Marguerite est la fille d'un proscrit et qu'il lui sera bien difficile d'approcher de Sa Majesté.

— Le monarque peut se laisser toucher, dit Jean, par le dévouement héroïque de cette femme, de cette mère qui n'a pas craint d'affronter tous les dangers pour venir implorer la pitié du souverain.

— Henri VII n'est pas tendre, sa conduite envers la reine le prouve suffisamment. Il est habile, intelligent, mais son cœur n'est ni noble ni généreux.

— Je me rends complètement à votre avis Saint-Martin, le parti le plus sage est de délivrer Philippe cette nuit même.

Les deux amis se concertèrent sur les dernières dispositions à prendre et réglèrent l'heure où ils se rencontreraient à la baie Sainte-Catherine. Jean rentra immédiatement à Longueville et Saint-Martin se rendit auprès du pêcheur qui avait promis de fournir le bateau.

Cependant, malgré le secret qu'on s'était promis de garder, la nouvelle du départ de Marguerite commençait sourdement à se répandre.

Dans le village de Saint-Ouen on s'abordait avec mystère, beaucoup de gens restaient incrédules ; quelques paysans, plus curieux que les autres rôdaient autour du manoir et interrogeaient les domestiques.

Sans doute une indiscretion dut être commise ; car, dans quelques heures, l'événement, colporté de village en village, fut connu de toute l'île. Clément le Hardi l'apprit en sortant de la Cohue. Le bailli entra dans une grande colère et jura de faire pendre le pêcheur qui avait osé enfreindre les ordres du gouverneur.

Jean retiré dans sa chambre réfléchissait profondément... Tout à coup il se leva brusquement et regarda le sablier.

— L'heure a sonné, se dit-il en lui-même. Je dois partir. La baie Sainte-Cathe-

rine est encore éloignée, je n'ai pas de temps à perdre.

Longueville jeta un "mantel" sur ses épaules, ceignit son épée, prit un long poignard et se disposa à sortir.

Ayant soulevé une tapisserie, il pressa un bouton et aussitôt une porte dérobée s'ouvrit donnant accès dans un étroit couloir. Il suivit celui-ci, descendit les marches d'un escalier et pénétra sous une voûte basse et très sombre.

Cette voûte communiquait avec les fossés du château par une grille.

Ouvrir la grille, entrer dans une barque amarrée dans cet endroit, manoeuvrer l'aviron et atteindre le bord opposé du canal fut pour le gentilhomme l'affaire de quelques secondes.

Il sauta à terre et se dirigea vers la mer, cherchant à arriver le plus rapidement possible au lieu désigné, dans lequel l'attendaient Saint-Martin et le bateau.

Ayant atteint la grève, Jean regarde de tous côtés : Personne !... Il interroge l'horizon, pas la moindre barque, la mer est déserte !

Il s'assoit sur une roche et reste ainsi quelques temps immobile, l'oreille au guet. Il ne perçoit d'autre bruit que celui des flots se brisant aux pieds de la falaise. Une vague inquiétude le tourmente. Il se lève et se promène sur le sable.

Cependant, le temps s'écoule lentement et nul être humain ne se montre. Soudain une crainte le saisit : "J'ai peur, pensa-t-il, que le pêcheur n'ait reculé au dernier moment. Gageons que Saint-Martin m'attend à Montorgueil pour m'avertir de ce contre-temps."

Désespéré, Longueville jette une dernière fois les yeux sur la grève et la mer, puis il court vers la vieille forteresse dont on aperçoit le donjon à un mille environ ; il atteint haletant la poterne.

Il frappe légèrement, d'une certaine fa-

gon ; la porte s'ouvre doucement et Robert apparait sur le seuil.

— Le sire de Saint-Martin est-il là ?

— Je n'ai pas vu le seigneur de la Trinité, messire, répondit Robert.

— Mon Dieu ! s'écria Longueville, je redoute un malheur ! Le bateau ne se trouve pas à la baie Sainte-Catherine.

— Il n'y a peut-être qu'un simple retard, répliqua Robert. Vous avez juste le temps de retourner à la baie et de revenir ici ; pressez-vous, cependant, car passé minuit il me sera impossible de faire évader le prisonnier.

Longueville suivit le conseil, mais, une fois de plus, il constata que personne n'était au rendez-vous. Cette absence était inexplicable !...

La pensée lui vient que peut-être le bateau n'a pu aborder à cet endroit à cause de la violence du ressac.

Alors, le jeune homme parcourut fiévreusement la côte, visitant toutes les anfractuosités des rochers dans l'espoir de découvrir l'embarcation.

Il arrive ainsi jusqu'au havre de Boulay. Peine inutile !

Reconnaissant que ces recherches sont vaines et qu'elles lui ont fait perdre un temps précieux, en hâte il reprend la route de Montorgueil.

Au loin se détachait le donjon de la vieille forteresse éclairé par les rayons argentés de la lune. A ce moment l'horloge sonna minuit.

— Trop tard ! murmura le jeune homme ; notre tentative a échoué.

Le manoir de la Trinité était proche de Montorgueil ; malgré la fatigue qu'il ressentait, Jean résolut, avant de rentrer chez lui, de passer chez Saint-Martin pour obtenir des explications.

Quel ne fut pas son étonnement, en approchant, de voir la grande porte du château ouverte, de la lumière dans les cham-

bre et tout le monde levé.

Le coeur du gentilhomme se serra affreusement. Il eut le pressentiment d'une catastrophe.

— Ah ! messire, s'écria le serviteur qui vint pour le recevoir, quel épouvantable malheur ! Notre bon maître est mourant !

— Sainte-Marie ! s'exclama Longueville, et depuis quand le sire de Saint-Martin est-il dans cet état ?

— Depuis hier soir.

— Pourrai-je le voir ?

— Je vais m'en informer.

Jean entra dans une salle et attendit. Au bout d'un instant, le beau-frère de Saint-Martin, le sire de Lemprière, introduisit le jeune homme auprès du moribond.

— Mon pauvre Thomas, dans quel état je vous trouve.

Le malade tourna la tête, et, tirant sa main de dessous la couverture, il fit signe à Longueville de s'avancer.

— Sommes-nous seuls ? murmura-t-il.

— Qui, mon ami.

— Vous le voyez, je n'ai pas longtemps à vivre, continua le sire de la Trinité.

Jean voulut protester.

— Hélas ! je sens que je suis perdu.

Dieu m'est témoin que j'aurais bien voulu sauver votre frère, mais le Seigneur en a décidé autrement. Que sa sainte volonté soit faite ! Vous avez dû être bien inquiet lorsque vous ne m'avez pas vu à la baie Sainte-Catherine. Qu'avez-vous fait alors ?

— Je suis allé avertir Robert, puis toujours dans l'espoir de vous rencontrer j'ai parcouru la côte jusqu'à Boulay et, de là, je suis venu chez vous pour apprendre l'explication de ce mystère. Chemin faisant, je me demandais si le paysan, au dernier moment, avait reculé devant le danger.

— Non, Jean, Le Gros est un brave marin .

— A la nuit close, je revenais de chez lui, quand soudain je fus saisi de ce mal terrible.

Saint-Martin s'arrêta... il était épuisé...

— Mon ami, continua-t-il avec effort, allez de ma part auprès du pêcheur, c'est un homme courageux, honnête, dévoué, faites vos arrangements avec lui et peut-être parviendrez-vous à faire évader votre frère.

Le mourant se tut, il serra la main de Longueville et laissa retomber sa tête sur l'oreiller...

— Priez Dieu pour moi, Jean ! dit-il à voix basse.

Ce furent ses dernières paroles. Longueville effrayé, appela aussitôt.

Lemprière et sa femme accoururent. Le sire de la Trinité rendait son âme à Dieu.

Le jour commençait lorsque Longueville sortit du manoir. Il traversa le village et se rendit directement chez lui.

Il entra dans sa chambre, se jeta sur un siège et, douloureusement affligé, laissa couler ses larmes.

— Est-ce un rêve ? se demanda-t-il ?.. Saint-Martin mort ! Mon entreprise échouée !... Et Philippe qui nous a attendus en vain dans cette nuit fatale ; quelles alarmes n'a-t-il pas ressenties !... Il doit être plongé dans le plus affreux désespoir ! Malheureux que je suis ! Je veux sauver mon frère et je ne fais qu'aggraver ses maux !

Tourmenté par cette idée cruelle, Jean tomba dans un abattement extrême ; son âme fut prise de ce sommeil léthargique dans lequel celle-ci se complait lorsqu'elle a été trop violemment ébranlée par des douleurs trop vives, des amertumes trop profondes.

Il resta ainsi pendant quelque temps.

Un coup frappé à la porte le tira de sa torpeur. Se levant aussitôt, il alla ouvrir et ne put réprimer un geste d'étonnement en reconnaissant Robert, l'ancien serviteur de sire Richard.

— Vous ici ! Quoi de nouveau ?

— Nous sommes trahis, messire .

— Expliquez-vous vite ; vous me faites mourir.

—Eh bien ! Seigneur, on connaît au château votre projet de faire évader le prisonnier. Le lieutenant Baker a juré que quiconque agira en faveur du sire de Saint-Ouen sera pendu. Depuis ce moment les clefs du cachots sont enlevées au guichetier. Ce dernier, à l'heure du repas des prisonniers, prend les clefs chez le lieutenant et les rapporte, sa besogne terminée.

Tout espoir de sauver Philippe venait de s'évanouir !...

XIV

LE NAUFRAGE D'UN VAISSEAU ESPAGNOL

Le lendemain, vers huit heures du matin, un long cortège sortait du manoir de la Trinité, accompagnant les restes du sire de Saint-Martin.

Le curé-doyen ouvrait la marche, entouré de nombreux ecclésiastiques. Le corps était porté par les seigneurs des fiefs de Haubert ; suivaient, les sires de Dilament de la Hague, des Augrés, de Longueville, de Weston, de Samaresq, etc... tous revêtus de leurs "mantels".

Après eux s'avançaient les dames avec leurs coiffures noires recouvrant leurs visages. A la tête de celles-ci, on remarquait la soeur et la nièce du défunt, les dames de Lemprière. Enfin, le cortège se terminait par les serviteurs et les tenanciers du fief.

L'église, trop petite, ne pouvait contenir la foule accourue de toutes les parties de l'île pour voir la cérémonie.

Le clergé célébra un service très solennel, puis, le dernier rejeton de la noble race de Saint-Martin de Normandie fut descendu dans le caveau de ses ancêtres.

Le cortège se reforma, en sortant de l'église, et reprit le chemin du manoir. Selon la coutume de l'époque, du vin et des rafraîchissements furent servis dans la grande salle du château.

Le sire de Samaresq profita de cette occasion pour faire signer aux membres les plus importants de cette réunion une pétition au roi d'Angleterre, dans laquelle les principaux habitants de l'île témoignaient de la fidélité, de la loyauté du sire de Saint-Ouen envers son prince.

La supplique se terminait en priant Sa Majesté de rendre justice à Philippe de Carteret.

— Que ferez-vous de cette pièce ? demanda Longueville à Samaresq.

— Je chercherai un moyen de la faire parvenir au roi ! répondit le bouillant gentilhomme.

Les deux jours suivants se seraient passés tristement et dans la plus parfaite tranquillité, sans un événement cruel qui jeta le trouble et la consternation dans le village de Saint-Ouen.

Un navire espagnol, chargé de vins doux, se dirigeait vers Saint-Malo.

Il voulut relâcher à Jersey pour se défaire d'une partie de sa cargaison. En touchant au port, il heurta contre un rocher et échoua dans la baie en pleine nuit. Les cris de détresse de l'équipage furent entendus par Le Gruchy. Celui-ci se leva, sortit de sa cabane et envoya immédiatement sa femme au village pour donner l'alarme.

Le hardi pêcheur rama avec vigueur, et, guidé par les clameurs des naufragés, par-

vint promptement sur le lieu du sinistre. Tout à coup, la barque pencha à droite, c'était un malheureux qui s'accrochait aux bordages.

Le Gruchy dans ses bras robustes, enleva le naufragé et le déposa sain et sauf au fond de l'esquif. Pendant ce temps, les secours arrivaient de tous les côtés ; on recueillit des hommes en péril et les barques les transportèrent sur le rivage.

Tous les matelots furent sauvés, moins deux, qui disparurent à tout jamais dans les flots.

Aux premières lueurs du jour, on aperçut le vaisseau.

— Sauvons la cargaison ! dit un Saint-Ouennais. Aussitôt les barques abordèrent le navire. Au bout de quelques minutes, elles retournèrent chargées d'outres remplies de vin.

Le curé présent au sauvetage, exhorta les habitants à transporter au château toutes ces marchandises et à les hisser au manoir jusqu'à la visite du bailli.

On obéit et la grande salle de Saint-Ouen ne tarda pas à être encombrée.

Les naufragés, soignés par les braves gens du village, renaissaient à la vie, et embrassaient en pleurant leurs libérateurs.

Tandis qu'on s'empressait ainsi autour des malheureux Espagnols, arriva le bailli Clément-le-Hardi.

Il vit le vaisseau.

— Les marchandises sont-elle sauvées ? s'informa-t-il.

— Oui, messire, les dernières outres viennent d'être transportées au manoir.

— Qui a donné cet ordre ? s'écria le Hardi blême de colère. Le lieu de naufrage est situé dans le fief de la Braquette, dépendant du domaine de Saint-Germain. Cette seigneurie étant confisquée, elle dépend du roi, le droit d'épave appartient donc à moi, comme lieutenant de Sa Ma-

jesté, et non au sire de Saint-Ouen.

Alors on expliqua à ce magistrat que, sur les conseils du curé, les marchandises avaient été portées au manoir provisoirement, en attendant les décisions de l'autorité.

Cette réponse calma et ravit le bailli qui se dirigea vers la demeure de Philippe de Carteret. A la vue de ces nombreuses outres, remplies d'un vin précieux, son front se dérida.

Il les compta, les palpa... et escompta d'avance le profit qu'il en tirerait. La joie se lisait sur son visage.

La fidèle Manon, inspirée par le dévouement qu'elle portait à ses maîtres, eut le moment propice pour essayer une tentative en faveur du sire de Saint-Ouen.

Elle se jeta aux pieds de Clément-le-Hardi et implora la délivrance du prisonnier...

— La délivrance d'un traître qui a voulu vendre l'île aux Français ! s'écria le bailli d'un ton courroucé !... Au lieu d'être condamné au duel judiciaire, Philippe de Carteret mériterait plutôt d'être à Montorgueil. Allez, pauvre femme, vous perdez votre temps en me demandant pareille chose.

Avant deux semaines, ce château, ces terres seront confisqués ; la dame de Saint-Ouen et ses enfants mendieront leur pain.

— Non, messire Bailli, répondit Manon indignée, notre gentille dame et ses enfants ne souffriront jamais la faim tant qu'un Saint-Ouennais aura un morceau de pain à leur offrir. Les ancêtres de sire Philippe ont conservé cette île au roi. Nous leur sommes redevables de ce que nous possédons : nous ne l'oublierons jamais. Dieu saura arracher les petits-fils de nos bienfaiteurs de la main des méchants !

Tremblant de rage, le bailli menaça la vieille femme de la faire jeter en prison.

Il sortit du château, mais, avant de quitter le village, il ordonna de transporter à Saint-Hélier toute la cargaison.

Pendant que Clément-le-Hardi rentrait dans la capitale de l'île, le sire de Lemprière et sa femme arrivaient au manoir.

La consternation était peinte sur tous les visages. La visite du bailli, son ton d'autorité, la façon dont il avait parlé de Philippe, tout s'accordait à prouver que les ennemis du sire de Carteret étaient sûrs de sa perte.

Manon, en pleurant, répéta les dures paroles du lieutenant du roi. La dame de Vinchelez, qui entra à l'instant même, fut fort alarmée des menaces du bailli.

Tout à coup Mabel accourut en sanglotant et s'écria au milieu de ses pleurs :

— Est-il bien vrai que papa va être mis à mort et que maman ne reviendra jamais ?... Drouet m'a dit que je n'aurai plus de parents, j'irai à la Trinité...

On entourra l'enfant, on l'embrassa, on la consola et on lui assura que bientôt ses parents seraient de retour.

— Alors, je resterai à Saint-Ouen ! ajouta la petite redevenue joyeuse.

— Oui, tu ne quitteras pas Saint-Ouen ! affirma la dame de Vinchelez.

Quelques années plus tard, Mabel abandonnera ce toit paternel qu'elle aime tant. Elle deviendra la châtelaine du manoir qu'elle craint d'habiter aujourd'hui. La femme de Drouet, le fils aîné du sire de Lemprière, sera heureuse de partager le sort du jeune seigneur qui l'a aimée quand elle était une gracieuse et belle petite fille.

LV

LE VOYAGE A SALISBURY

Bien avant l'aube, un spectateur qui se serait trouvé à une des portes de la ville de Poole, aurait vu s'avancer un homme

et une femme, prenant mille précautions pour ne pas tre remarqués. Une fois hors de la ville, ils s'engagèrent sur la route de Salisbury.

L'homme entra seul dans une maison isolée et revint aussitôt vers sa compagne conduisant deux chevaux.

Il aida la dame à se mettre en selle, ensuite il sauta lestement sur sa propre monture.

— Un temps de galop, dit-il, voulez-vous ?

Les deux cavaliers partirent rapides comme une flèche et, en quelques minutes, s'évanouirent dans la nuit sombre.

Nos lecteurs ont, sans doute, reconnu Marguerite et le sire de Beauvoir.

Au bout de quelques milles, ils modérèrent l'allure de leurs bêtes, réglant le train de celles-ci en voyageurs prudents ayant une longue route à parcourir.

Le jour commençait à peine, l'air était frais, pas un souffle de vent ne faisait courber la cime des arbres, nul bruit dans la feuillée, la nature dormait encore.

Soudain le soleil se leva radieux ; inondant de ses rayons d'or le paysage, morne et triste naguère, à présent plein de vie, de lumière et de gaieté.

Nos voyageurs arrivèrent quelque temps après en vue de Wimborne.

En traversant la magnifique vallée qui conduit à cette ville, ils ne pouvaient se lasser d'admirer la vieille cité saxonne remplie de souvenirs historiques : la cathédrale, avec ses tours quadrangulaires et sa flèche aiguë qui touche au ciel.

Tout à coup le cheval de Marguerite, effrayé par les cris d'un enfant, partit au galop, la dame de Saint-Ouen essaya en vain de le maîtriser.

La bête fournit une course désordonnée de plusieurs milles et ne s'arrêta qu'une vaincue par la fatigue. Beauvoir, redoutant un accident, suivit le cheval emporté d'aussi

près que possible et rejoignit en peu de temps l'intrépide écuyère qui avait tenu bon et ne s'était pas laissée désarçonner.

Wimborne se trouvait loin derrière eux. Jusqu'ici la route avait été excellente, maintenant elle commençait à devenir mauvaise ; les chevaux n'avançaient qu'avec difficulté. Ce contre-temps contraria vivement Marguerite.

Dans les champs environnants régnait une grande activité ; on s'occupait à rentrer la moisson, et plusieurs fois les deux voyageurs durent se ranger sur le bord du chemin pour permettre le passage à de lourds véhicules remplis de gerbes.

A un carrefour, ils croisèrent un énorme char traîné par quatre boeufs magnifiques. Une musique le précédait ; des jeunes gens, des jeunes filles dansaient autour. Deux beaux gars soutenaient une superbe gerbe aux épis d'or, la dernière fauchée !... Parée comme une reine, celle-ci représentait la blonde Cérés, la gracieuse déesse.

L'étrange cortège s'avança majestueusement vers un village voisin et disparut au fond de la cour d'une ferme.

Suivant l'ancienne coutume anglaise, un repas copieux attendait les joyeux moissonneurs.

Ce repas se prolongeait fort tard et la fête se terminait par des chants et des jeux.

Au milieu du jour, Beauvoir et Marguerite atteignirent Cranborne. Ils restèrent le temps nécessaire pour faire boire leurs chevaux et repartirent immédiatement pour Salisbury.

A mesure qu'ils approchaient de cette ville l'animation allait croissant. De jeunes seigneurs, coiffés de chapeaux à plumes et richement vêtus, des villageois en habits de fête, s'acheminaient gaiement vers la même localité, suivant la même voie.

A Cast-Harnham, village d'ordinaire paisible, régnait une vive agitation.

Les rues étaient encombrées de monde. La circulation devenait très difficile au milieu de cette foule se poussant, se bousculant pour jouir plus vite de cet imposant spectacle : l'arrivée d'un souverain !

Des jeunes gens, revenant de la ville, apportèrent la nouvelle que le roi n'était pas encore là.

Alors la foule fut moins impatiente et Beauvoir et Marguerite traversèrent aisément l'antique pont de pierre qui relie Harnham à Salisbury...

Parvenus au centre de la ville, dans un des plus élégants quartiers, ils se dirigèrent vers une maison de bel aspect brillamment pavoisée.

femme se laissa absorber tout entière par rent de Marguerite. La jeune femme frappa à la porte et s'informa si on voulait bien la recevoir.

A cette proposition inattendue le cousin de Marguerite faillit tomber à la renverse. Tremblant de peur, à la pensée de donner asile à la fille d'un Yorkiste, cet homme sans coeur, lâche et pusillanime, répondit qu'il regrettait de ne pouvoir offrir l'hospitalité à la dame de Saint-Ouen.

La malheureuse jeune femme poursuivait sa route au milieu de la gaité générale. Son âme, débordant d'amertume, évoquait les souvenirs des temps passés...

Triste retour des choses d'ici-bas !... Cette famille qui, aujourd'hui, repoussait sans pitié Marguerite, cette famille l'avait autrefois comblée de prévenances, lorsqu'elle était la fille de sire Richard, heureuse, riche, puissante.

— Allons au Blue-Boar, dit-elle au sire de Beauvoir, peut-être y trouverons-nous encore un logement ?

Les chevaux, quoique fatigués, traversèrent lestement la place du marché et en-

trèrent en trottant dans la cour de l'hôtellerie.

La maîtresse de l'établissement courut au-devant des voyageurs et conduisit Marguerite à la seule chambre disponible, misérable gîte que la dame de Saint-Ouen accepta cependant avec bonheur.

Quant à de Beauvoir, il fut encore plus mal partagé. On le fit entrer dans un grenier et l'hôtesse, avec force excuses, lui dit n'avoir rien de mieux à lui offrir.

— Votre mieux n'est pas beau, bonne femme, répliqua le gentilhomme, cependant je m'en contenterai. Donnez-moi un drap, une couverture et, à la guerre comme à la guerre, j'espère que je dormirai. Je recommande à vos bons soins la dame qui m'accompagne, vous serez généreusement récompensée de vos attentions.

Marguerite, accablée de fatigue, s'était assise sur un escabeau, le seul siège de la chambre. Beauvoir vint la rejoindre. Il lui fit part de son intention de sortir pour se renseigner sur l'heure de l'arrivée du roi !...

Un quart d'heure plus tard l'hôtesse entra portant le souper. Ce repas rendit des forces à Marguerite, elle recouvra en même temps son énergie morale.

La petite pièce, occupée par la dame de Saint-Ouen, placée au-dessus des cuisines et n'ayant qu'une seule fenêtre, au mois d'août, était étouffante.

Marguerite pour prendre l'air passa sur la galerie en bois entourant l'hôtellerie.

Elle s'assit et surveilla avec impatience le retour du dévoué gentilhomme. Du haut de ce balcon or dominait la place du marché.

Accoudée à la balustrade, la pauvre Cette demeure appartenait à un pa-

le cours de ses pensées.
— Madame songe sans doute au tragique événement dont fut le théâtre cette place, il y a quelques années, dit la maî-

tresse de l'auberge, passant auprès de Marguerite et remarquant la mélancolie empreinte sur le noble visage de l'étrangère.

— Vous voulez parler de l'exécution de Buckingham ? Tenez-vous à cette époque le Blue-Boar ?

— Oui, gentille dame, et jamais vous ne vous imaginerez le nombre de spectateurs se pressant sur cette même galerie pour voir tomber la tête de ce seigneur.

L'hôtesse était bavarde et elle aurait voulu continuer la conversation, mais Marguerite, peu disposée à causer, se leva.

Le nom de Buckingham évoquait dans son esprit mille souvenirs pénibles.

Elle ne pouvait plaindre le sort de cet ambitieux qui trahit successivement les enfants d'Edouard et ensuite le duc de Gloucester.

Il avait, certes, bien mérité le châtement qu'il subit, mais ce supplice rappelait à la dame de Saint-Ouen toutes les horreurs provoquées par la guerre des Deux-Roses.

Le sanglant cortège de batailles, d'échafauds, de morts, de ruines, de confiscations, de perfidies, de vengeances se déroula devant les yeux de la pauvre femme, et fit naître dans son âme une angoisse cruelle...

— Quelle ironie du sort ! et comme le moment est bien choisi pour aller implorer la justice du roi ! pensa-t-elle avec amertume :

Les tombes de Fitzwater, Mountfort, Ratchiff, Daubency, sont à peine refermées ! Les haines subsistent toujours aussi violentes, aussi implacables !

Le souverain connaît le nom de tous les conspirateurs livrés par le traître, Clifford, Henri VII, irrité, prépare de nouveaux supplices ! Que pourrai-je, moi, faible femme, la fille d'un Yorkiste, contre Mathieu Baker, le favori du souve-

rain ?

Je serai vaincue dans cette lutte inégale, j'assisterai au triomphe du capitaine, j'entendrai la condamnation de mon cher Philippe et je retournerai dans l'île pour le voir mourir dans la plaine de Gorey.

— Le roi approche ! s'écria le sire de Beauvoir en abordant la dame de Saint-Ouen. On signale sa présence à un mille de la ville. Le maire et sa suite sont partis pour le recevoir.

Si vous n'êtes pas trop fatiguée, nous prendrons nos chevaux et nous irons assister à cette entrée.

Marguerite accepta avec empressement l'offre de Beauvoir.

Ils arrivèrent au moment où le maire présentait au roi sur un plateau d'argent, les clés de la ville. Une foule énorme stationnait aux pieds des murs de la cité.

Quand Henri VII, tenant la masse d'or de la main droite franchit le seuil de la porte de Salisbury, quelques hourras retentirent, quelques bonnets volèrent dans les airs, mais l'enthousiasme, qui avait accueilli le vainqueur de Bosworth, s'était bien refroidi.

Un observateur attentif aurait remarqué que seuls les sentiments de crainte et de méfiance dominaient et agitaient la multitude...

En apercevant le souverain, Marguerite eut un mouvement d'effroi.

La première fois qu'elle avait vu le roi, l'aspect de celui-ci était imposant, sa figure sérieuse, maintenant toute sa personne respirait un air de dure sévérité qui glaça la jeune femme.

A côté d'un monarque se tenait le fidèle et dévoué serviteur Fox, évêque de Winchester.

La présence du ministre d'Henri éclaira d'une lueur d'espoir le cœur de Marguerite.

Parmi les nombreux seigneurs de la

suite Stanley, auquel le premier des Tudor devait la couronne, mais déjà le prince ingrat et perfide réservait au gentilhomme le même sort qu'à Buckingham.

Aujourd'hui, insouciant et tranquille, Stanley promenait ses regards avec complaisance sur la foule, loin de se douter d'avoir encouru la disgrâce du roi.

Impossible en ce moment d'aborder l'évêque, aussi le sire de Beauvoir et Marguerite résolurent-ils de retourner sur leurs pas, de devancer le cortège et de se rendre directement au palais.

Nos voyageurs passèrent devant la cathédrale. Ce magnifique monument, chef-d'œuvre de l'architecture gothique, image de la grandeur et de la puissance de Dieu, apparut à Marguerite comme la suprême espérance...

Mme de Carteret descendit de cheval, pénétra dans le cloître et se tint auprès de la porte, par laquelle passerait l'évêque en se rendant dans son appartement.

De Beauvoir, le cœur oppressé, quitta la dame de Saint-Ouen et ramena les chevaux à l'hôtellerie.

L'heure solennelle où se déciderait le sort de Philippe approchait ; Marguerite l'âme angoissée, éleva sa pensée vers Dieu.

Au moindre bruit elle tressaillait, regardant la voie par laquelle viendrait l'évêque. Enfin, celui-ci se montra accompagné de sire Richard Edgecombe et de deux ecclésiastiques.

Plus morte que vive, la malheureuse femme se précipita aux genoux de Fox.

— Monseigneur, ayez pitié de moi, balbutia-t-elle.

Fox s'arrêta étonné ; il considéra cette femme, ressemblant à la statue de la douleur, puis la reconnaissant tout à coup, il s'écria :

— Madame de Saint-Ouen ?... Que faites-vous ici ?...

— Je viens implorer la justice du roi

pour mon mari.

— Relevez-vous, Madame, dit le prélat avec bonté ; tout à l'heure vous me conterez votre histoire... Sire Richard, priez Mme de Carteret de vous suivre dans la grande salle.

Le gentilhomme introduisit Marguerite dans une belle pièce toute tendue de tapisseries d'Arras.

Au bout d'un quart d'heure d'attente la porte s'ouvrit et le ministre entra. Marguerite, plus calme et enhardie par la bienveillance de Monseigneur, put s'expliquer avec clarté.

— Elle exposa au ministre de Henri VII, tous les actes arbitraires, tous les abus de pouvoir, tous les crimes commis par le gouverneur de Jersey contre les personnes, contre les propriétés privées, contre l'indépendance nationale.

Elle nomma tous ceux qui avaient été dépossédés ; elle cita tous ceux qui attendaient encore en prison un jugement indéfiniment ajourné.

Elle ajouta que le bailli et les jurés justiciers, profitant de cet état d'anarchie, imposaient à leur tour les habitants de l'île. Les soldats du gouverneur prélevaient leur solde sur les paysans. Des plaintes perpétuelles contre Mathieu Baker arrivaient à Philippe de Carteret. L'exaspération des Jersiais était à son comble.

Le sire de Saint-Ouen, prévoyant un soulèvement général dont les suites pouvaient être incalculables, et même, et peut-être, entraîner la perte de l'île, fit un jour des remontrances publiques au gouverneur. Il menaça ce dernier d'instruire Sa Majesté de toutes les exactions commises. Mathieu Baker, furieux résolu de se venger et de perdre Philippe. Il imagina avec l'aide du bailli, Clément-le-Hardi, et d'un misérable, le Boutillier, une trame infâme.

Un jour le capitaine accusa le sire de

Saint-Ouen d'avoir écrit une lettre au gouverneur de Normandie dans laquelle le roi d'Angleterre était traité d'usurpateur et l'île de Jersey offerte au roi de France.

Le bailli, n'osant pas cependant faire condamner sans preuves le premier seigneur de l'île, eut recours à un duel judiciaire. Le Boutillier, son complice, un homme perdu de crimes, jeta son gant de bataille contre Philippe. Le traître jura que la lettre avait été écrite par l'accusé. Clément-le-Hardi ordonna l'arrestation des deux champions et fixa le combat pour le jour de la Saint-Laurent. Afin que le roi ignorât cette histoire, Mathieu Baker défendit à tout navire, barque ou bateau, de sortir de l'île, supprimant ainsi aux Jersiais toute communication avec leur souverain.

Grâce au dévouement d'un pêcheur, Marguerite était partie secrètement et avait abordé à Guernesey. Le sire de Beauvoir s'était offert de la conduire dans son propre bateau jusqu'à Poole, puis de l'accompagner à Salisbury. Dans cette dernière ville elle avait eu le bonheur de rencontrer Monseigneur et de lui dénoncer le complot abominable ourdi contre Philippe de Carteret.

Elle termina ce récit en suppliant Sa Grandeur de vouloir bien parler au roi en faveur du sire de Saint-Ouen et d'obtenir pour elle une audience de Sa Majesté.

— Ayez confiance, Madame, dit l'évêque ; le roi est juste ; connaissant personnellement le seigneur de Carteret, il ne le jugera pas à la légère. Je me charge d'entretenir le souverain de votre affaire et de lui remettre votre supplique.

La pauvre femme demeura tout interdite : dans son empressement à quitter l'île, elle n'avait pas songé à présenter ses doléances par écrit. Fox, devinant l'embarras de Marguerite, proposa de lui envoyer un clerc qui rédigerait la suppli-

que et le ministre ajouta que le même soir il remettrait ce mémoire entre les mains du roi.

Emue jusqu'aux larmes, la dame de Saint-Ouen ne savait en quels termes exprimer sa reconnaissance.

Monseigneur se leva de son siège, après avoir recommandé à Marguerite de se trouver au parloir le lendemain, à huit heures du matin.

Quelques minutes plus tard, le clerc était occupé à transcrire sur parchemin le récit de la jeune femme.

La besogne achevée, il opposa son cachet et se chargea de porter l'écrit au ministre d'Henri Tudor.

A la porte du château, de Beauvoir, très anxieux, rejoignit Marguerite. Celle-ci, le rassura et lui raconta tous les détails de l'entrevue.

Au Blue-Boar la dame de Saint-Ouen se retira dans sa chambre. Elle repassa dans son esprit tous les événements de la journée, et, pleine de confiance dans la Providence, qui l'avait si miraculeusement soutenue jusqu'à ce moment, elle supplia le Seigneur d'éloigner du cœur du roi toute prévention contre elle et de sauver son mari !...

XVI

L'AUDIENCE DU ROI

Fox, disent les chroniques de Jersey, aimait fort le seigneur de Saint-Ouen par la familiarité et longue accointance qu'ils avaient ensemble.

Persuadé que l'accusation portée contre Philippe de Carteret était fautive, le ministre se rendit immédiatement auprès du souverain et l'instruisit de toute l'affaire.

Le roi, dès les premiers mots, se montra très étonné ; il avait entière confiance

dans Baker, mais lorsque l'évêque lui dépeignit l'état d'anarchie régnant dans l'île, quand il lui parla des taxes arbitraires prélevées sur les habitants, dont le capitaine s'appropriait les revenus, le roi entra dans une grande colère et promit de faire repentir Baker de son audace et de ses malversations.

Le conseiller du monarque représenta Philippe comme un seigneur dont la nature droite et loyale était incapable de trahison.

Les Carteret avaient toujours été fidèles, constamment et avec vaillance, ils avaient combattu les ennemis de l'Angleterre.

Si Jersey appartenait encore à la couronne on le devait en grande partie à cette puissante et noble famille.

Le point qui impressionna le plus vivement l'esprit du monarque fut la description du mécontentement extrême des habitants.

Fox, en profond politique, fit comprendre à Henri que la dynastie des Tudor était encore mal affermie : l'Irlande, le pays de Kent, les comtés du Nord se trouvaient dans un état de continuelle rébellion.

Le prétendant, avec l'appui du roi d'Écosse et du duc de Bourgogne, menaçait toujours le trône d'Angleterre. Une mesure populaire prise à l'égard de Jersey, augmenterait dans l'île le prestige de la royauté.

Henri VII, fort ébranlé demanda à Fox la supplique de Marguerite, puis il congédia l'évêque.

Le lendemain la dame de Saint-Ouen s'éveilla fort de bonne heure.

Elle ouvrit la fenêtre et un rayon de soleil pénétra dans sa chambre. Elle l'accueillit comme un messager de bon augure.

Sur la place une grande multitude de

gens de toutes les conditions stationnait. Les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée, annonçant le service divin. Le roi et l'évêque devaient assister à la messe.

De toutes parts on accourait vers l'église, Marguerite suivit la foule et, en chemin, elle apprit que le souverain quittait la ville le soir même pour aller visiter Winchester.

La dame de Saint-Ouen pénétra dans l'édifice par une porte latérale. Blottie dans un coin, elle assista à l'entrée du monarque.

La messe terminée elle adressa à Dieu une dernière prière, puis elle se dirigea vers le palais. Elle s'arrêta au pied du grand escalier, n'osant en gravir les marches.

Avisant un écuyer, elle lui fit connaître qu'elle était attendue depuis huit heures du matin par le premier ministre de Sa Majesté et le pria de vouloir bien prévenir l'évêque de Winchester.

Pendant ce temps Fox était en grande conférence avec le roi.

Henri VII, toujours méfiant, avant de prendre aucune décision, voulait attendre l'arrivée de Baker et confronter le gouverneur avec Marguerite.

L'évêque représenta à Sa Majesté que le temps pressait, que le duel judiciaire devait avoir lieu dans six jours.

— Il est à craindre, insista l'habile ministre, qu'une révolte éclate ce jour-là à Jersey. Si Philippe est vaincu, les Jersiais exaspérés voudront le venger ; si, au contraire, il est vainqueur, le sire de Carteret profitera de la circonstance pour châtier ses ennemis ; dans tous les cas, une sédition est à redouter.

Ces justes raisons obtinrent enfin l'effet désiré et le roi ordonna d'amener aussitôt en sa présence la dame de Carteret.

Quand la dame de Saint-Ouen pénétra

dans l'immense salle où se trouvait Henri VII, celui-ci était assis devant une longue table encombrée de papiers.

Le monarque, vêtu d'une tunique de velours bleu et d'un surcot ouvert à manches de tabard, paraissait très occupé. Il ne remarqua pas d'abord l'entrée de Marguerite.

Celle-ci s'avança en tremblant et s'agenouilla devant lui. Le roi, ayant tourné la tête, vit prosternée à ses pieds cette femme jeune et belle ; il lui adressa la parole avec bienveillance et l'invita à se relever...

— Parlez, madame, dit-il, racontez-moi en détail tous les griefs que vous avez contre Mathieu Baker, notre capitaine, gouverneur dans l'île de Jersey.

Marguerite renouvela au monarque le récit que nous connaissons déjà.

Elle peignit en traits éloquentes la misère des Jersiais, l'état alarmant de l'île, l'infamie du capitaine, le dévouement de Philippe, dévouement qui avait été dicté, non seulement pour protéger les habitants contre les exactions du gouverneur, mais aussi pour rester fidèle au roi et à la patrie.

Quand elle eut terminé ce discours, un silence solennel plana sur la salle.

Tous les cœurs étaient oppressés ? Quel serait l'arrêt du souverain ?... Chacun se le demandait avec angoisse ! Henri VII réfléchissait profondément.

Marguerite la tête penchée sur la poitrine, l'âme broyée par les tortures de cette douloureuse attente, osait à peine respirer.

— Dame de Saint-Ouen, dit enfin le monarque, cette affaire entre notre lieutenant et votre mari sera jugée en notre privé.

Nous assignons sire Philippe de Carteret et Mathieu Baker, notre gouverneur à Jersey à comparaître à Londres, le vingt-

quatrième jour du mois d'août.

Nous ordonnons que le sire de Saint-Ouen soit mis immédiatement au large sans aucuns pleiges ni caution. Pour preuve de notre faveur royale envers la famille de votre mari, poursuit le souverain, nous voulons que votre fils aîné accompagne le seigneur de Carteret, et, à partir de ce jour, nous le plaçons auprès de notre cher fils, le prince de Galles. Tel est notre bon plaisir.

Marguerite se jeta aux pieds du roi pour le remercier. Henri VII la releva avec bonté et la pria d'attendre dans la pièce voisine l'ordonnance royale, signée de lui et revêtue du grand sceau d'Angleterre.

— Sire, s'écria notre héroïne en se retirant, vous serez obéi et Votre Majesté verra qu'elle peut compter sur la fidélité d'un Carteret !

Au moment où Marguerite sortait du cabinet Royal, elle rencontra sur les dernières marches du grand escalier un personnage qui montait d'un air radieux.

Ce seigneur, ayant jeté les yeux sur elle, changea de couleur et s'arrêta net, comme cloué au sol... C'était Mathieu Baker, venant demander au roi la condamnation du sire de Saint-Ouen.

— Bonne nouvelle ! s'écria Marguerite en apercevant le sire de Beauvoir. Nous triomphons ! Voici le pli royal ordonnant la mise en liberté de Philippe !

Le gentilhomme, ému jusqu'aux larmes ne pouvait croire à un pareil succès.

L'histoire de la dame de Saint-Ouen, par suite d'indiscrétions, commença à se répandre en ville, bientôt elle fut connue de tout le monde.

On ne pouvait se lasser d'admirer cette femme, qui n'avait pas craint de traverser la mer, d'affronter tous les périls, pour sauver son mari.

Les amis du roi vantaient sa clémence, sa justice et plus d'un secret partisan de la Rose Blanche se félicitait de voir Henri de Richmond accorder une grâce à la fille de Harlinston.

XVII

VOYAGE DE RETOUR

C'était une magnifique journée du mois d'août.

Ça et là, dans la campagne, des groupes de moissonneurs prenaient à l'ombre des grands arbres leur modeste repas.

Deux voyageurs, un homme et une femme montés sur des chevaux vigoureux parcouraient rapidement l'espace qui s'étend de la ville de Romsey à la mer.

A leurs costumes on devinait aisément leur condition.

Le cavalier, de fort bonne mine, coiffé d'un chapeau à plumet, portait un pourpoint de couleur beurre, des chausses rouges et des bottes en cuir d'Espagne. Une dague magnifique brillait à son côté.

Sa compagne, de quelques années plus jeune que lui, possédait une beauté remarquable.

Une haute coiffe de velours laissait échapper une foule de boucles blondes, encadrant un ravissant visage. Des yeux bleus, un nez droit, une bouche petite aux lèvres de corail, un teint admirable, composaient une tête pleine de charme et de distinction.

Arrivés à un carrefour, nos deux cavaliers arrêtaient brusquement leurs montures. Deux chemins se présentaient devant eux. Lequel prendre ?

Un jeune paysan, assis sur une gerbe, regardait curieusement les deux étrangers.

— Mon garçon, lui dit le gentilhomme, quelle est la route la plus directe pour aller à Hamptonne ?

— Vous n'êtes pas sur la bonne voie, seigneur ; vous serez obligé de retourner à Romsey ; là, on vous indiquera le chemin à prendre .

— Un pareil détour va bien nous retarder ! s'écria la dame.

— Je pourrais vous tirer d'embarras, dit une douce voix, si vous voulez m'accepter pour guide.

La personne qui venait de parler était une fillette de treize à quatorze ans, au minois chiffonné, à l'oeil intelligent et décidé.

On accepta avec empressement les services de la petite campagnarde.

— Suivez-moi, dit-elle ? A travers champs, elle conduisit les voyageurs jusqu'à la lisière d'une grande forêt.

Un sentier assez large, s'enfonçait sous la voûte sombre des arbres.— Prenez ce chemin, indiqua la villageoise, il traverse ces grands bois ; lorsque vous les aurez parcourus, vous verrez apparaître à l'horizon la ville de Hamptonne.

— Merci, dit Marguerite, en glissant dans la main de la villageoise une pièce d'argent : priez Dieu pour moi, mon enfant, car j'ai encore un long trajet à faire avant de revoir mon mari et mes enfants !

Aucun incident méritant d'être raconté ne troubla leur marche à travers cette immense forêt créée, trois cents ans auparavant par Guillaume le Conquérant, pour servir aux plaisirs de la chasse de ce prince barbare.

A la nuit tombante, Marguerite et de Beauvoir arrivèrent enfin à Hamptonne. Les rues de la ville étaient tristes et désertes.

Ils s'arrêtèrent devant une grande et belle maison. Celle-ci appartenait à un riche marchand, maire de la ville, nommé Overay. "Homme fort estimé, disent les chroniqueurs, et particulièrement connu

du sire de Carteret.”

La dame de Saint-Ouen était pressée de s'embarquer. Il ne restait plus que trois jours avant la Saint-Laurent. Une tempête, des vents contraires, un accident inattendu, pouvaient occasionner un retard, et tout serait perdu !

Quand Beauvoir souleva le heurtoir de la porte, les sons joyeux d'une musique se firent entendre.

Le gentilhomme s'informa, auprès du serviteur qui vint ouvrir, de la cause de cette réjouissance.

— Mon maître marie aujourd'hui sa fille, et toute la maison est en fête, répondit le domestique.

Craignant d'être importune en un pareil moment, Marguerite pria Beauvoir de la conduire directement au port. Mais celui-ci lui conseilla de voir néanmoins Overay, et en même temps il faisait avertir le marchand que la dame de Saint-Ouen désirait lui parler.

Maître Overay, quittant à l'instant la salle du festin, vint recevoir nos voyageurs.

Marguerite lui raconta brièvement son histoire et lui exposa l'urgence pour elle de faire voile sur Jersey.

— Dieu est avec vous, Madame, s'écria le maire de Hamptonne, cette nuit même un vaisseau part pour votre pays !

Je vais vous accompagner au port et vous recommander au capitaine. En attendant entrez dans cette chambre, on vous servira à souper. Overay sortit donner des ordres.

Au bout d'un certain temps, il revint et déclara être prêt à les conduire au port. Marguerite et son fidèle compagnon se levèrent pour les suivre. Dans le corridor ils rencontrèrent un groupe des plus bizarres.

Une série de personnages masqués traversèrent le couloir. En tête, marchaient

Mercure, Apollon et Diane ; derrière eux, deux cupidons munis de flèches, suivis de plusieurs nymphes, portant des guirlandes de fleurs.

A quelques pas, des porteurs de torches déguisés en sauvages, enfin une troupe nombreuse de musiciens soufflant dans des trompettes et des cors, faisaient retentir l'air des sons les plus discordants.

La porte de la grande salle s'ouvrit ; le cortège entra. Les musiciens, les porteurs de torches se placèrent au fond de la pièce, les autres masques défilèrent lentement devant les invités.

Apollon adressa des paroles de circonstance aux jeunes époux, les cupidons lancèrent leurs flèches, et les nymphes déposèrent leurs guirlandes aux pieds des nouveaux mariés.

Puis le cortège se reforma et la musique joua un morceau des plus bruyants.

Overay profita du discours d'Apollon pour faire traverser la salle à Marguerite et à Beauvoir.

Ils parcoururent ensuite une autre pièce aussi vaste que la précédente, toute tendue de riches tapisseries, des tables étaient mises pour le festin.

Sur le dressoir on remarquait de superbes coupes en or massif, de beaux dragoirs et une vaisselle d'argent du plus grand prix. Tout dans cette demeure respirait l'opulence.

Arrivés tous les trois dans la rue, ils se dirigèrent vers le port.

Parmi les nombreux vaisseaux, pressés contre les quais il y en avait un sur le pont duquel régnait une grande activité.

Le capitaine, au milieu de ballots, de caisses et de marchandises de toutes espèces, donnait des ordres.

Overay le connaissait ; il s'avança vers lui.

— Quand partez-vous ? demanda le

maire en l'abordant.

— Dans une heure, sire Overay.

— Voici la dame de Saint-Ouen qui prendra passage à votre bord ; elle vient de trouver le roi et porte l'ordre de faire mettre son mari en liberté. Il faut qu'elle soit à Jersey avant la Saint-Laurent.

— Avec l'aide de Dieu, nous arriverons, répondit le marin.

Beauvoir, obligé de retourner à Poole, où l'attendait Haveland, fit ses adieux à Mme de Carteret.

Celle-ci remercia maître Overay de la bonne hospitalité qu'elle avait reçue chez lui, et, les larmes aux yeux, témoigna à messire Guillaume toute sa gratitude pour le dévouement et l'affection que ce gentilhomme portait à Philippe, et dont il avait donné une preuve si éclatante.

A la lueur d'une torche, Marguerite aidée du capitaine, franchit la passerelle et arriva sur le pont du navire, qui devait apporter à Jersey la joie, le bonheur et la liberté.

.....

Eh bien ! quelles nouvelles, messire Guillaume ? demandait Haveland à Beauvoir en le voyant entrer chez lui.

— Bonnes, très bonnes nouvelles. La dame de Saint-Ouen vogue en ce moment vers Jersey où elle abordera probablement demain, apportant l'ordre revêtu du grand sceau d'Angleterre, de mettre son mari en liberté.

— Vous plaisantez messire ! dit le bourgeois incrédule.

— C'est la pure vérité. Mme de Carteret a vu l'évêque de Winchester, a vu le roi et le fils aîné de Philippe devient écuyer tranchant du prince de Galles.

— Trop beau ! trop beau ! répétait le marchand, Henri VII' est ensorcelé ou il va mourir !

Le brave Haveland ne connaissait pas le premier des Tudor. Il n'appréciait pas l'intelligence déliée, le caractère énergique du monarque.

Il n'avait pas compris l'honnête bourgeois, que le roi, en imposant silence à son avarice, en faisant taire sa haine, conservait le plus joli fleuron de sa couronne : les îles de la Manche !

XVIII

LE THIOMPHE

Depuis le départ de Marguerite, on ignorait à Jersey le sort de la malheureuse femme.

Personne n'avait eu aucune communication avec le prisonnier. Aussi l'émotion était-elle grande, dans l'île, le matin de la Saint-Laurent.

Tout le monde pensait que le combat aurait lieu. Chacun, dit la chronique priait pour Philippe "car il est aimé et prisé d'un chacun."

Son frère et les principaux seigneurs de l'île seraient présents au combat et y assisteraient comme témoins.

On avait établi le champ-clos en avant du château de Montorgueil, sur un plateau dominant la plaine de Gorey.

Une haute palissade de sept pieds de haut l'entourait de toutes parts. Deux portes, pratiquées dans cette enceinte, étaient destinées au passage des combattants. Suivant la coutume, le Boutillier, comme appelant, entrerait par la porte d'orient. Philippe par celle d'occident, comme défendant.

Des gradins, destinés aux spectateurs, s'élevaient en amphithéâtre. Une galerie circulaire ménagée entre la palissade et les gradins, devait servir aux halbardiers pour maintenir l'ordre.

Une tribune spacieuse, dominant le

champ clos, est réservée au capitaine-gouverneur, au bailli et aux douze jurés qui seront juges du combat et prononceront la condamnation du vaincu. L'arène mesure soixante pas de long sur quarante de large.

On avait choisi l'heure de midi, afin que les adversaires eussent une part égale de soleil.

Onze heures et demie ! l'instant décisif approchait.

Une foule immense envahissait les gradins, et, on n'attendait plus pour donner le signal du combat, que l'arrivée de Mathieu Baker.

Tout le monde savait que le gouverneur serait de retour d'Angleterre pour ce jour-là, et cependant toute la matinée s'était écoulée sans qu'aucun signal n'annonçât son retour. Midi ! !

Rien ne se montra à l'horizon. Le bailli attendit encore quelques minutes, enfin il se décida à donner l'ordre au vicomte d'amener les combattants.

A peine cet ordre avait-il été donné qu'une rumeur lointaine se fit entendre du côté du village de Garey.

La rumeur d'abord confuse, s'accrut... et devint un grand bruit pareil à celui de la marée qui monte sur une plage de galets.

C'était un brouhaha de voix humaines qui se rapprochaient. Bientôt on distingua le son saccadé des sabots d'un cheval lancé au galop.

La marée humaine gravit la colline et fit irruption sur le plateau.

Une nombreuse troupe de paysans suivaient un cheval, et acclamaient la personne qui le montait.

Voici le gouverneur, dit Clément-le-Hardi à un de ses voisins.

Ce n'était pas le gouverneur qui arrivait à cheval, mais une femme belle, échelée, tenant un papier à la main.

— Suspendez le combat ! criait-elle !

Et la foule qui l'entourait répétait : Suspendez le combat !

Que veut dire ceci et qui ose donner des ordres quand le bailli est là.

Sa Majesté le roi d'Angleterre !

Et Madame de Saint-Ouen, qui avait poussé son cheval jusqu'au pied de l'estrade, tendit un pli cacheté au magistrat.

“Une lettre revêtue du grand sceau d'Angleterre” dit Clément-le-Hardi en se découvrant.

— Lisez ! dit Madame de Carteret.

— Lisez ! répéta la foule.

Le lieutenant du roi déploya la missive royale et, d'une voix que d'émotion faisait trembler, lut à haute voix la lettre suivante :

“Ordre à nostre capitaine ou à son lieutenant dans nostre bonne îsle de Jersey, au bailli et aux jurés de ladite îsle d'avoir sur leur légeance, à mettre sur-le-champ Philippe de Carteret, seigneur de Saint-Ouen, au large hors de prison du chasteau sans aucun delay et sans pleiges ni caution, avec commandement étroit et sur légeance aus susdits de se mesler en aucune manière en la cause entre Mathieu Baker et ledit seigneur de Saint-Ouen pour ce que nous voulons nous mesme en avoir connoissance et détermination devant nous et nostre conseil privé.

“Donné en nostre cour de Salisbury, en l'an de grâce 1494, de nostre règne le neuvième.

Signé : Henry.

Par le roy :

Fox, évêque de Winchester.”

Des hourras frénétiques accueillirent cette nouvelle.

Le bailli ordonna au vicomte de mettre

le sire de Saint-Ouen en liberté. La foule se précipita alors vers le château et, lorsque apparut le seigneur de Carteret sur le seuil de la grande porte ogivale du donjon, une acclamapion formidable le salua.

Philippe se jeta dans les bras de sa femme qu'il avait failli ne plus revoir. Jamais le spectacle de l'honnêteté triomphante n'avait été plus touchant.

Jean de Longueville, son frère, tous ses amis : Samaresq, Lemprière des Augrès, etc... entourèrent Carteret et le félicitèrent chaudement. Philippe les embrassa avec effusion.

Quand son émotion fut un peu calmée et qu'il eut la force de parler, il se tourna vers son frère et lui dit :

— C'est à toi mon cher Jean, que je dois sans doute la liberté ?

— Non, pas à moi, s'écria Longueville, mais à ta femme, à Marguerite, qui, trois jours après la naissance de son enfant, quitta secrètement l'île, la nuit, sur une petite barque, malgré la défense du capitaine. Bravant les périls de la mer, les difficultés de l'entreprise, elle alla se jeter aux pieds du roi pour implorer ta délivrance.

En entendant ces mots, les yeux de Philippe se mouillèrent de larmes ; il pressa tendrement Marguerite sur son cœur.

— C'est donc vous le bon ange de ma vie qui m'avez sauvé !

— Dieu a opéré ce miracle, mon ami, répondit simplement Madame de Carteret.

On amena des chevaux et Philippe, sa femme, Jean et les seigneurs s'apprêtèrent à partir.

Robert tint l'étrier au sire de Saint-Ouen, et le visage radieux, il complimenta le gendre de sir Richard, de son heureux retour à la liberté.

— Et c'est ma femme qui m'a sauvé, Robert !

— Oh ! seigneur, je le crois sans peine, ce n'est pas la fille de messire Harliston qui doit manquer de courage !

Comme la cavalcade se mettait en route, Samaresq avisa le lieutenant de la garnison de Montorgueil.

Sire lieutenant, lui dit-il, avec une mordante ironie, je vous félicite de n'avoir plus sous votre surveillance le sire de Saint-Ouen, car en homme d'honneur vous auriez regretté de retenir injustement prisonnier le petit-fils de celui qui arbora l'étendard que l'on voit sur la tourelle.

Laissons la cavalcade s'acheminer rapidement vers le manoir de Saint-Ouen et revenons au champ clos au moment où Marguerite suivie de la foule sortait de l'arène, par la porte d'occident.

Déjà la moitié de l'enceinte était vide, lorsque tout à coup des imprécations retentirent de tous côtés.

Voici ce qui s'était passé.

“Un grand nombre de spectateurs dans leur empressement à suivre la dame de Saint-Ouen, sautèrent des gradins dans l'arène ; mais quelle ne fut pas l'horreur générale, lorsque les premiers arrivés au milieu du champ clos sentirent le sol s'affaisser sous eux ! Ils avaient mis le pied sur une trappe, recouverte de terre, et masquant une fosse de plusieurs pieds de profondeur par secrets moyens, dit la chronique de Saint-Ouen, en avait fait des fosses et des trappes couvertes de terre audit camp auxquels le seigneur de Saint-Ouen en combattant, devait tomber.

“Dans son indignation la foule ne se contenta plus. Elle se jeta sur les palissades, entourant le champ où allait s'accomplir le sacrifice humain, et les mit en pièces.”

Irrité le peuple se demandait quel était le misérable qui avait organisé ces embûches.

Un ouvrier du château, violemment interpellé à ce sujet menacé d'être pendu,

accusa formellement le Boutillier d'en être l'auteur.

A cette révélation la foule fit entendre des clameurs épouvantables et se dirigea furieuse vers Montorgueil.

La grande porte du château était restée ouverte, la multitude s'y précipita et pénétra vers la première cour, en poussant des cris de mort.

En entendant ce tumulte le lieutenant, à la tête de vingt hommes d'armes, se jeta au-devant des plus audacieux, et leur barrant le passage, demandait ce que signifiait cette irruption.

— Nous voulons qu'on nous livre le Boutillier ! crièrent cent voix.

— Que lui reprochez-vous ?

— C'est lui qui a ordonné de creuser des trappes dans le champ clos.

L'officier très inquiet en présence de la surexcitation des paysans, et ne se sentant pas en force pour repousser cette invasion, eut recours à la ruse.

Il leur représenta qu'ils avaient tort de vouloir exercer eux-mêmes la justice, c'est devant la cour qu'il fallait citer le coupable.

Le crime reconnu, le Boutillier périrait de la main du bourreau.

Ces paroles n'obtinrent qu'un médiocre succès. Un mouvement en avant se produisit.

Une collision sanglante allait suivre, lorsqu'un paysan âgé se plaçant entre la foule et les soldats s'écria : " Amis, arrêtez, nous gâtons notre cause, on nous condamnera comme perturbateurs et le Boutillier sera sauvé. Que le lieutenant nous jure que le traître sera livré à la justice, et retirons-nous ! "

L'officier jura et les paysans, subissant l'ascendant du vieillard, se décidèrent à sortir du château.

Quelques heures plus tard, une barque, lancée à la mer, s'éloignait rapidement

du rivage, à la faveur des ténèbres.

Dans cette barque se trouvait un homme c'était le Boutillier.

Le lieutenant, craignant que les révélations du misérable ne compromissent gravement Mathieu Baker et le bailli, lui avait fourni les moyens de s'échapper.

Que devint le secrétaire du gouverneur ?

Dieu et les abîmes de l'océan pourraient seuls répondre.

Dans la nuit un violent orage éclata.

Le lendemain, les débris d'un bateau... quelques planches, poussées par le vent et la marée, échouèrent sur la grève.

XIX

LE RETOUR AU MANOIR

Le matin du 20 août, Manon, inquiète et anxieuse, envoya un messenger à Saint-Hélier pour obtenir des nouvelles.

Celui-ci se rendit d'abord à la Cohue. Le tribunal était désert !

Près de l'église, un homme l'aborda en lui disant :

— Où allez-vous ?

— Au port.

— Que faire ?

— Aux nouvelles.

— Vous n'y trouverez personne ; tout le monde est déjà parti pour Montorgueil.

— Quoi ! que se passe-t-il ?

— Comment, vous ne savez pas ? La dame de Saint-Ouen est de retour. Elle porte l'ordre du roy de mettre messire Philippe en liberté.

— Est-ce possible ?

— Je vous dis la vérité. Courez à Saint-Ouen annoncer l'arrivée de vos maîtres.

Le messenger retourna en hâte au manoir.

— Victoire ! s'écria-t-il en entrant, Madame est à Montorgueil et notre bon seigneur est libre !

On ne peut croire à un pareil bonheur, on se presse autour du serviteur, on le questionne, on lui demande des détails.

Les enfants, heureux, rient et pleurent tout à la fois; la dame de Vinchelez, qui se trouve auprès d'eux, en ce moment, partage leur joie.

Enfin on songe à préparer la réception des châtelains.

L'événement se répand promptement dans le village.

De toutes parts, hommes, femmes, enfants sortent de leurs chaumières et se dirigent en foule vers le manoir.

A ce moment, Marguerite et Philippe, accompagnés de leurs amis et suivis d'un grand nombre d'habitants de Saint-Héliér et des villages environnants, poursuivent leur marche triomphale vers Saint-Ouen.

Bientôt des bruits lointains annoncent leur arrivée.

A l'entrée de la paroisse se groupent le connétable et ses "sermentés," les officiers des cueillettes et le curé.

Le cortège paraît. Philippe descend de cheval et va à la rencontre des autorités du village.

Marguerite, elle aussi, met pied à terre; son oeil maternel a distingué Edouard, Héliér et Richard qui percent la foule et se précipitent dans les bras de leurs heureux parents.

Dans la cour du manoir on voyait, rangés devant la grande porte, les hommes d'armes, et un peu en avant, la dame de Vinchelez, Manon et les plus jeunes enfants.

Les pauvres petits se jettent au cou de leur père, de leur mère, se disputent les caresses dont ils ont été privés pendant tant de jours!

A la vue de cette scène touchante, les acclamations redoublent, un enthousiasme indescriptible s'empare des paysans, les bonnets volent dans les airs et de toutes

ces robustes poitrines partent ces cris : "Longue vie à notre bon Seigneur et à sa gentille dame!"

— Où est mon plus jeune fils, mon enfant de douleur! s'écria Marguerite!

Elle devance le cortège, traverse la cour, monte dans son appartement et court vers le berceau dont elle écarte les rideaux.

L'enfant instinctivement sourit au radieux visage de la mère.

Celle-ci prend le baby dans ses bras, le serre tendrement sur son coeur et le couvre de baisers.

Dans cet instant l'heureuse femme sent toute l'étendue de son bonheur: son mari, ses enfants lui sont rendus! Le présent et l'avenir ouvrent devant elle de brillants horizons.

Elle descend dans la salle où elle doit présenter son fils à Philippe.

Celui-ci à la vue de Marguerite, dépose à terre Mabel et Renaud, qui étaient montés sur les genoux de leur père, se lève, embrasse et bénit son nouveau-né, puis le rend à sa femme en disant: "Je souhaite, Marguerite, que cet enfant vous ressemble qu'il soit toujours digne de vous!"

Les seigneurs qui formaient le cortège se retirèrent discrètement. "Belle cousine", s'écria Samaresq, en baisant la main de Marguerite, vous avez mérité un nom dans nos annales, car en sauvant votre mari, vous avez sauvé les droits, les privilèges de l'île!

Philippe et Marguerite remercièrent chaleureusement leurs amis et les bons villageois qui leur avaient témoigné tant de preuves d'attachement.

Les châtelains demeurèrent seuls, entourés de leurs enfants, jouissant du bonheur de se revoir.

Nulle crainte, nulle inquiétude ne trouble leur joie.

Moments heureux, où le coeur satisfait ne désire plus rien et que la Providence

se plaît, quelquefois, à accorder à ceux qui, plaçant leur espérance en Elle, ont combattu et souffert avec patience, en l'invoquant à l'heure du danger.

X

EPILOGUE

Après quelques jours de repos, le sire de Saint-Ouen partit pour l'Angleterre.

Philippe n'eut pas de peine à se justifier, et le conseil privé lui donna gain de cause.

Quant à Mathieu Baker il fut destitué par ordonnance du 3 novembre 1494.

“Ainsy, disent les chroniques, le dit Mathieu Baker fut totalement desposé et mins hors de son office à son deshonneur et honte, lequel par son avarice et inestimable convoitise, ses damnables extorsions et mauvais gouvernement et partie par mauvais conseil, non seulement perdit son office, mais aussy son crédit et son honneur, si qu'à la fin il mourut fort pauvre homme et dénué de biens.

La succession fut recueillie par messire Thomas Overay, maire de Hamptonne, le même qui avait été si utile à Marguerite en lui facilitant la traversée de cette ville à Jersey.

Les chroniques de l'île parlent de ce gouverneur avec éloge.

Sous son administration tutélaire le commerce refleurit, Jersey devint riche et opulente; les habitants furent heureux.

Montorgueil reçut de nouvelles fortifications, et la tour de la cloche, appelée la belle tour, fut bâtie.

Le sire de Saint-Ouen mourut en l'an de grâce 1508; il laissa vingt fils et une fille.

Tous ses enfants occupèrent de belles situations. Marguerite vécut très âgée.

Elle reçut souvent des nouvelles de son père, sir Richard Harliston. Celui-ci était

destiné à mourir en exil.

Il termina ses jours en Flandre, à la cour de la duchesse de Bourgogne, peu de temps après la fin tragique du prétendant Perkins Warbecks.

Que le lecteur nous permette, en terminant ce récit, de lui faire connaître comment le dévouement de la dame de Saint-Ouen amena le roi à ordonner de grandes réformes, lesquelles apportèrent dans l'île une ère de prospérité, de paix et de liberté.

Les chroniques de l'île nous ont conservé deux ordonnances royales, l'une datée de Westminster, l'an 1494, l'autre du 17 juin 1495.

Dans celles-ci le souverain rétablit les anciens privilèges de l'île et en octroie de nouveaux.

Voici, en résumé, les principales dispositions de ces ordonnances :

“Le capitaine-gouverneur n'exercera ou ne fera exercer aucun acte de juridiction ecclésiastique ou séculier.

“La nomination du bailly apartiendra au roy.

“Le gouverneur ne fera emprisonner personne sans l'autorité et moyens de justice.

“En cas de crime de Lèse-Majesté, l'affaire sera portée au Conseil privé et les coupables seront libres provisoirement sous caution.

“Tous les sujets du roy, pourront librement aller et venir et visiter les autres pays et seigneuries de Sa Majesté sans que le capitaine-gouverneur puisse créer aucun trouble, ennui, ni empêchement.

“Le représentant du roy, respectera les anciennes lois, coutumes et privilèges de l'île, sous peine de “l'indignation” royale.

“Il ne pourra faire injure ni dommage à aucun marchand étranger dans l'île, afin que les sujets du roy puissent de mê-

me exercer paisiblement leur commerce.

“Ni le gouverneur, ni les soldats n'exigeront leur nourriture à un prix illégal.

“Aucun impôt ne pourra être levé sans le consentement du roy, etc.”

Ainsi le triomphe de Philippe de Carteret ne fut pas seulement la “joie d'une famille, ce fut la victoire de tout un peuple.

“...Et c'est au dévouement et peut-être à la beauté d'une femme, à une traversée heureuse, à une barque qui n'a pas chaviré, à une tempête qui n'a pas éclaté... que les Jersiais doivent la condamnation légale du despotisme dans l'île.

“Il y a des moments critiques où la patrie, cette figure insaisissable semble se faire visible dans un être choisi, où elle s'incarne dans cet être faible ou fort, petit ou grand, où elle parle par la bouche de cet être, où elle combat par son bras, où elle pleure par ses yeux.

“La fin du XVe siècle fut un de ces moments pour Jersey.

“Cette fugitive qui descend la nuit, à travers les ronces, le long de la ravine, que le vent et la peur font trembler comme la feuille, qui s'aventure sur quelques planches à travers l'Océan et qui se jette dans l'inconnu terrible pour échapper à la réalité plus terrible encore, ce n'est pas une femme, c'est une nation: une nation opprimée, brisée, meurtrie, allant chercher la pitié souveraine.

Quand Marguerite de Carteret était aux genoux de Henri VII, elle demandait non pas seulement la délivrance d'un homme, mais la liberté d'un peuple: la voix de la femme était le cri de la patrie.

Aussi quand la fugitive revint, elle rapportait avec elle, outre la grâce du prisonnier, la Charte d'une nation.”



LE RHINOCEROS

Par Touche-à-Tout

Cornu, maflu et pansu, le Rhinocéros ne pourrait passer qu'avec difficulté pour un modèle d'élégance et je doute fort qu'on le voie un jour en faveur auprès de ceux qui aiment à faire l'élevage des animaux rares et gracieux.

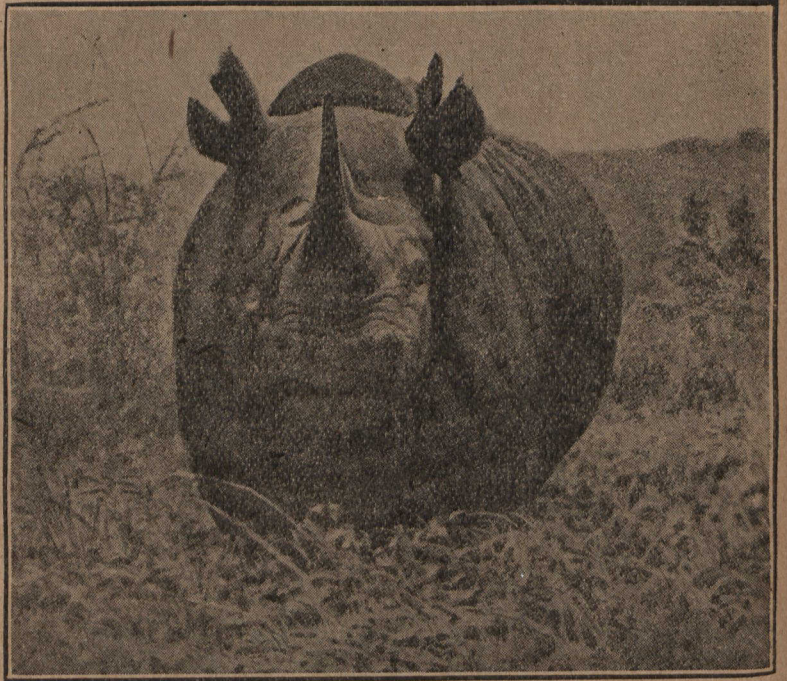
D'ailleurs, le Rhinocéros est un vilain personnage; en plus de ses dimensions encombrantes, il a fort mauvais caractère et pourrait bien faire repentir, de leur sollicitude, ceux qui auraient des bontés pour lui.

On le trouve dans deux contrées : En Afrique et en Asie dans les forêts hu-

mides et les jungles inondées; il vit habituellement solitaire, c'est un grincheux qui déteste la compagnie, surtout celle de l'homme à qui il semble avoir voué une haine toute particulière.

Il n'en mange pas pourtant, le rhinocéros est un végétarien, il se contente de racines et de tiges de plantes qu'il choisit, d'ailleurs, avec un soin extrême. C'est un gourmand doublé d'un gourmet.

Comme aspect extérieur, j'ai dit que cet animal n'avait rien de séduisant. C'est la pure vérité; ce bloc de viande monté sur quatre grosses pattes atteint souvent six pieds de hauteur sur douze de longueur. Une corne, quelquefois deux, surmontent une face bouffie où brillent deux yeux pétillants de malice... quand ce n'est pas de colère.



La peau du rhinocéros fait des semelles de chaussures presque inusables : cette peau, véritable bouclier résiste parfois à la balle et presque toujours à la lance des indigènes qui en font la chasse... Il est fort probable que l'animal en question se soucie fort peu de la piqure des moustiques!

Si les yeux du rhinocéros sont brillants, leur pouvoir visuel n'est pas bien grand mais, par contre, ces animaux ont le sens de l'odorat très développé.

Dure et coriace, leur chair n'est pas très bonne à manger; aussi ne les chasse-t-on guère que pour leur peau employée à divers usages par les nègres, tels que leurs boucliers et pour leurs cornes assez estimées dans les travaux de tabletterie.

—o—



MŒURS ETRANGES des INDIENS du RIO PILCOMAYO

Les Fêtes de Boisson.—Le Tabac.

ON pourrait presque dire que, pour les hommes Chorotis et Ashluslays, en Amérique du Sud, la vie a trois stades qui sont caractérisées par le jeu, l'amour et l'ivrognerie. Il est vrai que l'homme doit passer une partie de son temps à travailler pour soutenir sa famille, mais ce qui l'intéresse le plus, c'est la boisson.

Ce sont les femmes qui préparent les boissons fermentées; elles s'y occupent avec une application extraordinaire. Tous les jours, elles récoltent les fruits dont on les prépare, les pulvérisent, les font cuire, etc. Cependant elles sont complètement exclues de la fête.

La seule partie du travail que les hommes se réservent est la fermentation; celle-ci est l'objet de soins presque religieux.

Les boissons fermentées sont faites avec les fruits du "tusca", de l'algarobo, du chanar, avec le melon d'eau et le maïs.

Pour préparer la bière de tusca, on moule les fruits, on y ajoute de l'eau, et on met le tout à fermenter dans une peau

salle ou dans une grandealebasse.

La bière de tusca a un goût sur et rafraîchissant, mais une odeur nauséabonde. Pour préparer une boisson faite avec les fruits du chanar, on les fait cuire et on laisse ensuite fermenter la décoction.

Les fruits de l'algarobo sont moulus et chauffés dans l'eau, après quoi on les met fermenter, comme précédemment, dans de grandesalebasses sales ou dans de grands plats avec le bois à bouteilles. Chez les Ashluslays, on prépare la fermentation de la façon suivante: ils mâchent un peu de l'algarobo moulu, puis le crachent dans le reste. La bière de chanar a un goût un peu aigre-doux, avec quelque chose de nauséux; celle d'algarobo est bonne, elle a un goût sucré, un peu astringent. Lorsqu'elle a fermenté pendant longtemps, elle est très enivrante.

Les grandes buveries chez ces peuplades sont, certes, très intéressantes, mais il faut se surmonter pour y rester. Il existe généralement dans les villages un endroit spécialement consacré à ces fêtes.

Les hommes s'y rassemblent vers l'heure

de midi; ils apportent leur natte et leur calebasse, qui peut contenir de deux à trois pintes. Les femmes amènent de grandes calebasses remplies de bière, ainsi qu'un grand vase en poterie dans lequel elles vident leurs calebasses. C'est dans ce récipient que l'on puisera. Dans une fête de boisson chez le vieil Ashu, on apporta la bière d'algarobo dans un vase de nuit!

Les vieillards pêchent dans la bière les restes des graines qui ont servi à la fabriquer et laissent écouler le liquide entre leurs doigts sales.

L'hôte, en particulier s'il a l'infortune d'être populaire, est très bien traité. On lui donne une natte pour s'asseoir et une calebasse ayant une contenance de deux à trois pintes.

Quand il s'assied, tous agitent vers lui les mains; il doit imiter ce geste; c'est la salutation. En suite il s'applique à boire, car il faut boire sec, autrement on est impoli. Quand on a absorbé sa pinte, les agitations de mains recommencent. Les vieillards assis auprès de l'hôte lui frottent, l'un après l'autre, la bouche avec leurs doigts plus que sales. Ceci est le summum de l'amitié.

Si l'on est obligé de s'esquiver un instant, il ne faut pas oublier d'agiter la main vers ses voisins et de dire "paa", sous peine d'être considéré comme un individu sans éducation. Le plus fâcheux c'est qu'on doit revenir s'attabler, et qu'il faut rester jusqu'à la fin du festin, pour assister au moment où tous les assistants, devenus ivres et vociférants, crachent dans le bol commun, sans se gêner en rien.

On doit aussi, sans essuyer le bout de sa pipe, fumer alternativement avec des vieillards très sales.

Au cours de ces fêtes de boisson, on n'entend jamais, même lorsque tout ce monde est ivre, proférer une parole injurieuse, on ne voit pas éclater la moindre querelle.

Quand les Indiens sont ainsi pris de boisson avec la bière fabriquée chez eux, ils ne sont pas insolents; ils appartiennent à ce type d'ivrogne qui voudrait embrasser tout le monde et dont l'amitié prend une tournure gênante.

Ils sont alors tous courageux et brailent leurs exploits guerriers. On combine des plans de campagne qui sont oubliés lorsque l'ivresse s'est dissipée. On chante et l'on est heureux.

Si l'on veut gagner le cœur de ces Indiens, il faut chercher à vivre leur vie, on doit partager leurs repas, leurs danses,



Bol des Ashluslays.

leurs chants, s'habiller comme eux et supporter leurs familiarités.

L'eau-de-vie est encore inconnue chez les Ashluslays et les Chorotis, mais ils s'en procurent chez les blancs. Les Argentins qui se trouvent en rapport avec eux sont l'écume de la population et leur cèdent volontiers de l'eau-de-feu. Par contre, le contact avec les Boliviens est moins dangereux pour les Indiens.

On a dit qu'il n'est pas de si haut mur qu'un âne chargé d'or ne le puisse franchir. Avec un âne chargé de tabac on

pourrait, dans le Chaco, grimper au-dessus de tout obstacle et pénétrer dans tous les lieux où l'or est considéré comme dénué de valeur. Si l'on distribue un peu de tabac dans un village, on est sûrement le bienvenu; grâce à lui, on peut acheter des aliments et tout ce que l'on peut désirer.

Tous ceux qui voyagent parmi les Indiens du Chaco doivent emmener avec eux, comme numéraire, du tabac. Les Indiens sont passionnés à un si haut point pour le tabac qu'un vieux fumeur blanc en serait étonné.

Il est étonnant que les Indiens soient si avides de tabac, puisqu'ils en cultivent eux-mêmes. Mais il suffit, pour en avoir l'explication, de fumer un peu de celui qu'ils produisent: il n'a pas de goût et est mauvais. Ils ne connaissent pas le moyen de le conserver et le laissent pourrir, en telle sorte qu'il a un aspect semblable à de la compote. Les Indiens du Chaco veulent avoir du tabac fort. Ils sont tous des fumeurs de pipe, et on voit, dans cette région, une grande variété de types de cet instrument.

Généralement, les femmes ne fument pas. Il faut cependant en excepter les filles Chorotis qui ont vécu avec les blancs. Si l'on donne du tabac à une femme, elle cède ce cadeau à quelque homme. Lorsque les petits garçons en trouvent l'occasion, ils fument aussi. On voit souvent des gamins de quatre à cinq ans tirer des bouffées avec délectation.

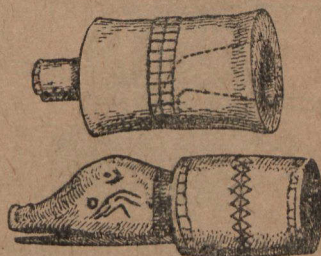
Les Indiens attachent une importance spéciale à ce qu'il ne manque pas de tabac à leurs fêtes de boisson. C'est aussi nécessaire pour eux que l'association du cigare avec le punch et le café pour beaucoup de Suédois. Quand on voyage en compagnie de ces Indiens, on remarque que, toutes les heures, on doit se reposer

et fumer une pipe. Ceci est si important que l'on ne peut pas le faire en marchant, il faut s'asseoir pour jouir à son aise de la délicieuse fumée.

À tous ceux qui voyagent dans le Chaco, il est donc conseillé de prendre avec eux le tabac qu'ils jugeront nécessaire pour faire des échanges et des cadeaux. Qu'ils en prennent le double, et les rapports seront alors aussi bons que ceux qu'aurait, dans le monde civilisé, celui qui voyagerait avec une bourse bien remplie d'or.

Sorciers.

L'Indien est souvent malade après les grandes fêtes lorsque quelqu'un a mis de



Fourneau de pipe Ashluslays. $\frac{1}{2}$ grandeur naturelle.

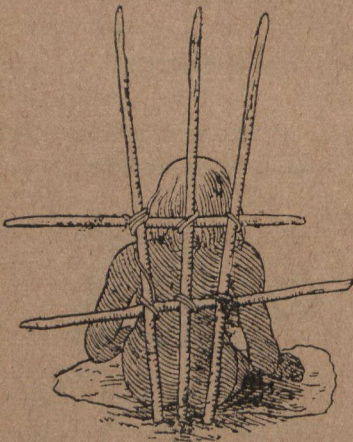
ses propres cheveux dans la boisson qu'il a bu, et que par suite il est "ensorcélé." On appelle alors le sorcier guérisseur pour dissiper l'ensorcellement.

Voici, par un voyageur, le récit d'une de ces pratiques:

"J'ai eu, à plusieurs reprises, l'occasion de voir des sorciers guérisseurs exercer leur métier. Un jour, chez les Chorotis, je me trouvais mal à l'aise, et j'en appelai un auprès de ma couche. Feignant une forte douleur à la partie inférieure de la poitrine, je lui deman-

“dai s’il pouvait me soulager. Il promit
“de revenir dans la soirée. A la chute du
“jour, il revint, accompagné d’un de ses
“collègues. Ils exigèrent de rester seuls
“avec moi, et on posa des sentinelles pour
“empêcher que des intrus n’entrassent
“dans ma hutte.

“En premier lieu, les médecins me fi-
“rent coucher. Ensuite ils me frictionnè-
“rent la poitrine, les côtés et le ventre, et
“me crachèrent dessus. Puis ils recom-



Chaise de malade Ashluslays.

“menèrent à souffler sur moi, après quoi
“ils se couchèrent et me sucèrent la poi-
“trine, particulièrement à l’endroit où je
“disais ressentir la douleur. Quand ils eu-
“rent sucé pendant longtemps, ils se dé-
“tournèrent pour vomir. Ce qu’ils vomis-
“saient ainsi, ils ne me le montrèrent
“pas, mais ils écrasèrent entre leurs doigts
“quelque chose qui avait l’apparence de
“vers. Le tout dura bien près d’une
“heure et quand je repris mes vêtements,
“j’étais plein de grandes marques rou-
“ges produites par la succion.

“Les sorciers entretenirent, pendant tou-
“te la durée de ce traitement, une con-
“versation animée, que je ne compris pas,

“mais qui, à en juger par leur mimique,
“devait être une consultation. Comme ho-
“noraires, je donnai à l’un des médecins
“une chemise, et à l’autre un caleçon
“collant.

“De bonne heure, le jour suivant, une
“quantité de vieillards crasseux s’assem-
“blèrent dans ma hutte et me demandè-
“rent si j’allais mieux. C’était visiblement
“toute la faculté de médecine choroti. Je
“déclarai que j’étais complètement guéri,
“et mes médecins rirent d’un air satis-
“fait en se congratulant, comme beau-
“coup de leurs collègues civilisés au-
“raient pu faire en cette même occa-
“sion.”

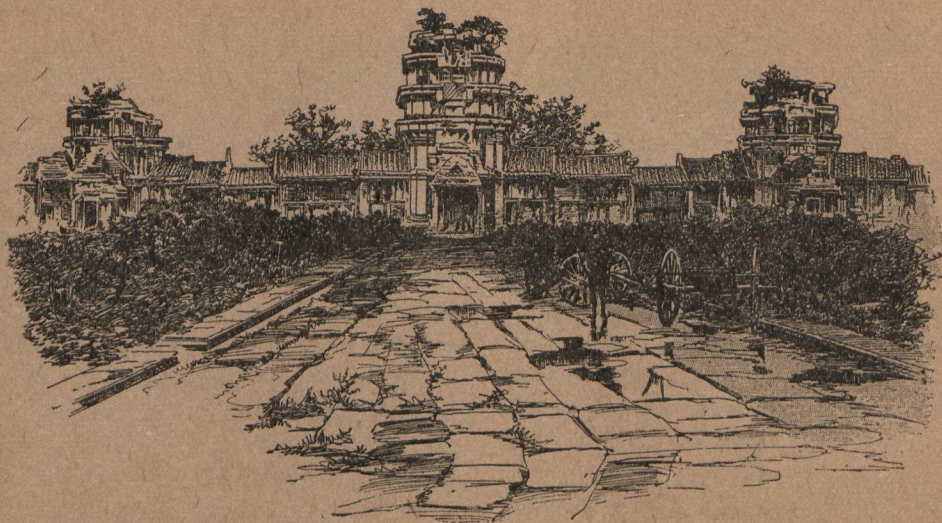
Un jour, le fils d’un vieux chef choroti
très influent, appartenant à une famille
ashluslay, tomba malade; il n’eût pas
moins de sept médecins pour le soigner.
C’étaient certainement les plus fameux
sorciers des deux tribus, et quelques-uns
venaient de fort loin.

Ils considérèrent le cas comme très gra-
ve; en réalité, il ne s’agissait que de coli-
ques. Après avoir tué un mouton, on pla-
ça devant les sorciers une grande quanti-
té d’aliments. La politesse veut, en effet,
que, tout le temps qu’il n’opère pas, le
médecin mange.

Quand ils n’étaient pas en train de
manger, ils suçaient leur malade, cra-
chaient et soufflaient sur lui. Parfois les
sept suçaient ensemble, en même temps
qu’on entonnait un chant monotone.

Et le plus étonnant, c’est que souvent
ces étranges médecins guérissent leurs ma-
lades!

— o —



Enceinte du Temple d'Angkor-Waht.

LE TEMPLE D'ANGKOR-WAHT

Le temple d'Angkor-Waht est situé au milieu d'une immense enceinte qu'il domine et où l'on voit les ruines de constructions nombreuses, symétriquement disposées. On débouche de la forêt en avant de la façade principale du temple et non loin de la muraille extérieure qui est, à elle seule, un vaste et superbe monument renfermant des galeries, des portes énormes dont les proportions et les ornements sont admirables. C'est une profusion de statues, de bas-reliefs, de colonnes, sculptés, fouillés, produits d'un art arrivé à son complet épanouissement. Les bassins de plusieurs hectares d'étendue, entourés de quais maçonnés, surmontés de balustrades, de statues, traversés de ponts, concourent à la noble ordonnance d'un ensemble grandiose dont aucun des palais ou des châteaux de l'Europe ne donne une idée.

Après qu'on a traversé esplanades et ponts, passé sous les voûtes élégantes des portes, suivi une avenue triomphale aux larges dalles, aux balustrades ouvragées, laissant à droite et à gauche de jolis édifices à demi détruits, on est devant le temple gigantesque et merveilleux. La lumière crue, violente du brûlant soleil d'Orient est heureusement tamisée par un rideau de légers nuages qui laisse à l'air toute sa transparence et donne aux objets la couleur et le relief. Le temple d'Angkor-Waht se dresse, bien vivant encore, après tant de siècles d'abandon et d'outrages, dans sa masse puissante et sa beauté indiscutable, si différente pourtant de celle que la civilisation occidentale, antique ou moderne, fait admirer.

Ici, on admire, mais on ne comprend pas. Le sentiment religieux empreint dans les temples païens de la Grèce et de Rome,

dans les cathédrales de la chrétienté, enveloppe, parle à l'imagination et au cœur, quelque foi que l'on possède. Les temples bouddhiques ne disent rien au profane; ce sont des monuments quelconques dont la pensée lui échappe, ils le frappent seulement par la puissance, par l'art qui les ont créé si colossalement grands et beaux.

Alors que les édifices de diverses tailles qui composaient le monument d'Angkor-Waht sont partiellement ou totalement ruinés, le grand temple est resté debout, miraculeusement conservé. Ses trois étages superposés, ses superbes galeries, avec leurs milles de bas-reliefs, ses passages, ses vouîtes, ses salles, ses murs de soutènement, ses fenêtres aux barreaux de pierre ouvragée, ses escaliers, ses statues, tout cela existe entier, sinon intact, avec la profusion des sculptures, étonnantes autant que belles, auxquelles la vie de milliers d'artistes a dû être consacrée. C'est le grand poème de pierre de la religion

bouddhique; c'est aussi, c'est surtout, le monument funéraire du peuple khmer, qui rappelle au monde son souvenir et chante sa gloire.

Vue aux diverses heures du jour, la masse grise d'Angkor-Waht prend des colorations variées, surprenantes parfois. A certains couchers de soleil, l'édifice rougeoit jusqu'à paraître flamber dans un incendie. C'est un enchantement pour les peintres. Le grand artiste que fut Marius Perret a passé des semaines à Angkor, ne pouvant pas quitter un spectacle que chaque jour, chaque heure lui présentait nouveau. Il considérait que ce ne serait pas perdre une vie d'homme que de la passer tout entière à peindre Angkor. Perret a envoyé de là-bas, d'où lui-même n'est pas revenu, hélas! des chefs-d'œuvre dignes de son grand talent et dignes du monument qui l'avait justement séduit.





LES NAGEURS AVEUGLES

LES aveugles, parce qu'ils sont mal connus des "clairvoyants", sont généralement l'objet d'un certain nombre de préjugés.

Tantôt on croit que leurs sens, sauf le toucher, sont singulièrement limités, parce qu'ils n'ont pas été suffisamment éduqués, tantôt, au contraire, on est tenté d'accorder à ces sens une quasi divination, naturelle ou perfectionnée, qui les rend capables d'accomplir beaucoup de choses dont les personnes douées d'une vue normale seraient incapables.

On s'étonne, notamment, de l'aisance avec laquelle les aveugles peuvent se diriger dans la rue. M. Ch. Grimont, aveugle lui-même, a donné à cet égard quelques explications qui ne sont pas dépourvues d'intérêt :

"Pour assurer leur direction, c'est surtout la tactilité du pied qui dirige les aveugles, en leur permettant de sentir la nature du terrain et de se rendre compte s'ils ne suivent pas la route ou le trottoir qu'ils doivent suivre.

"L'ouïe leur est aussi utile, car le son des pas se modifie sur le sol sur lequel on marche, selon qu'on avance en terrain découvert ou qu'on approche d'un mur, d'une voiture stationnée, d'une excavation, etc.

"Quant aux voitures, aux troupes en

marche et aux passants qui viennent à la rencontre de l'aveugle, celui-ci les entend de loin."

On pourrait croire, d'après ce qui précède, qu'un aveugle, même en admettant qu'il sache nager, serait tout à fait hors de son élément dans l'eau où aucun de ces indices familiers ne viendrait à son secours et où les sons paraissent si imperceptibles.

La vérité est tout autre. Il y a d'excellents nageurs parmi les aveugles, et ils se dirigent fort bien sur l'eau. Ils savent remonter le courant d'une rivière ou la descendre, ce qu'ils reconnaissent à la résistance du courant. Ils savent aussi la traverser, car mille indications insoupçonnées des personnes douées de la vue, leur signalent la direction du rivage.

En fait, et voici qui va étonner bien des lecteurs, dans des courses entre aveugles et clairvoyants, il arrive très fréquemment que des aveugles atteignent le poteau les premiers.

Au cours de quelques épreuves de ce genre, le but, visible pour les autres nageurs, fut indiqué aux aveugles par des coups de sifflets lancés à certains intervalles de l'endroit qu'il s'agissait d'atteindre. Les aveugles se dirigèrent vers l'endroit d'où partait l'appel en suivant une ligne droite d'une précision absolue, tan-

dis que leurs concurrents s'en écartèrent plus ou moins.

Des experts appelés à risquer une explication sur ce sujet assez déconcertant, donnèrent la raison suivante, qui est assez plausible, à savoir que les nageurs ordinaires, dans une course, perdent presque toujours un certain temps à observer leurs concurrents ou à lever la tête au-dessus de l'eau pour voir le but, tandis que les aveugles se fiant à l'oreille, concentrent toute leur attention sur la vitesse à soutenir.

Les aveugles, en outre, nagent avec une obstination têtue qui ne se laisse décourager ni impressionner, puisqu'ils ne voient ni le progrès de leurs concurrents, ni la longueur du parcours qui reste à couvrir.

Il faut encore ajouter un fait auquel bien des noyades sont attribuées. C'est l'appréhension provoquée par la vue du lointain rivage qu'on désespère d'atteindre, quand les forces commencent à faiblir.

Les aveugles ne connaissent pas cette

appréhension non plus que l'angoisse qui va souvent jusqu'à paralyser les mouvements d'excellents nageurs, à la vue du désert d'eau sur lequel ils se trouvent isolés, par exemple, après un naufrage.

En fait, au cours d'un récent sinistre en mer, un aveugle put nager cinq heures en plein Atlantique, après que le bateau sur lequel il était passager eut sombré. Il fut le seul survivant, tous les autres matelots ou passagers s'étant noyés tour à tour, par fatigue ou ayant perdu la tête. Seul, il avait continué à nager comme un automate.

On cite, parmi d'autres étonnants exemples de nageurs aveugles, un vieux Chinois de Singapour, âgé de cinquante ans, et qui tous les ans, rafle tous les prix de natation de la localité.

Quand il entre dans l'eau pour une course, on lui tourne la tête dans la direction du but et il s'arrange toujours pour y parvenir en ligne plus directe que n'importe lequel des concurrents doués de la vue.





ROSA L'AVEUGLE

Par un beau jour d'été de l'année 1846, la diligence d'Anvers à Turnhout roulait, selon sa coutume, sur la chaussée empierrée. Les chevaux piaffaient, les roues grinçaient, le véhicule craquait, le conducteur encourageait son attelage par des claquements de langue réitérés... les chiens aboyaient dans le lointain, l'alouette montait dans les champs vers le ciel... l'ombre dessinée par un soleil ardent courait à côté de la diligence et dansait avec des bonds étranges au milieu des arbres et des arbustes qui bordaient la route.

Tout-à-coup le conducteur arrêta ses chevaux près d'une auberge isolée. Il sauta de son siège, ouvrit sans mot dire la portière, abaissa le marche-pied de fer et tendit la main à un voyageur qui s'élança sur la chaussée, portant une valise de cuir.

Le conducteur, toujours muet, reploya le marche-pied, referma la portière, remonta sur son siège, et donna par un sifflement le signal du départ. Les chevaux reprirent leur course, et la lourde voiture poursuivit son tranquille et monotone voyage.

Cependant le voyageur était entré dans l'auberge et s'était assis à une table devant un verre de bière. C'était un homme de haute taille et paraissant avoir environ cinquante ans. On eût même pu lui donner la soixantaine, si la tournure toute martiale, la vivacité de son regard et le sourire qui plissait ses lèvres n'eussent annoncé qu'en lui le cœur était plus jeune que le visage. Toutefois ses cheveux étaient gris; des rides nombreuses sillonnaient son front et ses joues, et l'ensemble de ses traits portait cette indéfinissable expression de lassitude que le travail et le chagrin impriment sur la physionomie comme le signe d'une vieillesse anticipée. Et pourtant sa poitrine palpitait avec force, sa tête était ferme et droite, et dans ses yeux brillait l'étincelle d'une puissante virilité.

On l'eût pris, à voir son costume, pour un bourgeois à son aise, et ce costume n'eût pas attiré l'attention, si sa redingote n'eût été boutonnée jusqu'au menton, particularité qui, jointe à la grosse pipe d'écume suspendue sur sa poitrine, semblait indiquer un militaire ou un Allemand.

Après avoir servi le voyageur, les gens de la maison s'étaient remis à leurs travaux ordinaires sans s'occuper davantage de lui. Les deux filles allaient et venaient, le père jetait sur le feu du bois et des gazons, la mère remplissait la marmite du bétail, mais personne ne lui adressait un mot, bien que son oeil suivit chacun de ses hôtes avec une sorte d'affectueux intérêt et que son regard doux et souriant semblait dire: "Ah! ne me reconnaissez-vous donc pas?"

Soudain le son d'une horloge vint frapper son oreille. Ce son parut l'affecter péniblement; une expression de surprise triste se peignit sur ses traits et chassa le sourire de ses lèvres. Il se leva, et son regard se fixa avec une sorte de colère sur l'horloge jusqu'à ce que les neuf coups eussent, un à un, retenti.

L'hôtesse avait remarqué l'incompréhensible émotion du voyageur; elle s'approcha de lui tout étonnée, et se mit à regarder aussi l'horloge comme si elle se fût attendue à y découvrir quelque chose d'extraordinaire.

— Quel beau son a notre horloge! n'est-ce pas, monsieur? dit-elle. Eh bien, voilà déjà vingt ans qu'elle marche sans que l'horloger y ait mis la main!

— Déjà vingt ans! dit le voyageur en soupirant. Et qu'est devenue l'horloge qui se trouvait là avant celle-ci? Où est aussi la belle sainte Vierge qui était là-haut sur la cheminée? Partie, mise en pièces, oubliée, n'est-il pas vrai?

La bonne femme regarda l'étranger avec stupéfaction et répondit:

— Notre Zanna jouait, quand elle était enfant, avec la sainte Vierge, et elle l'a cassée. Mais elle était si mal faite qu'il n'y a pas grand dommage, vu que le curé lui-même nous avait dit qu'il fallait en

acheter une autre. Tenez, en voilà une neuve. N'est-elle pas bien plus belle?

Le voyageur secoua négativement la tête.

— Quant à l'horloge, vous allez l'entendre tout à l'heure, continua l'hôtesse. C'est une laide et vieille patraque qui retarde toujours. Il y a une éternité qu'elle es pendue dans la chambre au-dessus de la cave. Ecoutez, voilà qu'elle commence!

Un cri étrange partant d'une autre pièce se faisait entendre. C'était comme une voix d'oiseau qui chantait: "Coucou, coucou, coucou", et ainsi jusqu'à neuf fois.

Mais le chant n'était pas à la moitié qu'un sourire heureux illumina les traits du voyageur, et qu'il courut, suivi de la bonne femme, dans la chambre voisine, où il se mit à contempler avec une joie indicible la vieille horloge, tandis que le coucou achevait son neuvième cri.

Sur ces entrefaites, les deux filles de la fermière étaient venues se placer toutes curieuses auprès de l'étranger: elles le regardaient avec étonnement, et leurs grands yeux bleus interrogeaient tour à tour leur mère et lui. Ces regards inquisiteurs rappelèrent le voyageur à lui, et, comme s'il eût été satisfait de ce qu'il avait vu, il revint dans la salle principale suivi par ses trois compagnes.

A coup sûr un profond sentiment de bonheur inondait son âme, car son visage avait une si douce expression d'amour et de contentement, ses yeux humides d'émotion, étaient si brillants, que les deux jeunes filles s'avancèrent avec un visible intérêt beaucoup plus près encore.

Il prit une main de chacune d'elles et dit:

— Ce que je fais est bien étrange, n'est-ce pas, mes enfants? Vous ne pouvez comprendre pourquoi la voix du vieux "cou-

cou" m'a troublé ainsi? Ah! c'est que moi aussi j'ai été enfant!... alors mon père, le dimanche après vêpres, venait boire sa pinte de bière ici. Quand j'avais été sage, je l'accompagnais... Je demeurais alors pendant des heures épiaut le "coucou" bien-aimé chaque fois qu'il ouvrait sa petite porte; je dansais, je sautais en mesure sur son chant, et dans mon admiration d'enfant j'admiraais le pauvre oiseau comme un chef-d'oeuvre d'art; et la sainte Vierge que l'une de vous a brisée, je l'aimais parce qu'elle avait un si beau manteau bleu, et parce que son petit Jésus me tendait la main et souriait à mon sourire. Aujourd'hui l'enfant a près de soixante ans, ses cheveux sont blancs, ses traits flétris... Il a passé trente-quatre ans dans les déserts de la Russie. Et cependant il se souvient de la sainte Vierge et du "coucou", comme si un seul jour s'était passé depuis que la main de son père l'a conduit ici pour la dernière fois.

—Etes-vous donc de notre village? demanda Zanna.

—Ah! oui, répondit le voyageur avec une joyeuse effusion; mais l'effet de cet aveu ne fut pas tel qu'il l'avait attendu. Un sourire plus affable anima les traits des jeunes filles, mais ce fut tout, elles ne parurent ni surprises, ni réjouies par la révélation du voyageur.

Celui-ci s'adressa à la mère:

—Mais où est donc le vieux baes (maître) Joostens?

—Le Baes Jean, voulez-vous dire? répondit l'hôtesse; il est mort depuis vingt-cinq ans.

—Et sa femme, la bonne grosse Pétronille?

—Morte aussi.

—Morts... morts... dit l'étranger en soupirant. Et le jeune berger André, qui savait tresser de si jolis paniers.

—Mort aussi! répondit la paysanne.

Le voyageur pencha la tête et tomba dans une triste rêverie.

Cependant l'hôtesse alla dans la grange raconter à son mari l'aventure de l'inconnu. Le fermier entra à pas lourds dans la chambre, et le bruit de ses sabots tira le voyageur de ses sombres méditations.

Celui-ci se leva, courut au paysan avec un cri de joie et en lui tendant la main. Le paysan prit froidement cette main en considérant l'étranger presque avec indifférence.

—Oh! vous aussi, Pierre Joostens, vous ne me reconnaissez pas? s'écria-t-il avec tristesse.

—Non, je ne sais si je vous ai jamais vu, monsieur.

—Vous ne vous souvenez donc plus de celui qui, au péril de sa vie, plongea sous la glace dans la Veen pour vous sauver d'une mort certaine?

Le paysan haussa les épaules.

Péniblement affecté, le voyageur reprit d'une voix presque suppliante:

—Vous avez donc oublié le jeune homme qui vous protégeait contre vos camarades et qui vous apportait tant d'oeufs d'oiseaux pour agrandir votre collier de mai? celui qui vous a appris à faire des trompettes et des flûtes avec l'écorce du saule, et qui vous prenait avec lui lorsqu'il allait au marché dans la charrette du briquetier Pauwel?

—Je me souviens bien, répondit le paysan indécis, que feu mon père m'a dit autrefois que j'ai manqué me noyer dans la Veen à l'âge de six ans. Mais c'est le "long Jean" qui m'en a retiré... et celui-là est parti du temps des Français avec les armées de Napoléon! Qui sait dans quelle terre ses os dorment sans bénédiction? Que Dieu ait sa pauvre âme!

—Ah! s'écria l'étranger avec joie, vous

me reconnaissez, maintenant? Je suis le "long Jean", ou plutôt Jean Slaets.

Et, comme le paysan ne répondait pas, il ajouta d'un ton surpris:

—Ne vous souvenez vous plus du fameux tireur de la société de tir, qui était renommé à quatre lieues à la ronde comme le chasseur par excellence, qui, à la cible ou au blanc, ne pouvait trouver son maître, et auquel tous les autres garçons portaient envie, parce que toutes les jeunes filles le voyaient d'un bon oeil? Eh bien, c'est moi, Jean Slaets...

—C'est possible, répondit le paysan avec défiance; mais pas moins, monsieur, je ne vous connais pas, soit dit sans vous offenser. Il n'y a pas de société de tir dans notre commune, et à la place où il y avait une cible autrefois, il y a aujourd'hui une maison de campagne qui reste inhabitée depuis l'année dernière, parce que la dame qui y demeurerait est morte.

Découragé par la froideur du paysan, le voyageur ne fit plus d'efforts pour s'en faire reconnaître. Il reprit d'une voix calme, en se levant comme pour partir:

—Il y a dans le village des amis qui ne peuvent m'avoir oublié. Vous, Pierre Joostens, vous étiez beaucoup trop jeune quand tout cela est arrivé. Je suis bien sûr que le briquetier Pauwel me sautera au cou dès qu'il me verra. Demeure-t-il toujours au Marais?

—La briqueterie est brûlée depuis longtemps, et les glaisières sont comblées. Il pousse là-dessus le plus beau foin de la commune. C'est la prairie du riche Tist...

—Et qu'est devenu Pauwel?

—Ma foi, toute la famille s'en est allée après l'accident, et je ne sais pas ce qu'il en est... Mort sans doute! Mais j'entends bien, monsieur, que vous parlez du temps de mon grand-père; il ne vous sera pas facile de trouver une bonne réponse

à toutes vos questions, à moins que vous ne vouliez aller trouver notre fossoyeur. Celui-là sait sur le bout de son petit doigt ce qui s'est passé depuis cent ans et plus!

— Je le crois bien; Jean-Pierre doit avoir maintenant plus de nonante ans...

—Jean-Pierre? Ce n'est pas le nom du fossoyeur! Il s'appelle Laurent Stevens.

—Merci à Dieu, s'écria-t-il, qu'il ait du moins épargné un de mes camarades!

—Laurent était donc votre ami, monsieur?

—Mon ami? dit le voyageur en secouant la tête; c'est-à-dire que nous étions toujours en lutte et en querelle: histoire de rivalité. Je me souviens, entre autres, qu'un jour, en nous battant, je le jetai du haut du pont de Kalver-Moeren dans le ruisseau, et cela si bien qu'il faillit s'y noyer; mais il y a plus de trente ans de cela. Laurent sera bien content de me revoir. Allons, père Joostens, donnez-moi une poignée de main! Je viendrai souvent boire une pinte ici.

Il paya, prit sous le bras sa valise et sortit. Derrière l'auberge, il s'enfonça dans un sentier qui traversait une jeune sapinière.

Quelque peu agréables que fussent les renseignements du paysan, ils avaient néanmoins consolé et réjoui le coeur du voyageur. De douces émanations des années écoulées s'élevaient autour de lui, et il se sentait revivre sous le flot de souvenirs qui surgissaient à chaque pas dans son âme. Cependant le jeune bois qui l'entourait de toutes parts ne lui disait rien. Jadis à cette même place s'étendait une haute forêt de sapins dont les branches portaient mille nids d'oiseaux, et au pied desquels mûrissaient en abondance les fruits rafraîchissants du mûrier sauvage. Mais la forêt avait eu le même sort

que les habitants du village, les vieux arbres avaient été abattus par le temps ou par la cognée; une nouvelle génération avait déjà pris leur place. Celle-ci était donc étrangère et indifférente au voyageur. Mais le chant des oiseaux qui résonnait de tous côtés sous le feuillage était encore le même; le murmure plaintif du vent dans les rameaux, le cri grêle du grillon, la senteur suave et embaumée des bruyères, tout cela était comme jadis: les êtres avaient changé; l'éternelle harmonie de la nature était en tout demeurée la même! Telles étaient les pensées qui remplissaient l'âme du voyageur; quoiqu'il se sentît leste et joyeux, il poursuivit lentement sa route, sans détacher son regard du sol, jusqu'à ce qu'il fût sorti de la sapinière.

Sous ses yeux se déroulait un verdoyant panorama de prairies et de champs cultivés, au milieu desquels un ruisseau argenté promenait en se jouant ses méandres capricieux; plus loin, à un quart de lieue environ, se dressait un clocher aigu au sommet duquel le coq étincelait comme une étoile du jour sous les feux du soleil; plus loin encore, un beau moulin à vent faisait tourner ses ailes rouges.

Saisi d'une inexprimable émotion, le voyageur s'arrêta instantanément. Ses yeux se remplirent de larmes; il laissa tomber par terre sa valise, et tendit les mains en avant, pendant qu'une indicible expression de bonheur et de ravissement illuminait son visage.

En ce moment la cloche du village sonnait l'"Angelus".

Le voyageur s'agenouilla, pencha la tête sur sa poitrine et demeura quelques instants immobile, frémissant, abîmé dans son émotion. Une brûlante prière s'échappait de son cœur et de ses lèvres; nul n'en eût douté à voir son regard monter

vers le ciel avec une expression d'ardente reconnaissance, et ses mains jointes s'élever vers Dieu. Il reprit sa valise et se remit à marcher précipitamment en murmurant, les yeux fixés sur le clocher:

—Toi, du moins, tu n'as pas changé, humble église où je fus baptisé, où des larmes de joie coulèrent lorsque je fis ma première communion, où tout me semblait si merveilleux, si splendide et si sacré! Ah! je reverrai la sainte Vierge avec sa robe d'or et sa couronne d'argent, saint Antoine et son gentil cochon, sainte Ursule et ce diable tout noir avec une langue rouge, dont j'ai rêvé tant de fois... J'entendrai l'orgue, dont le sacristain Sus jouait si bien, pendant que nous chantions à pleine voix: "Ave, Maria, gratiâ plena!"

Le voyageur chantait tout haut ces dernières paroles, et ce souvenir devait le toucher bien profondément, car deux grosses larmes brillantes s'échappèrent de ses yeux. Il reprit sa route en silence et comme oublieux de tout, jusqu'à ce qu'il atteignît un petit pont jeté sur le ruisseau et au-delà duquel s'étendait une prairie humide et marécageuse.

Il sourit d'un indéfinissable sourire, d'un sourire tel que son âme elle-même apparaissait sur son visage transfiguré.

—C'est ici, dit-il d'une voix émue, que j'ai, pour la première fois, touché la main de Rosa; ici que, pour la première fois, nos yeux se sont dit de ces choses qui donnent sur la terre les joies des bienheureux et ouvrent le ciel aux jeunes cœurs; alors comme maintenant les iris d'or brillaient au soleil, alors aussi l'alouette chantait sur nos têtes...

Il franchit le pont et entra dans la prairie; il murmurait:

—Hélas! les fleurs d'autrefois sont mortes! l'alouette qui chantait nos espérances

ces est morte! Leurs enfants saluent seuls le vieillard qui revient comme une ombre des temps qui ne sont plus! Et Rosa, ma bien-aimée Rosa! vit-elle encore? Peut-être! Elle doit être mariée: elle a des enfants, sans doute. Ceux qui demeurent oublient toujours le malheureux qui va souffrir loin de la terre natale...

Un sourire ironique plissa ses lèvres.

—Pauvre pèlerin, la jalousie s'éveille en toi comme si ton coeur était encore dans son printemps! Le temps des illusions est pourtant passé depuis longtemps! Bah! ce n'est rien... Si seulement elle me reconnaît, si elle se souvient encore de notre douce affection, alors, ô mon Dieu! je ne regretterai pas mon voyage de six cents lieues, et je descendrai consolé dans la tombe, au milieu de mes parents et de mes amis...

Un peu plus loin et aux approches du village, il entra dans une auberge qui portait pour enseigne une charrue, et demanda à l'hôtesse un verre de bière.

Au coin du foyer, près de la grande marmite du bétail, était assis un homme très âgé, qui, immobile comme une statue de pierre, semblait contempler le feu.

Le voyageur reconnut le vieillard avant que la femme ne fût revenue de la cave. Il rapprocha précipitamment sa chaise, et lui prit la main en disant d'une voix joyeuse:

—Que Dieu soit béni de vous avoir laissé vivre aussi longtemps, baes Joris! Vous êtes encore du bon vieux temps, vous! Ne me reconnaissez-vous pas? Non? Vous ne vous souvenez pas de ce jeune polisson qui grimpait toujours par-dessus votre haie et mangeait vos pommes avant qu'elles fussent mûres?...

—Nonante-six ans! grommela le vieillard sans bouger.

—C'est vrai! dit le voyageur avec un

soupir... Mais dites-moi donc, baes Joris, si Rosa, la fille du charron, vit encore?

—Nonante-six ans! répéta le vieillard d'une voix creuse.

L'hôtesse reparaisait avec la bière et dit au voyageur:

—Il est aveugle et sourd, monsieur. Ne lui parlez pas davantage; il ne vous entend pas.

—Aveugle et sourd! murmura tristement le voyageur. Que de ravages le temps implacable a faits en trente ans! Je marche ici au milieu des ruines d'une génération entière!

—Vous demandez des nouvelles d'une Rosa, fille du charron, monsieur? reprit la femme. Notre charron a cinq filles, mais aucune ne s'appelle Rosa: l'aînée se nomme Beth; elle a épousé le porteur de lettres; le nom de la seconde est Gonde; elle est faiseuse de bonnets; la troisième est Nele; la plus petite s'appelle Annette, et elle est idiote, la pauvre enfant!

—Je ne parle pas de ces gens-là! s'écria l'étranger avec impatience; je parle de la famille de Kob Meulinckx.

—Oh! ceux-là sont tous morts depuis longtemps, monsieur, répondit la femme.

Frappé d'une émotion subite et profonde, le voyageur s'élança hors de l'auberge avec une précipitation fébrile. Il couvrit ses yeux des deux mains et s'écria avec désespoir:

—Elle aussi, ô mon Dieu! Ma pauvre Rosa, morte! Toujours, toujours cet impitoyable mot: mort! mort! Personne sur la terre ne me reconnaîtra donc? Pas un seul regard ami ne se fixera sur moi!

Chancelant comme un homme ivre, il s'enfuit sous un bouquet de sapins, et là, accablé de douleur il demeura la tête appuyée contre un arbre jusqu'à ce que sa déchirante émotion se fût peu à peu calmée. Il entra alors dans le village à pas

lents et alourdis. Sa route le mena au cimetière isolé, où il s'arrêta, la tête nue, au pied de la croix, et dit :

—C'est ici, devant l'image du Dieu crucifié, que Rosa m'a promis de me rester fidèle et d'attendre mon retour. Nous étions suffoqués de douleur, nos larmes tombaient sur ce banc, et, presque évanouie de chagrin, elle reçut la croix d'or, gage d'amour chèrement acheté... Pauvre amie, peut-être foulé-je aux pieds tes restes mortels ?

Brisé par cette douloureuse pensée, il se laissa glisser sur le banc et y demeura longtemps assis comme sans connaissance. Son regard accablé parcourait lentement le sol du cimetière, où de petits monticules indiquaient les tombes les plus récentes. Il souffrait de voir comme les petites croix de bois tombaient de vétusté, sans qu'une main d'enfant songeât à relever ce signe de souvenir sur la tombe d'un père ou d'une mère. Ses parents à lui dormaient aussi dans cette terre ! Mais qui pourrait lui dire où se trouvaient leurs tombes ?

Il resta longtemps absorbé dans ces amères et pénibles réflexions ; la pensée de l'éternité pesait sur son âme, lourde comme une pierre sépulcrale, lorsque des pas d'homme vinrent tout-à-coup l'éveiller au milieu de son rêve funèbre.

Le long du mur du cimetière, le vieux fossoyeur s'avancait la bêche sur l'épaule. Son extérieur portait les traces évidentes de la souffrance et de la pauvreté, son dos s'était courbé par l'incessant travail de la bêche. Ses cheveux étaient blancs et sa face creusée de rides profondes ; pourtant une lueur d'énergie brillait encore dans son regard.

Au premier coup d'oeil, le voyageur reconnut Laurent, son ancien rival, et fut sur le point de courir à lui ; mais les cru-

elles déceptions qu'il avait rencontrées jusque-là le retinrent et le décidèrent à se taire et à essayer si Laurent le reconnaîtrait encore.

Le fossoyeur s'arrêta à quelques pas, et après l'avoir examiné avec une visible curiosité, il se mit à tracer dans le gazon un carré long, afin de creuser en cet endroit une nouvelle fosse. Toutefois il ne cessait d'observer par un regard oblique celui qui était assis devant lui ; bientôt une maligne joie brilla dans ses yeux.

Le voyageur se méprenant sur l'expression qu'avait prise la figure du fossoyeur, sentit battre son cœur en attendant que Laurent vint à lui et prononçât son nom.

Mais le fossoyeur lui jeta de nouveau un regard railleur, plongea la main dans la poche de sa misérable veste et en retira un vieux calepin enveloppé de sale parchemin et auquel était suspendu un crayon par un cordon de cuir. Il se détourna et parut écrire sur le calepin.

Ce fait, accompagné de l'expression triomphante des traits du fossoyeur, frappa tellement le voyageur qu'il se leva, s'approcha et demanda d'une voix étonnée :

—Qu'écrivez-vous donc dans votre calepin ?

—Ce sont mes affaires ! répondit Laurent Stevens ; il y a terriblement longtemps que vous êtes sur ma liste : je fais une croix à votre nom.

—Ah ! vous me reconnaissez donc ? s'écria avec joie le voyageur.

—Vous reconnaître ? dit en ricanant le fossoyeur ; je ne sais pas ; mais je me souviens, comme si c'était d'hier, qu'un méchant jaloux me jeta un jour à l'eau et manqua m'y noyer parce que j'étais aimé de Rosa, la fille du charron ! Depuis lors pourtant on a béni bien des cieges pascaux...

—Vous, aimé de Rosa ? interrompit l'é-

tranger; ce n'est pas vrai, c'est moi qui vous le dis!

—Ah! vous le savez trop bien, jaloux que vous étiez! N'a-t-elle pas porté, pendant toute une année, l'anneau d'argent béni que j'avais rapporté pour elle de Scherpenheuvel? Et n'est-ce pas vous qui le lui avez pris de force et l'avez jeté dans le ruisseau?

Le voyageur sourit tristement.

—Laurent, Laurent, s'écria-t-il, nous nous égarons! Nous redevenons enfants par les souvenirs! Croyez-moi, Rosa ne vous a pas aimé comme vous le pensez; elle a accepté votre anneau par amitié et parce qu'il était béni. J'étais brusque et hautain dans ma jeunesse, et je n'ai pas toujours agi généreusement envers mes camarades: mais faut-il que trente-quatre années, qui ont brisé tant d'hommes et de choses, aient laissé sans les calmer nos plus mauvaises passions? Ah! Laurent, le seul homme qui ne m'ait pas oublié est-il et restera-t-il un ennemi? Allons! tendez-moi votre main: soyons amis; je vous rendrai heureux pour le reste de votre vie!

Le fossoyeur retira brusquement sa main et dit d'une voix sombre:

—Oublier? Moi vous oublier? Il est trop tard; vous avez empoisonné ma vie! Il ne s'est pas passé un jour que je n'aie pensé à vous. Était-ce pour bénir votre nom? Ah! jugez-en vous-même, vous qui avez fait mon malheur!

Le voyageur joignit ses mains tremblantes, leva les yeux au ciel et s'écria avec désespoir:

—Mon Dieu! mon Dieu! la haine seule me reconnaît! La haine seule n'oublie pas!

—Vous avez bien fait, reprit le fossoyeur avec un rire méchant, de revenir vous coucher auprès de vos parents morts. Je vous ai gardé une bonne tombe; je

placerai le long Jean si hautain sous la gouttière de l'église, l'eau du ciel lavera la méchanceté de son corps!

Un tremblement soudain secoua les membres du voyageur, et un éclair d'indignation et de colère jaillit de ses yeux. Mais cette violente émotion disparut aussitôt pour faire place à un sentiment d'abattement et de pitié.

—Vous repoussez la main d'un frère qui revient après trente-quatre ans d'absence, dit-il en soupirant. Le premier salut que vous adressez à votre vieux camarade est une amère raillerie? Laurent, ce n'est pas bien... Mais soit! n'en parlons plus. Dites-moi seulement où reposent mes parents?

—Je ne sais pas, grommela le fossoyeur. Il y a bien vingt-cinq ans qu'ils sont morts... Depuis ce temps-là, j'ai creusé au moins trois fois des fosses à la même place...

Ces paroles firent sur le voyageur une impression si pénible que sa tête s'inclina sur sa poitrine, son regard s'attacha fixement sur la terre, et il demeura plongé dans un navrant désespoir.

Le fossoyeur reprit son travail, mais ses mouvements étaient lents, et lui-même semblait tout-à-coup saisi d'une préoccupation profonde. Il vit et pénétra l'amère douleur du voyageur, et s'effraya intérieurement du désir de vengeance qui s'était éveillé en lui et l'avait poussé à torturer un homme aussi impitoyablement. La transformation de sentiments qui s'opérait en lui se reflétait aussi sur son visage; le sourire railleur disparut de ses lèvres, il contempla quelques instants son compagnon affligé avec une pitié croissante, puis il s'approcha lentement de lui, saisit sa main et lui dit d'une voix calme, mais pénétrante:

—Jean, mon ami, pardonnez-moi ce que

j'ai fait et dit! J'ai mal agi et cruellement agi, mais, Jean, savez-vous ce que j'ai souffert par vous?

—Laurent, s'écria le voyageur, en lui saisissant les mains avec effusion, ce sont des fautes de jeunesse. Et voyez combien peu je songe à notre inimitié! Rien que d'entendre prononcer mon nom par vous, j'ai éprouvé un inexprimable bonheur... Eh bien! je vous en suis tout reconnaissant, bien que vous m'ayez brisé le coeur par vos lugubres railleries... Et maintenant, Laurent, dites-moi où Rosa est enterrée? Elle se réjouira dans le ciel si elle nous voit réconciliés et devenus frères près de sa dernière demeure!

—Enterrée? reprit le fossoyeur; plutôt à Dieu qu'elle fût enterrée, la pauvre femme!

—Qu'est-ce? que voulez-vous dire? s'écria le voyageur; Rosa vit-elle encore?

—Oui, elle vit, répondit Laurent, si on peut appeler vivre l'affreuse existence qu'elle a à supporter!

—Vous me faites trembler. Pour l'amour de Dieu, parlez! Quel malheur l'a frappée?

—Elle est aveugle.

—Aveugle? Rosa aveugle! Elle n'a plus d'yeux pour me revoir! Hélas! hélas!

Eperdu de douleur, il tomba défaillant sur le banc.

Le fossoyeur vint se placer devant lui et ajouta:

—Depuis dix ans elle est aveugle et elle mendie son pain de chaque jour... toutes les semaines je lui donne quelques sous, et lorsque nous cuisons il y a toujours un petit pain pour elle.

Le voyageur bondit et pressa énergiquement la main du fossoyeur:

—Merci, merci, dit-il. Dieu vous bénisse pour votre affection envers elle! Je me charge, en son saint nom, de vous récom-

penser. Je suis riche, très riche. Dès aujourd'hui, nous nous reverrons. Mais dites-moi sans retard où est Rosa; chaque instant lui apporte une misère...

En disant ces mots, il entraînait par la main le fossoyeur, et se dirigeait vers la porte du cimetière.

Laurent montra du doigt devant lui:

—Voyez-vous là-bas, près du bois, fumer cette petite cheminée? C'est la chaumière du faiseur de balais, Nélis Ooms. C'est là qu'elle demeure...

Sans attendre de nouvelles explications, le voyageur traversa le village et se dirigea vers le point indiqué. Il atteignit bientôt la cabane isolée.

C'était une humble habitation construite de bois de bouleau maçonné avec l'argile, mais proprement blanchie à l'extérieur d'une couche de chaux.

A quelques pas du seuil, quatre petits enfants s'amusaient, sous les chauds rayons du soleil, à creuser la terre et à planter un jardin éphémère de bluets et de coquelicots. Ils étaient pieds nus et à peine vêtus. L'aîné, petit garçon de six ans environ, ne portait qu'une courte chemise de toile. Tandis que ses trois jeunes soeurs, toutes confuses, contemplaient timidement l'inconnu, le petit garçon fixait, au contraire, sur lui un regard plein d'assurance où pouvaient se lire à la fois la surprise et la curiosité.

Le voyageur sourit aux enfants sans s'arrêter et entra dans la chaumière, où il trouva le mari liant des balais dans un coin et la femme filant près du foyer.

Tous deux avaient à peine trente ans, et paraissaient au premier coup d'oeil satisfaits de leur sort. Tout était, d'ailleurs, autour d'eux aussi net et aussi propre que le permet la vie des champs dans une aussi étroite demeure

L'entrée de l'étranger les surprit peu,

bien que tous s'avancassent sur-le-champ vers lui par politesse. Ils croyaient sans doute qu'il venait demander son chemin, car le mari se dirigea vers la porte comme pour prévenir son désir. Mais lorsque le voyageur lui demanda d'une voix altérée et tremblante :

—Est-ce ici que demeure Rosa Meulinx ?

Les deux époux échangèrent un regard inexplicable et se sentirent à leur tour si troublés qu'ils ne surent que dire.

—Oui, monsieur, répondit enfin le mari, Rosa demeure ici ; mais elle est sortie pour aller mendier. Voulez-vous lui parler ?

—Mon Dieu ! mon Dieu ! où est-elle ? s'écria le voyageur. Ne peut-on la trouver tout de suite ?

—Cela serait difficile, monsieur ; elle est sortie avec notre petite Trinette, pour faire sa ronde de la semaine ; mais d'ici à une heure elle sera certainement rentrée ; cela ne manque jamais !

—Puis-je donc l'attendre ici, bonnes gens ? demanda le voyageur.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées que le mari courut dans une chambre voisine et en rapporta un siège qui, bien que rude et de forme grossière, paraissait cependant plus commode que les chaises boiteuses de la chambre de devant. Non contente de cela, la femme tira d'une armoire un linge d'une blancheur de neige et l'étendit sur le siège en engageant l'étranger à s'y asseoir. Celui-ci fut touché de cette cordialité simple mais bien sentie, et rendit le linge à la femme avec mille remerciements ; puis il s'assit et ses yeux errèrent silencieusement autour de la chambre, comme pour y trouver quelque chose qui lui parlât de Rosa. Tandis qu'il avait la tête tournée, il sentit tout-à-coup une petite main qui s'introduisait tout doucement dans les siennes et cares-

sait ses doigts. Surpris de cette marque d'affection, il retourna la tête.

Son regard rencontra les yeux bleus du petit garçon qui le contemplaient avec un sourire céleste, aussi affectueusement que s'il eût été pour lui un père ou un frère.

—Viens ici, Petit-Pierre, dit la mère ; il ne faut pas être si hardi, mon enfant.

Mais Petit-Pierre paraît ne pas avoir entendu la recommandation, et continua à regarder fixement l'inconnu et à le caresser, si bien que celui-ci se sentit tout ému de l'inexplicable affection que lui témoignait l'enfant.

—Comme tes yeux bleus sont doux, mon cher petit ! ils m'émeuvent jusqu'au fond de l'âme ! Viens ! je veux te donner quelque chose, puisque tu es si gentil !

Il tira de sa poche une belle bourse à anneaux d'argent et brodée de perles, y laissa quelques pièces de menue monnaie et la donna au petit garçon, qui contempla bien son cadeau d'un air ravi, mais ne quitta pourtant pas la main du voyageur.

La mère s'approcha et dit à l'enfant d'un ton de reproche :

—Petit-Pierre, Petit-Pierre, ne sois pas malhonnête, remercie monsieur et baise sa main !

L'enfant baisa la main, inclina la tête cette fois et dit d'une voix claire :

—Merci, monsieur le long Jean !

Un coup de foudre n'eût pas frappé le voyageur plus fort que son nom prononcé par cet enfant innocent. Des larmes coulèrent, malgré lui, sur ses joues ; il prit le petit garçon sur ses genoux et le regarda avidement dans les yeux en s'écriant :

—O mon cher petit ange, tu me connais ? moi que tu n'as jamais vu ! Qui donc t'a appris mon nom ?

—Rosa l'aveugle, répondit l'enfant.

—Mais comment est-il possible que tu m'aies reconnu ? Est-ce Dieu lui-même qui

a éclairé ton âme enfantine?

—Oh! je vous ai reconnu tout de suite, dit Petit-Pierre; quand je mène Rosa mendier, elle parle toujours de vous, et elle dit que vous êtes si grand, et que vous avez des yeux noirs qui brillent, et que vous devez revenir et nous apporter toutes sortes de belles choses... et je n'ai pas eu peur de vous, monsieur, car Rosa a dit que je devais vous aimer, et que vous me donneriez un grand arc et une flèche...

Le voyageur écoutait avec ravissement les douces confidences de l'enfant. Tout-à-coup il l'embrassa avec effusion et dit d'une voix solennelle:

—Père, mère, cet enfant est riche! Je le ferai élever, instruire, puis je le doterai généreusement. Puisqu'il m'a reconnu, je veux qu'il doive à cette reconnaissance son bonheur en ce monde!

Les parents étaient hors d'eux-mêmes d'étonnement et de joie.

—Oh! balbutia le père, c'est trop de bonté. Nous vous reconnaissons tous; mais nous n'osions y croire. Rosa ne nous a pas dit que vous êtes un riche, "monsieur".

—Et vous aussi, bonnes gens, vous me connaissez! s'écria le voyageur. Vous me connaissez? je suis ici entouré d'amis: je retrouve une famille, des parents, là où jusqu'à présent je n'ai rencontré que la mort et l'oubli!

La femme montra une sainte Vierge tout enfumée sur la cheminée et dit:

—Tous les samedis un cierge était allumé là pour le retour... ou pour l'âme de Jean Slaets!

Le voyageur leva pieusement les yeux au ciel, et comme si son coeur eût été délévré d'un poids immense, il s'écria:

—Soyez béni, mon Dieu! vous avez cependant fait l'amour plus puissant que la haine. Mon ennemi a gardé dans son

coeur mon nom enveloppé dans le sombre souvenir de son inimitié; mon amie a vécu de ma mémoire, son amour a tout enflammé autour d'elle; elle m'a rendu présent ici et m'y a fait aimer... alors que six cents lieues me séparaient d'elle! Merci, mon Dieu, je suis assez récompensé!

Un long silence suivit ces paroles; Jean Slaets maîtrisait difficilement l'émotion qui agitait son âme, et les habitants de la chaumière respectaient cette émotion. Le mari avait même repris son travail, bien qu'il épiât le moindre signe pour voler au-devant des désirs de son hôte.

Celui-ci avait repris Petit-Pierre sur ses genoux; il dit enfin d'une voix redevenue calme:

—Mère, y a-t-il longtemps que Rosa demeure avec vous?

La femme apporta son rouet près de Jean Slaets, comme si elle se préparait à faire un long récit; elle s'assit et répondit:

—Je vais vous dire, monsieur, comment elle est venue chez nous. Il faut savoir que, lorsque les vieux Meulineux sont morts, leurs enfants ont partagé ce qu'ils laissaient, et Rosa, qui pour tout l'or du monde n'eût pas consenti à se marier—je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi—Rosa a cédé sa part à son frère, à condition qu'elle demeurerait chez lui sa vie durant. Avec cela elle s'occupait de faire des bonnets et gagnait par son travail un bel argent qu'elle ne devait pas rapporter à son frère. Elle le dépensait tout en bonnes oeuvres; elle allait visiter les malades et faisait venir le docteur à ses frais, quand les gens devaient y regarder de trop près. Elle avait toujours à la bouche une bonne parole pour consoler chacun, et dans sa poche une chose ou l'autre qui réjouissait et reconfortait les malades. Un jour—nous n'étions pas mariés depuis six mois—mon

mari revint à la maison avec une maladie mortelle;—écoutez! c'est depuis lors qu'il a gardé cette toux-là. Si notre pauvre Nélis n'est pas au cimetière, c'est au bon Dieu et à la chère Rosa que nous le devons. Oh! monsieur, si vous aviez pu voir ce qu'elle a fait pour nous par pure amitié! Elle apporta des couvertures, car il faisait froid et nous étions bien pauvres; elle fit venir deux docteurs des autres communes pour causer ensemble de la maladie de Nélis; elle veilla auprès de lui, adoucit ses souffrances et mon chagrin par ses bonnes paroles, et nous donna tout l'argent nécessaire pour acheter à manger et payer les petites bouteilles du pharmacien; car Rosa était aimée de tout le monde, et quand elle allait près de la dame du château ou des bons paysans demander des secours pour les pauvres, on ne lui refusait jamais une grosse aumône. Et cela a duré six semaines ainsi, monsieur, six semaines, pendant lesquelles notre Nélis est resté étendu sur le grabat, et Rosa nous a protégés et aidés jusqu'à ce qu'il ait pu tout touchement se remettre à travailler...

—Comme vous devez aimer la pauvre aveugle! dit le voyageur en soupirant.

Le mari leva la tête; des larmes brillaient dans ses yeux, et il s'écria avec une véritable exaltation:

—Si mon sang pouvait lui rendre la vue, je le laisserais couler jusqu'à la dernière goutte!

Cette exclamation produisit un tel effet sur Jean Slaets, que la femme s'en aperçut et fit un signe de tête à son mari pour lui recommander le calme. Elle reprit:

—Trois mois après, Dieu nous donna un enfant: il est sur vos genoux. Rosa, qui longtemps avant savait qu'il devait venir au monde, voulut le tenir sur les fonts, et

Pierre, le frère de Nélis, devait être parrain, qui doit tout de même être maître en manda quel nom il fallait donner à l'enfant. Rosa demanda en grâce qu'on l'appelât Jean; mais le parrain, bon homme, mais entêté, il faut le dire, voulut, et n'y avait rien à faire, que l'enfant se nommât Pierre comme lui; après qu'on eut bien discuté il fut appelé Jean-Pierre. Nous l'appelons Petit-Pierre, parce que son parrain, qui doit tout de même être maître en cela, puisque c'est un garçon, le veut ainsi et serait fâché si nous faisons autrement. Mais Rosa ne veut pas entendre parler de Pierre; elle n'appelle pas l'enfant autrement que Jean; le cher agneau y est habitué, et il sait qu'il se nomme Jean parce que c'est aussi votre nom, monsieur...

Le voyageur pressa avec effusion l'enfant sur son sein, lui donna un ardent baiser et se mit à contempler sans rien dire le petit garçon, qui le regardait en souriant; le coeur de Jean Slaets débordait des plus douces joies.

La femme continua:

—Le frère de Rosa s'était entendu avec des gens d'Anvers pour acheter dans le pays toutes sortes de denrées et les envoyer en Angleterre. Ce commerce devait l'enrichir, disait-on; car il menait toutes les semaines à Anvers au moins dix voitures toutes chargées. Au commencement tout alla bien; mais tout-à-coup quelqu'un fit banqueroute à Anvers, et le malheureux Baptiste Meulinckx, qui répondait de tout, se trouva sur la paille, et si pauvre qu'il n'eut pas même de quoi payer la moitié de ses dettes. Il en est mort, que le bon Dieu ait son âme! Rosa alla alors demeurer dans une petite chambre chez Nand Flink; mais la même année, Karel, le fils de Nand, qui était parti comme conserit, revint à la maison avec les yeux malades. Quinze jours après son retour, il

devint aveugle. Rosa, qui avait pitié de lui et n'écoutait que son bon cœur, l'avait soigné dans sa maladie et lui donnait le bras pour lui faire prendre l'air. La pauvre fille gagna aussi la maladie des yeux, et depuis ce temps-là, elle n'a plus vu le jour. Nand Flink est mort, et ses enfants sont partis. L'aveugle Karel est dans une ferme du côté de Lierre. Nous avons alors prié Rosa de venir demeurer chez nous, nous lui avons promis que nous l'aimerions bien et que nous travaillerions pour elle tous les jours de notre vie; elle est venue avec joie, et, je puis le dire assez haut pour que Dieu l'entende, depuis bientôt six ans elle n'a reçu de nous que des paroles d'amitié, car elle est la douceur et la bonté même, et quand il s'agit de faire un plaisir à Rosa, nos enfants se battraient et s'arracheraient les cheveux pour arriver les premiers...

—Et elle mendie! dit le voyageur en soupirant.

Comme il prononçait ces paroles, Rosa rentrait. L'aveugle reconnut cette voix qu'elle n'avait pourtant pas entendue depuis de longues années. Au cri qu'elle poussa, le voyageur se leva d'un bond et lui tendit les bras en proférant, d'une voix que l'émotion faisait trembler:

—Rosa, Rosa, c'est moi...

Elle tomba ainsi dans les bras de Jean Slaets, qui voulut l'embrasser en murmurant d'inintelligibles paroles. Mais l'aveugle le repoussa doucement de son chemin avec les mains. Et comme ce refus le touchait péniblement, elle prit sa main et dit:

—O Jean, Jean, je vais mourir de bonheur... Mais j'ai fait une promesse à Dieu. Viens, viens avec moi; mène-moi au cimetière!

Jean Slaets ne comprenait pas ce que voulait dire Rosa, mais le ton de sa voix

lui fit pressentir qu'un motif sérieux, sacré peut-être, lui ordonnait d'obéir sans réplique au désir de son amie.

Sans prendre garde aux villageois qui étaient accourus auprès d'eux et les entouraient, il conduisit l'aveugle au cimetière. Rosa se dirigea vers le banc placé sous la croix, et là elle fit agenouiller Jean à côté d'elle.

—Prie, prie, dit-elle; je l'ai promis à Dieu!

Elle leva les mains au ciel, pria quelques instants à voix basse, puis elle enlaga les bras au cou de son ami et l'embrassa avec une telle émotion que ses forces l'abandonnèrent et qu'elle laissa, muette, mais souriante, tomber sa tête sur le sein du voyageur.

Pendant cette scène, Petit-Pierre dansait autour des paysans en battant des mains et en criant:

—C'est le long Jean! c'est le long Jean!

EPILOGUE

Par un beau jour d'automne de l'année 1846 la diligence d'Anvers à Turnhout roulait, selon sa coutume, sur la chaussée pierrée. Le conducteur arrêta soudain ses chevaux près d'une auberge isolée et ouvrit la portière. Deux jeunes voyageurs sautèrent sur la chaussée, heureux et souriants, et ils étendirent les bras comme des oiseaux longtemps captifs qui essaient leurs ailes en pleine liberté. Ils contemplaient la verdure pâlissante et le beau ciel bleu avec ce regard avide et joyeux qui indique qu'on vient de quitter la ville, et ils aspiraient l'air à pleine poitrine comme s'ils eussent voulu s'assimiler la grande et forte nature qui les entourait. Tout-à-coup le plus jeune des deux regarda au loin; une poétique extase se peignit sur ses traits.

—Écoute! écoute! dit-il.

Les sons indistincts d'une musique lointaine retentissaient au-delà de la sapinière. Le rythme était léger et sautillant; on eût cru entendre le trépignement cadencé de la danse.

Tandis que le plus jeune des voyageurs montrait du doigt l'horizon, dans un silencieux ravissement, son compagnon dit d'un ton de plaisanterie:

—Là-bas sous les tilleuls résonnent le violon et le tambour; là-bas tourne et voltige la troupe joyeuse; ils dansent et s'agitent pêle-mêle, et "nul d'entre eux ne songe à la souffrance ou la mort!"

—Viens, viens, ami Jean, continua-t-il; ne t'enthousiasme pas si vite. C'est probablement la réception d'un nouveau bourgmestre.

—Non, non, ce ne sont pas des réjouissances officielles. Allons là-bas, voir danser les petits paysans, c'est un si charmant coup d'oeil...

—Prenons d'abord un verre chez baes Joostens et demandons-lui ce qui se passe au village...

—Pour nous ôter le charme de l'imprévu, n'est-ce pas? O prose!

Les deux voyageurs entrèrent dans l'auberge, ils y eurent à peine mis le pied qu'ils partirent d'un long éclat de rire.

Baes Joostens était près de la cheminée, droit comme une flèche, raide comme un piquet. Sa longue redingote bleue des jours de grande fête descendait jusqu'aux talons, toute marbrée de plis anguleux et extravagants. Il salua ses hôtes, qui lui étaient connus, d'un sourire contraint où pouvait se lire un certain embarras, mais ne bougea pas le moins du monde, parce que son col de chemise, haut et droit, lui guillotinaient cruellement les oreilles à chaque mouvement.

Les voyageurs étaient à peine entrés qu'il s'écria d'une voix impatiente, mais

sans tourner la tête:

—Zanna! Zanna! Allons donc! J'entends la musique. Ne t'avais-je pas dit que nous arriverions trop tard?

Zanna accourut avec un grand panier tout rempli de fleurs. Oh! qu'elle était belle avec son bonnet de dentelle, sa jupe de frise, son corsage rose, son grand coeur d'or sur la poitrine et ses plus belles boucles d'oreilles! Son visage était rouge de plaisir; on eût dit une gigantesque fleur déployant ses larges pétales, hautes en couleur.

—Belle et majestueuse pivoine qui s'épanouit par un beau jour de mai! murmura le plus jeune des voyageurs.

Cependant Zanna avait servi deux verres de bière, et elle s'enfuit avec ses fleurs en riant et en chantant.

Le baes cria avec plus d'impatience encore:

—Beth! Beth! si tu ne viens pas bien vite, je pars seul, aussi vrai que je suis ici!

Une vieille horloge suspendue au mur indiquait neuf heures en ce moment, et une voix d'oiseau chanta sur un ton triste:

—Coucou! coucou! coucou!

—Quelle fantaisie est-ce là? demanda l'un des voyageurs; auriez-vous vendu la belle horloge qui se trouvait là autrefois pour vous faire assommer toute l'année par ce chant funèbre?

—Oui, oui, dit le paysan avec un fin sourire; moquez-vous de cet oiseau-là, je vous le conseille; il me rapporte par an cinquante florins de Hollande; c'est un bonnier de bonne terre qui n'a pas besoin d'être fumé.

Au même instant quatre coups de canon retentirent au loin.

—O mon Dieu, s'écria le baes, la fête est commencée! Et traînant et lambinant, cette femme-là me jouera un mauvais

tour!

—Mais, père Joostens, demanda le plus âgé des deux amis, que se passe-t-il donc ici? Est-ce kermesse aujourd'hui? Ce serait étrange, un jeudi! ou bien le roi viendrait-il au village?

—C'est une singulière histoire! répondit le baes. On n'a jamais rien entendu de pareil! Si vous saviez cette histoire-là, vous n'auriez pas besoin pour le coup d'amadouer les oreilles aux gens, ni de forger des menteries pour remplir vos livres! Et ce vieux coucou-là, tenez, est aussi pour quelque chose dans l'histoire de Rosa l'aveugle.

—Rosa l'aveugle! murmura le jeune voyageur avec surprise. Quel magnifique titre! Ce serait un beau pendant au "Jeune Malade!"

—Holà, je m'y oppose! dit son compagnon. Puisque nous allons de conserve à la recherche d'histoires, la trouvaille doit être loyalement partagée.

—Soit! soit! nous tirerons tout à l'heure à la courte-paille! dit le jeune poète à demi attristé.

—Avec tout cela, reprit l'autre, nous ne savons encore rien. Allons, baes Joostens, ôtez-moi ce vilain col de vos oreilles et contez-nous l'affaire comme un ami que vous êtes. Vous aurez le livre pour rien quand il sera imprimé.

—C'est impossible maintenant, répondit le baes. J'entends ma femme qui descend l'escalier; mais venez avec nous jusqu'au village; chemin faisant, je vous dirai pourquoi on tire le canon et pourquoi on fait de la musique...

L'hôtesse entra dans la chambre avec une parure dont le rouge vif, le jaune et le blanc éblouirent les yeux du plus jeune des voyageurs.

Elle courut à son mari, haussa encore le col de celui-ci et prit son bras en se diri-

geant vers la porte.

Les deux jeunes gens les suivirent. Baes Joostens raconta, tout en marchant, à ses auditeurs avides toute l'histoire du long Jean et de Rosa l'aveugle, et bien que son récit l'eût mis presque hors d'haleine, les voyageurs ne se firent pas faute de l'accabler de questions.

Il leur dit aussi comment M. Slaets lui avait acheté le vieux coucou et lui avait promis cinquante florins par an, à la condition qu'il mettrait l'antique horloge dans son auberge;—comme le long Jean avait passé trente-quatre années en Russie et y était devenu riche à trésors en faisant le commerce des pelleteries;—comment il avait acheté la maison de campagne délaissée par la vieille dame morte, et allait l'habiter avec Rosa et la famille Nélis, le faiseur de balais, dont il avait adopté tous les enfants comme siens;—comment il avait donné beaucoup d'argent au fossoyeur,—et enfin comment il y aurait ce même soir grande fête au château pour les paysans, à preuve qu'on y devait rôtir un veau tout entier et cuire deux chaudières pleines de riz au lait.

Baes Joostens parlait encore, lorsqu'au détour d'une maison ils se trouvèrent dans la principale rue du village.

Les voyageurs n'écoutaient plus le conteur; leurs yeux suffisaient à peine à voir les belles choses qui s'offraient à leurs regards.

Le village entier était orné, le long des maisons, de sapins verdoyants rattachés les uns aux autres par des tentures blanches comme la neige et par de magnifiques guirlandes de fleurs. Ça et là, au-dessus de la tête des spectateurs, flottaient les grandes lettres rouges de chronogrammes de toute espèce. Partout s'élevaient de beaux "mais" couronnés de cent petits drapeaux ornés de clinquant, de couron-

nes d'oeufs, de morceaux de verre au cliquetis argentin. Sur le sol, au bord du chemin, les garçons et les jeunes filles avaient planté dans le sable de bruyère le plus pur des parterres de fleurs improvisés, où se voyaient reproduits, selon l'usage, les chiffres de Jésus et de Marie. Un seul représentait un JR entrelacé; cela signifiait: Jean-Rosa; le maître d'école en était l'inventeur.

Au milieu de tous ces préparatifs de fête circulaient une foule de gens accourus des villages voisins pour voir célébrer ces noces étonnantes.

Les jeunes voyageurs allaient d'un groupe à l'autre, écoutant tout ce qui se disait. Mais lorsque le cortège, qui venait du château en traversant les champs, s'approcha du village, ils coururent à l'entrée du cimetière et se placèrent sur un monticule afin de ne perdre aucun détail de la cérémonie.

Ils contemplaient le cortège avec une sorte de respect, et c'était, en effet, si beau et si touchant que le coeur du jeune voyageur battait sous les élans d'un poétique enthousiasme.

Plus de cinquante petites filles de cinq à dix ans, habillées de blanc, s'avançaient avec le doux sourire de l'enfance sur le visage, semblables à ces petits nuages blancs qui moutonnent dans le ciel bleu. Au-dessus de leurs charmantes figures, autour de leurs cheveux flottant en liberté, se balançait une couronne de roses de tous les mois qui le disputaient en fraîcheur à leurs lèvres purpurines.

—C'est un conte fantastique d'A Andersen, murmura le jeune poète, les sylphes ont délaissé le sein des fleurs. Innocence, pureté, jeunesse, joie... Dieu, que cela est beau!

—Ah! ah! dit l'autre, voici des pivoines! et Zanna Joostens marche à leur tête!

Mais le jeune homme était trop profondément touché pour faire attention à cette prosaïque observation. Il contemplant avec une sorte d'extase une troupe de jeunes filles qui suivaient les enfants, resplendissantes de vie et de santé! Comme leurs traits étaient séduisants dans l'encadrement de neige de leurs bonnets de dentelle! Quelle charmante et juvénile modestie! Quel magique sourire entr'ouvrait leurs lèvres! c'était comme ces cercles gracieux que le zéphyr décrit à la surface des lacs lorsqu'il joue avec les flots dans les jours d'été!

Ah! voici Rosa l'aveugle et M. Slaets, son fiancé. Combien la pauvre femme doit être heureuse! Elle a tant souffert! Elle a été abaissée jusqu'à la besace du mendiant; elle a passé trente-quatre années dans l'affliction, bercant son âme d'un espoir qu'elle-même croyait une illusion... et maintenant, voici l'ami de son enfance, de sa jeunesse! Elle s'avance, appuyée à son bras, vers l'autel de ce Dieu qui l'a exaucée! La promesse faite sur la croix du cimetière va se réaliser; elle est sa fiancée! Sur sa poitrine brille encore l'humble croix d'or qu'il lui a donnée... Elle entend les cris de joie, les chants et la musique qui saluent le retour de son bien-aimé! Elle chancelle sous le poids de l'émotion et presse fortement le bras de son époux, comme si elle doutait de la réalité de son bonheur.

Derrière elle s'avancent Nélis, sa femme et ses enfants. Ils sont vêtus comme de riches campagnards. Les parents penchent la tête et essuient des larmes de reconnaissance chaque fois qu'ils regardent leur bienfaitrice aveugle. Petit-Pierre porte la tête haute; il marche avec orgueil en secouant ses boucles blondes, et donne la main à ses soeurs.

Mais qu'est-ce que le groupe qui s'avance? Ce sont les débris d'une armée décimée par la glaive du temps? Une vingtaine de vieillards suivent les enfants de Né-lis. Etrange spectacle! tous sont gris ou chauves; beaucoup d'entre eux sont profondément courbés; la plupart s'appuient pesamment sur un bâton, deux marchent à l'aide de béquilles, un seul est aveugle et sourd; mais tous sont si affaiblés, si brisés par les années et le travail, qu'on croirait voir un troupeau de victimes chassées vers la tombe par le bras de la mort!

Laurent Stevens, dont les mains touchent presque la terre, ouvre la marche; le baes aveugle de "la Charrue" la ferme, conduit par le grand-père du meunier.

Seuls, ces vieillards ont vécu au temps où le long Jean était le coq du village et où chacun rendait hommage à son courage et s'inclinait devant son juvénile orgueil.

Après eux venaient les habitants du village, hommes et femmes, invités aux nocés dans la cour du château.

Le cortège entra dans l'église, et on entendit du dehors l'orgue entonner une mélodie solennelle.

Le jeune poète tira à part son compagnon sur le cimetière. Il se pencha à terre, se détourna, puis présenta à l'autre sa main fermée d'où s'échappaient les extrémités égales de deux brins d'herbe.

—Déjà! tu es bien pressé! dit son camarade.

—Allons, allons, ce sujet m'enflamme, et je veux savoir si j'ai le droit ou non de le traiter.

L'autre tira l'un des brins.

Le jeune poète laissa tomber le second avec un douloureux soupir.

—J'ai perdu! dit-il.

Et voilà comment il s'est fait, lecteur bien-aimé, que l'aîné des deux amois vous a raconté l'histoire de Rosa l'aveugle. C'est fâcheux: la voilà en prose; si le sort en eût décidé autrement, vous eussiez pu la lire en vers pleins de sentiment et d'harmonie. Puisse-t-il une autre fois vous être plus propice!



LES ENFANTS

Les enfants sont heureux d'un bonheur que n'altère
Nulle ombre, nul pesant remords.
Ils sont un idéal gracieux sur la terre.
Leur petitesse les rend forts.

On n'ose à voir leur âme aussi fraîche et sereine
Se refléter dans leurs grands yeux,
Entrevoir l'avenir où le sort les entraîne,
Parmi les jours capricieux.

On hésite à toucher leur merveilleuse angile
Que Dieu semble toujours bénir,
Tant sa forme a l'aspect d'une rose fragile
Qui doucement vient de s'ouvrir.

Les enfants savent bien qui garde leur pensée;
Leur sublime instinct les conduit
Vers la bonne tendresse inlassable, empressée
Qui les surveille jour et nuit.

Ils devinent quels vœux les préviennent sans cesse,
Quel adorable dévouement
Protège leur berceau d'où monte une promesse
Vers le ciel angéliquement.

Leur premier pas nous met sur le front cette joie
Qui nous console aux tristes soirs.
C'est leur touchant début dans l'incertaine voie
Où les suivent nos grands espoirs.

Leur gaieté montre en eux le doux et franc sourire
Que tant d'hommes ne montrent plus.
Dans ce monde où chacun tendrement les admire
Ils demeurent les fiers élus.

Abel LETALLE.



CHEZ LES CANNIBALES DE L'AFRIQUE CENTRALE

Traits de caractère indigène

C'EST à un endroit appelé Manyanga, dit un explorateur, que j'ai rencontré l'exemple le plus typique de la naïveté du caractère congolais. C'était l'heure la plus chaude du jour; assis sous l'auvent de ma hutte au toit d'herbe, contemplant les eaux tourbillonnantes de la région des cataractes, je songeais à l'accident particulièrement tragique où Franck Pocok trouva la mort, pendant le mémorable voyage de Stanley à travers l'Afrique en 1877. J'apercevais d'où j'étais le remous des eaux écumeuses, au-dessous des rocs énormes contre lesquels le brave et infortuné garçon était venu s'écraser.

Un groupe d'indigènes, revenant d'un marché, arriva jusqu'à moi. Employant toutes les ressources de son dialecte, leur porte-parole essaya sur le ton le plus persuasif de me vendre trois fois sa valeur une chèvre étique. Je coupai court à ce marchandage et quelques minutes après, j'observai les noirs s'embarquant dans un canot. Ils pagayèrent contre le courant sans s'éloigner de la rive, jusqu'à un point d'où il était habituel, mais en tous

temps hasardeux, de diriger la frêle embarcation, vers la rive opposée. Il fallait alors franchir une distance de cinq cents verges environ à travers des tourbillons violents et changeants. A sept ou huit cents verges au-dessous de ce point, l'eau mugissante se transformait en un bouillonnement d'écume perpétuel et d'une violence inouïe.

D'abord, je suivis d'un regard distrait le canot instable et ses passagers, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'endroit critique, de leur traversée. Ils avaient à manoeuvrer leur barque de façon à échapper au remous d'un tourbillon, visible à mes yeux... Suspendant ma respiration je vis soudain la frêle pirogue entraînée de flanc dans la partie la plus rapide du fleuve. Les pagayeurs n'étaient plus maîtres de la barque, et les noirs semblaient affolés par le désastre proche.

J'étais arrivé jusqu'à la rive et je vis bien que tout était perdu, car l'embarcation était pleine d'eau: il n'en émergeait plus ici et là que quelques taches noires avec parfois un bras qui se dressait...

En quelques minutes tout fut fini et les pauvres diables qui n'avaient pas tout de suite coulé à pic furent roulés à la mort par la force terrible du courant. A mon grand étonnement, j'aperçus un indigène qui se maintenait à flot et qui nageait bravement vers la rive où j'étais. De la berge, je le suivis à mesure qu'il dérivait et j'observais avec une attention pénible les efforts du pauvre homme. Il semblait miraculeux qu'il pût jamais nager jusqu'à terre; mais il y réussit. On peut s'i-

voir ainsi sauvé d'une mort inévitable un enfant impuissant.

—Oui, répliqua-t-il, il est sauvé. J'ai essayé bien des fois de lui faire lâcher prise..., mais il se cramponnait trop bien!

Tony, de Kabinda, était au service d'un missionnaire, et malgré un passé notoirement orageux, sa conduite était empreinte d'une pieuse dignité.

Un jour qu'il chassait l'éléphant en com-



Autour du feu

maginer ma surprise quand je vis qu'un enfant, un petit garçon, de quatre ou cinq ans, était cramponné au cou de l'homme.

Emu et saisi d'admiration par cette prouesse, j'aidai le nageur à prendre pied et j'emmenai les deux survivants à ma hutte où je donnai à l'homme quelques verroteries que ses yeux semblaient convoiter. Je lui dis qu'il venait d'accomplir un exploit particulièrement remarquable et qu'il était un homme courageux d'a-

pagnie de plusieurs chefs de villages voisins, Tony, désirant fort se réserver l'animal, s'adressa au groupe d'hommes qui se trouvaient devant lui et leur cria:

—Retirez-vous du chemin... Passez derrière moi... Laissez tirer celui qu'anime la crainte de Dieu!

J'abattis un jour un vieil éléphant dans la forêt, près d'Ibenza. Ce fut une occa-

sion de réjouissances pour les naturels. En quelques heures, le puissant animal fut réduit à l'état de squelette, et une odeur de venaison emplît le village. Ras-sasiés de viande, les noirs se rassemblèrent autour de ma tente et demandèrent à voir mon fusil, cette arme miraculeuse. Le chef, en particulier, écouta avec intérêt mes explications qui furent interrompues par l'apparition d'un de mes hommes, le cuisinier zanzibarite, qui en pleurnichant me dit, en dialecte kiswahili, que ne comprenaient pas les indigènes :

—Ekh Bwana! Naona tabu sana Bwana! (J'éprouve de grands tourments, mon maître. Je suis malade dans mon corps.)

Je pris dans ma trousse un flacon de pilules, et j'en administrai une à l'homme, dose suffisante pour une constitution normale. Le chef Ibenza tendit alors la main, disant :

—Maa, na kulinga. (Donne-m'en aussi, homme blanc.)

Comme je voyageais avec une escorte très peu nombreuse, j'étais en réalité à la merci des naturels et je crus sage de me gagner les faveurs du chef en acquiesçant à sa requête. Je lui offris donc une pilule.

Roulant celle-ci dans la paume de sa main, il prit un air offensé :—Blanc! Tu ne m'en as donné qu'une, dit-il. A celui-là qui est un esclave, tu en as donné autant. Veux-tu traiter un chef comme tu traites ton esclave?

J'étais pris à l'improviste. Je lui exprimai mes regrets d'avoir paru faire si peu de cas de sa dignité, et, pour répondre aux exigences de la situation, je lui donnai trois autres pilules. Avec un sourire satisfait, le chef tendit en avant sa main massive dans la paume de laquelle se perdaient les quatre petites pilules argentées, afin que l'assemblée vît bien de quelle manière j'avais reconnu la distinction de son

haut rang. Puis les lançant avec calme dans sa bouche, il les mâcha délibérément et les avala avec toutes les apparences du plus vif plaisir.

Le lendemain matin, à l'aube, je me remis en route et quittai le village. Les indigènes se rassemblèrent en foule pour me souhaiter bon voyage, mais, dans la cohue... je cherchai en vain mon ami le chef Ibenza!

Un jour que je me promenais dans ce même village écarté, mon attention fut attirée par les pitoyables lamentations d'une femme. Je la découvris affalée sur un monceau d'ordures-pelures de bananes, balayures, arêtes de poisson, immondices de tout genre, cuisant sous le soleil torride. La misérable créature paraissait plongée dans une extrême détresse. Son corps était barbouillé de sang et de fange, et la chair était littéralement arrachée de chaque côté de son visage, laissant les tempes à vif.

Dans son désespoir, elle s'était griffée et déchirée avec ses ongles. Sa douleur était vraiment poignante à contempler, et je cherchai à la consoler, mais en vain.

Me tournant vers un indigène qui se tenait debout non loin de là, je lui demandai dans le dialecte de l'endroit :

—Qu'a donc cette femme? De quelle sorte de maladie souffre-t-elle? Dis-moi vite les paroles pour expliquer ceci.

Le naturel haussa les épaules, et, avec un geste dédaigneux de la tête :

—Le bébé de cette femme est mort, dit-il, il y a quelques jours. Elle se saigne de chagrin, c'est tout.

De chagrin! Le pathétique de cette scène aurait ému un cœur de pierre. Là, à mes pieds, j'avais une révélation de sensibilité sauvage, chez un être appartenant

à une race cruelle et cannibale. Cette femme, cette mère avait chéri et aimé son enfant; cette sauvagesse éplorée, ignorante de toute foi, se lamentait sur la mort de sa progéniture.

C'est le soir, et nous avons, ce jour-là, franchi de nombreux milles sous l'ardeur

son vieux fusil à pierre. Soudain, une bûche crépita, lançant une pluie d'étincelles, et mes intrépides discoureurs disparurent comme une volée de moineaux...

Bien qu'on rencontre rarement, chez les indigènes de l'Afrique centrale, le sentiment véritable de la gratitude, dans l'acception ordinaire de ce mot, il ne faut pas



Pont de lianes.

du soleil tropical. Mes porteurs, assis autour des flammes joyeuses d'un feu de grosses bûches, se racontaient leurs différents exploits. L'un se proclamait "le plus grand chasseur de buffles de tout le Ngembi". L'autre relatait les hauts faits qu'il avait accomplis à la guerre. Un troisième racontait comment il avait tenu tête à un éléphant furieux et l'avait abattu d'une charge de cailloux tirée avec

croire que cette vertu soit étrangère à leur nature. Voici un exemple amusant du contraire que me fournit un naturel qui souffrait d'une maladie de peau. A force de remèdes simples, je réussis à le guérir, et je lui déclarai après un mois qu'il était remis et capable de retourner chez lui.

—Oui, ô blanc! répliqua-t-il. Mais que vas-tu me donner en paiement? Je suis resté longtemps avec toi: une lune entière

re s'est écoulée, comment vas-tu me payer pour tout ce temps?

Sur la place du marché, les habitants de la contrée environnante sont rassemblés, achetant, vendant, marchandant. Chaque individu péroré, tout à fait insoucieux de savoir si on l'écoute.

Bientôt, je perçus un bruit de voix courroucée. Le chef fumba disait au chef lutété:

—Combien ton peuple est misérable ! Un chef de peuple aussi pauvre n'est pas un vrai chef. Ne souffres-tu pas de la faim? N'as-tu pas froid, la nuit, sans rien pour te couvrir? Et tes morts, n'est-il pas dur de les mettre dans la terre sans linceul autour du corps? Et tes enfants, donc!... Mais nos esclaves à Fumba possèdent plus de biens que ton peuple de Lutété.

Dans sa réponse enflammée, j'entendis le chef lutété faire allusion au prochain marché de Nkandu.

—Tes paroles sont des paroles d'envie, ripostait-il. Au marché de Nkandu, nous te prouverons que tu mens, que tes paroles ne sont pas vraies. Tu verras, ô chef, tu verras au prochain jour de marché!

Cette menue dispute m'intéressa et j'eus grand soin de ne pas manquer le marché suivant. Tout s'y passa comme d'habitude jusqu'au milieu de la journée. Soudain montèrent des exclamations de surprise et d'émerveillement. En signe d'étonnement, les mains se plaçaient devant les bouches ouvertes, tandis que les gens contemplaient un long cortège qui gravissait lentement les lacets de la colline. C'était le peuple lutété qui, pour réfuter les sarcasmes du chef fumba, venait faire parade de ses richesses et de ses biens.

Il y avait là environ deux cents hom-

mes et femmes, et le chef, qui les conduisait en personne, était fort somptueusement accoutré. Il arborait une ombrelle écarlate bordée de dentelle dorée. Sur sa tête il avait campé un casque de "horse guard". Il avait pour collier la monture d'un tambourin dont les petites cymbales de cuivre tintaient, et sur son torse nu, il avait passé une tunique rouge de la milice anglaise. Son costume se complétait de quelques mètres de cotonnade multicolore enroulée autour de la taille et dont les extrémités traînaient dans la poussière derrière lui. La défroque de ses compagnons n'était pas moins ahurissante, et l'ensemble formait une collection d'oripeaux si variés qu'un brocanteur du Temple aurait pu y faire un choix complet; le tintement des clochettes les salves belliqueuses tirées avec de vieux tromblons, l'in vraisemblable destination infligée à certains vêtements, tout cela formait un tableau difficilement oubliable.

Sans qu'un mot fût prononcé, la mascarade déboucha sur la place du marché, et, de l'allure la plus noble, elle passa à travers la cohue des spectateurs muets d'admiration; elle se retira dans l'ordre où elle était venue, sans que personne ait desserré les dents, et tous, dans un silence que nul ne troublait, nous la regardions descendre l'étroit et sinueux sentier qui la ramenait à son village.

Pendant mon séjour à Yambouga, il survint de nombreux événements dramatiques. Entre toutes les tragédies qui marquent cette époque, il est un incident particulièrement pathétique qui reste obstinément gravé dans ma mémoire.

Il était midi; dans l'intense chaleur, l'atmosphère résonnait du bourdonnement des insectes. La réverbération du soleil

aveuglait. D'âpres et fétides exhalaisons se dégageaient des monceaux de détritux qui entouraient le camp. Un infortuné Zanzibari, dont les jambes étaient couvertes d'ulcères suppurantes, se traînait sur le sol à l'aide d'un bâton. Je lui fis des reproches de s'exposer ainsi à la chaleur

nous séparer. Alikou rafiki angou Sana, il était mon seul ami.

Et avec un regard implorateur qui hante encore mon souvenir il continua :

—O Bouana Angou, permets-moi de le suivre.

Non sans difficulté, je réussis à calmer un peu le chagrin du malheureux et je le laissai dans le camp, à l'abri du soleil et des mouches.

Pendant la nuit, un orage épouvantable s'abattit sur la forêt, un de ces ouragans qui sont particuliers aux régions tropicales de l'Afrique et de la violence desquels il est difficile de donner une idée. Mon service, cette nuit-là, m'obligeait à visiter les sentinelles, car nous vivions au milieu de dangers perpétuels et nous savions par expérience que les indigènes profitaient volontiers de pareilles occasions pour tenter une attaque.

Pataugeant sous la pluie battante, au milieu des roulements assourdissants du tonnerre, aveuglé de temps à autre par des éclairs qui déchiraient le ciel, au-dessus de ma tête, je trébuchai sur un obstacle étendu sur mon passage. M'étant procuré du feu dans une case voisine, je constatai que j'avais butté contre le cadavre froid et rigide à présent, du pauvre diable qui m'avait si pitoyablement exposé son désespoir ce même jour.

Il était mort dans la case, mais ses barbares compagnons avaient jeté dehors sa dépouille. Avec des sentiments de sympathie pour le malheureux et de colère contre ses compatriotes inhumains, je passai une grande heure à enterrer le mort à côté de son ami.

La nature perdit son aspect furieux ; le soleil se leva dans un ciel débarrassé de nuages et ses gais rayons essuyèrent le monticule de terre sous lequel dormaient,



Porteur Congolais.

intense du soleil et je lui offris mon aide pour aller se mettre à l'abri dans une case voisine. Laissant tomber son bâton, il fixa ses yeux sur moi et l'expression de son regard était troublante.

—O maître ! dit-il, hier, mon ami, l'ami de ma jeunesse est mort, et on l'a enterré là-bas ; nous nous étions juré de ne jamais

côte à côte, les deux Zanzibaris unis dans la mort.

Pendant la saison pluvieuse, la caravane avec laquelle je voyageais arriva devant un torrent débordé et c'est en vain que nous essayâmes par tous les moyens de le franchir. Finalement, nous abattîmes un arbre de façon à le faire choir en travers de la rivière. Malheureusement, il tomba dans la partie la plus profonde et le tronc s'enfonça à quelque trois pieds au-dessous de la surface. Avec mille précautions, chacun des porteurs de ma caravane réussit à passer, et il ne resta bientôt plus qu'un indigène et moi.

Le noir plaça le pied sur le tronc sub-

mergé, avança en tâtonnant et ne conserva son équilibre qu'avec de grandes difficultés. Je suivis presque immédiatement derrière, et les eaux boueuses tourbillonnaient autour de nos jambes.

J'étais à mi-chemin déjà, lorsque j'entendis des cris sur la rive. En levant la tête, j'aperçus une branche énorme que le courant amenait rapidement dans notre direction. Elle heurta le noir à l'épaule, devant moi, et le renversa. Une seconde après, alors que j'avais toutes les peines du monde à rétablir mon aplomb, la tête du malheureux reparut un peu plus bas. Ses traits étaient convulsés de terreur. Il leva les bras en l'air, en criant lamentablement :

—Ekh, Mama! et il coula soudain à pic.

HYMNE A UNE JEUNE FILLE

Comme un reflet clair, comme un écho frais,
Comme un chaste encens du jardin des anges,
Parmi nos ennuis, nos laideurs, nos fanges,
Offre, ô jeune fille encore sans secrets,
Tes yeux transparents, ton rire suave,
Ton âme légère, à la fois chassant
Tout! Regret, tristesse et souci pesant!
Ton regard contient l'eau pure qui lave,
Ta voix est un chant plus mélodieux,
Ta candeur fait croire à celle des dieux!
O clarté lointaine! O chanson ravie!
O fleurs d'innocence! Écloses en nous,
Répandez parfums, joie, éclat sur tous.
Dispersez remords, lassitude, envie!
Vous êtes l'étoile à notre secours,
L'extase égrenée en nos coeurs paisibles,
Le baume divin des pleurs invisibles!
Réveillez en nous, dans l'ombre des jours,
Comme un chaste espoir d'un ciel sans colère,
Comme un frais appel, comme une aube claire.

Léon DIERX.



LES CÉRÉALES

LES céréales jouent un rôle considérable dans l'alimentation: non seulement elles se conservent longtemps et sont, par suite, facilement transportables; mais elles présentent pour la plupart des qualités exceptionnelles au point de vue nutritif. Le blé est d'ailleurs la plus aisément digérable, mais on ne peut pas le cultiver partout, il est plus exigeant pour le terrain et pour la culture même. On peut dire que c'est la reine des céréales pour les habitants de l'Europe, de l'Amérique du Nord et de l'Ouest, tout comme pour ceux de Perse et du Turkestan. De plus en plus, on voit la culture du blé s'étendre dans les Etats du sud et de l'est de la Russie d'Europe, dans le sud de la Sibérie, aussi bien qu'aux Etats-Unis ou au Canada. Les hivers très froids ne lui font point peur, pourvu qu'il puisse jouir d'étés chauds et ensoleillés. Les pays les plus chauds où il soit cultivé sur une grande échelle sont les provinces centrales de l'Inde. Parmi les céréales importantes qui exigent moins de chaleur, il y a le seigle, qui est d'ailleurs peu cultivé en dehors de certaines parties de l'Europe, à cause de son goût et sans doute aussi de sa digestibilité moins grande. On le trouve principalement en Russie d'Europe, en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en

Hollande, et dans certaines portions de la Suède et de la Norvège. L'avoine, qui réclame encore moins de chaleur et de soleil, mûrit bien même dans les pays où l'insolation estivale n'est pas très considérable. Il faut du moins qu'elle ait une période de végétation assez longue. Tout en étant la nourriture par excellence du cheval, elle fournit aussi un aliment de très bonne qualité aux Scandinaves et aux Anglo-Saxons, qui l'apprécient beaucoup. On la cultive tout particulièrement dans certaines parties de la Suède, de la Norvège, de l'Ecosse. Dans ces pays, elle constitue la principale nourriture de l'homme, comme le fait remarquer M. A. Weïkof, auquel nous empruntons une grande partie de ces détails.

L'orge se contente de moins de chaleur encore; elle croît jusqu'à la limite boréale des céréales, dans le nord de la Russie et de la Scandinavie; elle ne redoute pas davantage les hautes altitudes, et on la rencontre aussi bien dans les Alpes que dans le Caucase, l'Himalaya et les Andes. On la récolte aussi en Arabie, plus bas que la région du froment, parce qu'elle vient à maturité très vite, avant que la température s'élève trop; elle n'est d'ailleurs pas difficile sur la quantité de pluie que la nature lui distribue.

Il ne faut pas oublier non plus les céréales tropicales, qui, elles aussi, ont une part importante dans l'alimentation de l'homme. C'est le maïs, le riz, le sorgho, puis quelques autres. Pourvu qu'elles aient assez d'eau, elles viendront à graine par les températures les plus hautes; ce qui ne les empêche point de réussir également sous certains climats moins extrêmes. Le maïs en particulier est cultivé de façon intense au Canada et aux Etats-Unis; il sert d'ailleurs autant à la nourriture des animaux qu'à la nourriture des humains. Au Mexique, dans l'Amérique Centrale, dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud, il est la seule céréale cultivée et par excellence la nourriture de l'homme et des animaux. Il s'est bien répandu dans diverses régions de l'Europe, ainsi que dans l'Inde, la Chine et le Japon, mais il n'y a qu'une place secondaire. Dans ces contrées d'Asie, c'est au contraire le riz qui est la céréale dominante; riz de marécages ou riz de terrain sec couvrent des étendues immenses dans l'Asie méridionale ou orientale, de même qu'à Java et au Japon. Le riz est difficile à cultiver; il faut se mettre dans la boue liquide pour cela, mais il fournit une nourriture excellente, de digestion rapide et facile, et on peut, grâce à lui, utiliser des marécages, où d'autres céréales ne viendraient pas. Ajoutons qu'on le cultive également aux Etats-Unis, dans la Caroline du Sud et en Géorgie, puis en Italie, dans la Lombardie et le Piémont, et même quelque peu en France. Quant au sorgho, que beaucoup de nos lecteurs ignorent complètement, ses principaux domaines sont l'Afrique, sauf dans le nord et le sud extrêmes, et l'Inde. On le rencontre aussi au Turkestan, en Mandchourie.

Les céréales se consomment sous les for-

mes les plus variées; la manière de les cuisiner (qu'on nous passe le mot) dépend, non pas seulement de la céréale, mais aussi de la région où l'on se trouve. A la vérité, le froment de même que le seigle est consommé presque exclusivement sous forme de pain. Pourtant, dans l'Afrique du Nord et dans l'Afrique occidentale, on en fait des galettes. On dit que les Chinois et les Japonais, quand ils peuvent consommer du froment, le mangent sous forme de bouillie; nous disons quand ils peuvent, parce que le froment est une céréale chère.

L'orge sert très souvent encore à fabriquer du pain, pain qui n'est pas très aisé à digérer; c'est ainsi qu'on le consomme dans les parties de l'Europe où on le cultive. Dans le Caucase et dans les Andes, on en fait des galettes. Ailleurs, on le consomme sous forme de bouillie. L'avoine, elle, est mangée à peu près exclusivement comme bouillie. Nos lecteurs connaissent cette bouillie particulière faite de grains d'avoine concassés, et que l'on appelle en écossais "porridge".

Le riz et le sorgho sont mangés sous forme de bouillie dans l'Inde et dans l'Asie occidentale. Il est vrai que l'Asie est essentiellement un pays à bouillies, on les prépare soit avec le riz ou le sorgho, comme nous venons de le dire, soit avec d'autres céréales, même avec l'orge et le froment. C'est également une bouillie que les Thibétains et les Mongols préparent avec une farine grossière faite d'orge grillée.

— 0 —



Le cours de couture.



LES CLUBS D'OUVRIÈRES ET D'EMPLOYÉES

C'EST des Etats-Unis qu'est originai-
re l'idée des clubs ou sociétés pour
ouvrières et employées. Le premier
de ces clubs fut fondé il y a relativement
peu d'années et, à son début, ne compre-
nait que treize membres. Des clubs sem-
blables existent aujourd'hui à New-York,
à Brooklyn, à Philadelphie, dans le Mas-
sachusetts, dans le Connecticut, etc.

Le but des clubs d'ouvrières est de ve-
nir en aide aux jeunes filles vivant de leur
salaire, de leur fournir le moyen d'amélior-
er leur situation, de les distraire et, par
suite, de les détourner des sentiers où de
mauvais conseils pourraient les entraîner.

Chaque club devant pourvoir à soi-mê-
me sans avoir recours à autre chose qu'à
la cotisation des membres, on comprend
que la bonne gestion des finances est de
la plus haute importance. La cotisation
mensuelle des membres est fixée à vingt
cents, parfois à vingt-cinq. Il existe aussi
un droit d'entrée, habituellement de vingt-
cinq cents. Lorsqu'un club possède deux
cents membres payants, il lui est possible
de supporter les dépenses courantes :
loyer, éclairage, chauffage et entretien.
Le mobilier nécessaire est payé au moyen
de soirées, de bazars.

Lorsque les clubs possèdent un assez

grand nombre de membres, il leur est fa-
cile de donner des cours de couture, de
cuisine, d'hygiène, etc. Ces cours sont
payants. Quelquefois, des personnes ex-
pertes dans les arts féminins, s'offrent à
diriger gratuitement les cours; malheu-
reusement, il n'est pas toujours possible
d'obtenir une telle collaboration; plus
souvent, il faut rétribuer les professeurs.

Fréquemment, des conférences ont lieu
sur différents sujets pouvant intéresser
les jeunes filles. Après la conférence, les
membres présents sont invités à partici-
per à une petite causerie où chacun émet
son opinion sur le sujet traité, ce qui le
fait mieux comprendre et apprécier.

Les cours les plus populaires sont peut-



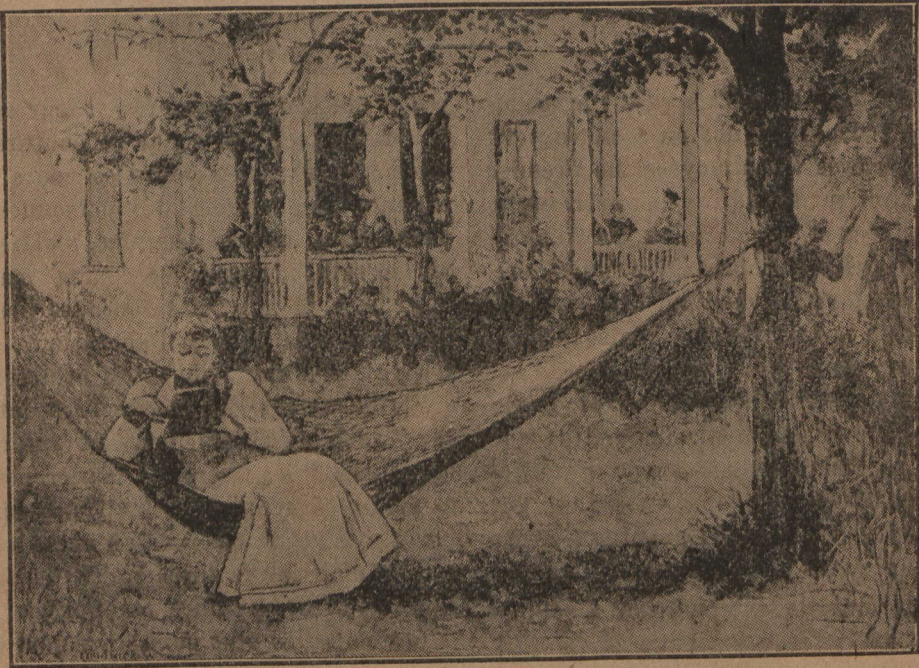
Le cours de cuisine.

être ceux de culture physique, de danse et de chant, mais ici, une difficulté surgit, car il faut trouver un local suffisamment grand et, cependant, d'un loyer peu élevé.

Les différents clubs d'ouvrières possèdent un journal, "Far and Near", dans les colonnes duquel sont discutées les questions pouvant intéresser les jeunes filles et dont les clubs se servent comme d'intermédiaire.

Certains clubs aussi ont des résidences à la campagne, dans les montagnes ou au bord de la mer où les jeunes filles, pour une somme modique, passent agréablement et confortablement leurs vacances.

Il est à souhaiter que chaque ville d'une certaine importance voit se fonder un club d'ouvrières et d'employées. Ceux qui existent actuellement, peuvent servir d'exemple, et il ne faut pas seulement se



La maison de repos.

Les clubs ne se sont pas contentés d'intéresser et d'instruire leurs membres, ils ont encore fondé des Sociétés de secours mutuels en cas de maladie. Ces Sociétés fonctionnent admirablement bien.

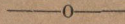
On trouve aussi là des bureaux de placement qui prennent vraiment l'intérêt et la défense des ouvrières. Nulle personne n'est envoyée dans une position s'il y a des doutes sur l'honorabilité de la maison.

contenter de les imiter, mais encore et surtout, chercher à faire mieux.

La force dépend de l'union, et il est d'autant plus nécessaire de s'unir que l'on est plus faibles. Nous n'entendons pas dire par là que les jeunes filles, ouvrières et employées, doivent s'unir dans le seul but de faire la lutte aux patrons, comme le font les socialistes en général, mais pour deviser des moyens d'améliorer leur sort,

leur condition et pour mettre ces moyens en pratique elles-mêmes, sans avoir à attendre la bonne volonté des personnes fortunées qui, pour occuper leurs loisirs et aussi, sans doute, par esprit de dévouement, s'intéressent aux humbles, à ceux et à celles qui sentent peser plus lourdement

sur leurs épaules le fardeau de la vie; et puis, on s'entend, on se comprend toujours mieux entre soi qu'on est compris par des personnes d'un rang plus élevé, parce que, où il y a égalité de situation, les besoins de l'un sont les besoins des autres.



LES VENTES DU BRIC A BRAC DU MONT-DE-PIÉTÉ DE PARIS.

E LLES ont lieu, ces ventes, une fois tous les mois, et attirent une foule extrêmement pittoresque, bien plus pittoresque encore que celle des ventes de bijoux et des ventes de linge, composée presque entièrement de marchandes à la toilette.

Car les ventes des objets engagés au Mont-de-Piété et non dégagés dans les limites de temps réglementaire sont de trois sortes. Il y a les ventes de bijoux, comprenant tous les objets d'or et d'argent ou de métal précieux; il y a les ventes de linge et de vêtements; il y a aussi la vente de tous les objets n'entrant pas dans une de ces catégories et réunissant les choses les plus hétéroclites qui soient. On y trouve de tout: des bicyclettes, des garnitures de cheminée, des tableaux, des instruments de musique, des cannes, des candélabres, des lampes, des lustres, des bustes en marbre et en bronze, des statuettes.

Les jours où les ventes doivent avoir lieu, l'animation est grande dès les premières heures de la matinée; la vente commence à onze heures, mais il est à peine neuf heures que, déjà, les gens ar-

rivent.

A vrai dire, ce ne sont pas encore des marchands; ce sont des commissionnaires qui revendront la bonne place qu'ils ont pour vingt ou quarante sous.

Sitôt que la porte est ouverte, c'est une bousculade folle, une ruée, un torrent dévastateur; on se pousse, on se bat, on arrive enfin à se caser, et la vente commence.

Le commissaire-priseur, qui va diriger la vente, et les contrôleurs s'installent. Parmi eux, est une personnalité bien connue du monde des lettres, auteur de plusieurs romans à succès. Le crieur montre à la foule le premier objet à vendre et les enchères montent. Il est, ce crieur, jovial et exubérant; c'est presque une des nécessités de la charge. Il faut répondre aux interpellations, lancer quelques boutades dire le mot juste qui mettra l'objet qu'on vend en valeur et, du même coup, fera craquer la salle d'un bon gros rire. Il faut chauffer son public, empêcher qu'il ne s'endorme, afin que flambe mieux le feu des enchères. On rencontre, dans ce public, des têtes extraordinaires, des vieux

juifs, des brocanteurs et de vieilles marchandes aux cheveux en désordre et aux mains sales. Beaucoup de ces marchands portent des lorgnons de verre, voire des lunettes : les uns sont coiffés de casquettes, d'autres de chapeaux, et tous se sentent bien chez eux. Parfois, ils crient un chiffre, mais, le plus souvent, font comprendre ce qu'ils veulent par signes presque imperceptibles. Le crieur annonce :

— Trente francs... Cinquante. Trente et un... Cinquante.



— Trente-cinq..., et abaissez vite votre marteau ! crie un gros homme rouge et joufflu.

Le crieur le remet à sa place :

— Non, mais, dites donc, c'est-y vous qui donnez des ordres, ici !...

On rit.

Les objets achetés sont déposés dans l'escalier, qui offre le curieux aspect d'un étalage de bric-à-brac. Mais voici un moment d'émotion. Une garniture de cheminée monte, monte, sans savoir où elle s'arrêtera : 300, 400, 500, la voilà à 1,000 francs, et puis à 1,500, et puis à 2,000 ; elle monte toujours, sa valeur est dépassée depuis longtemps... C'est un coup organisé par une bande qui veut faire "boire un bouillon" à un dissident. Car il y a des bandes qui arrivent, grâce à leur organisation et leur discipline, à acheter les

choses pour presque rien. On ne pousse pas les enchères, on ne monte jamais les uns sur les autres, et puis, quand la vente est finie, on se réunit dans un petit café, on étale le butin et on partage. Lutter contre une de ces bandes est très difficile, et, lorsqu'un amateur imprudemment s'y risque, il n'est pas de misère qu'on ne lui fasse. On feint de tenir beaucoup à l'objet mis en vente, on le discute, on le pousse, il monte, l'amateur s'emballé, monte, monte, surenchérit, et puis, quand il a lancé, d'une voix triomphale, un chiffre très élevé, il s'aperçoit que tout le monde autour de lui ricane et se moque de lui.

Mais ceci ne veut pas dire que les amateurs ont tort de se risquer à ces ventes. Tout au contraire, on y peut trouver de très belles occasions sans être nécessairement en butte aux mauvais tours des marchands organisés.

Ces objets qu'on vend ainsi sont ceux dont les reconnaissances n'ont pas été renouvelées après dix-huit mois et malgré que l'administration, prévenante, ait écrit à leurs propriétaires pour les aviser de cette vente. Il y a des objets qui sont là depuis vingt ou trente ans, sans que leur propriétaire songe à les dégager. Lorsqu'il s'agit de choses ayant un caractère très intime, qu'on voit bien qu'il s'agit d'un souvenir de famille, on le rend tout simplement à l'emprunteur infortuné. De même, si l'enchère monte au-dessus de la somme prêtée, le "boni" est tenu à la disposition de l'emprunteur pendant dix-huit mois ; après quoi, on le verse à l'Assistance Publique, l'administration du Mont-de-Piété ne gardant jamais rien pour elle.

C'est ainsi que "le pauvre enrichit le pauvre". On pourrait disserter longtemps sur cette étrange chose.

Le SECRET des DOMPTEURS



LA physiologie — science qui prétend expliquer la vie et les fonctions organiques des êtres animés — est restée, jusqu'ici, bien au-dessous de son programme. Comment, d'ailleurs, pourrait-elle expliquer la vie, alors qu'elle nie l'âme qui est la vie même! Et que dirait-on d'un mécanicien qui, dans la démonstration technique d'une machine en marche, se bornerait à exposer le mouvement des roues, le jeu des pistons et des cylindres, et oublierait le grand ressort de l'action: la vapeur, et même l'homme, qui est ici le "deus ex machina?"

Pour le physiologiste, par exemple, l'oeil est l'organe de la vue, et la vue est la faculté de voir. Vérités de La Palice! Il aura beau nous décomposer l'oeil en ses diverses parties anatomiques: cornée, sclérotique, iris, cristallin, rétine, nerf optique, etc., il ne répondra point pour cela à ces simples questions enfantines: qu'est-ce que l'oeil? qu'est-ce que la vue? C'est que, pour résoudre le problème, il faudrait découvrir surtout ce qui regarde derrière la vitre, c'est-à-dire l'esprit emprisonné dans la matière, étincelle qui rayonne, fulgure et foudroie, suivant les circonstances.

L'oeil est autre chose qu'une lentille, et il y a dans un "coup d'oeil" la vie et la mort, ces deux termes pris dans leur acception la plus rigoureuse. Qui n'a été traversé par la flèche d'un regard de mère éplorée ou de père irrité, et fait la différence de leur puissance diversement émotive. On dit, de certains individus, "qu'ils ont des yeux à vous faire entrer

sous terre"; de tels autres, "une expression angélique". Il y a des yeux dévorants, des yeux chargés à balle et qui éclatent en coup de pistolet. Ce ne sont pas vaines métaphores d'écrivains précieux. Sous chacun de ces mots dort une grande vérité.

Il y a eu et il y a encore des hommes qui d'un regard peuvent dompter les bêtes les plus féroces, les adoucir et se préserver de leurs morsures. On connaît l'histoire des psyllés, de Martin, du fameux Van Amburch, de ces naturels d'Amérique, de ces jongleurs indiens et d'une foule d'autres qui ont eu une grande réputation sous ce rapport. Tous les jours, chez nous, on assiste dans les cirques à ce spectacle, devenu banal par sa répétition, mais qui ne constitue pas moins un des phénomènes les plus extraordinaires pour quiconque ne s'arrête point à la surface des faits, mais se plaît à creuser la profondeur des choses: le lion dompté par l'homme. Et c'est une preuve tellement usée par la vie quotidienne, qu'elle ne prouve plus rien. Il nous faut donc recourir à des arguments moins défraîchis, sinon plus neufs, pour combler les lacunes de la physiologie et mettre la Science en face d'une faculté physique de l'homme qu'elle a niée pendant longtemps, mais qui écrase par son effroyable évidence les incrédules les plus obstinés, les savants les plus irréductibles.

Il y a des yeux qui domptent, il y a même des yeux qui tuent. C'est une réalité terrible, mais c'est un fait, un acte physiologique, puisque physiologie il y a,

et les exemples abondent plus frappants les uns que les autres. Nous ne les puiserons pas en dehors de notre époque, car la distance affaiblit les objets, et il est nécessaire qu'ils conservent ici toute leur force expressive. C'est à un drame intime que nous emprunterons le premier.

Un docteur connu, qui se livrait à des recherches expérimentales sur les facultés hyperphysiques de l'homme, allait recueillir des crapauds dans les champs et, rentré chez lui, en plaçait un dans un bocal de verre. Alors un duel à mort s'engageait entre le médecin et le batracien. L'homme fixait ses yeux sur ceux de l'animal. Celui-ci rivalisait aussitôt son regard sur le sien, tels deux glaives croisés, étincelants et meurtriers. A l'attaque de son adversaire, qu'il devinait fatale, le crapaud ripostait de toute la force de son oeil haineux. Il soufflait, se gonflait démesurément pour résister à ce dard qui fouillait à vif jusqu'au centre de sa vitalité. Le médecin devait employer toute son énergie pour ne pas céder au choc. Enfin, après des péripéties qui duraient plus ou moins longtemps, suivant la force de résistance de la bête, celle-ci, gonflée outre mesure de colère impuissante, éclatait comme un pneu traversé par une pointe.

Ces séances épiques faillirent avoir des conséquences désastreuses. Le docteur avait un fils, encore tout jeune. Avec la curiosité de son âge, le petit garçon avait surpris les expériences de son père et, par esprit d'imitation, résolu de faire comme lui. Un jour que le médecin était sorti de son bureau pour une cause quelconque, l'enfant s'y glissa subrepticement, plaça un crapaud dans le bocal et engagea la lutte avec l'animal. Mais l'organisme du pauvre n'était pas de taille à soutenir le combat. Le crapaud ne tarda pas à pren-

dre avantage sur son faible antagoniste qui, bientôt, se sentant perdu, se mit à pousser de violents cris de détresse. Le père accourut affolé, se substitua immédiatement à son fils, et tua le batracien par son seul regard chargé de rancune. Mais l'enfant, imprégné d'une force mauvaise, tomba dans une grave maladie dont il manqua mourir.

Si l'on fréquentait plus assidûment les Anciens qu'on ne le fait de nos jours, l'on saurait que ces phénomènes étaient connus de tout temps. Aristote, Gallien, Avicenne parlent de certaines femmes de la Tartarie qui tuaient d'un regard lorsqu'elles étaient en colère. Ils en attribuaient la cause à une sorte de vapeur maligne s'exhalant des yeux et dont le rayonnement subtil avait un pouvoir létifère, aussi recommandaient-ils sérieusement d'éviter certaines rencontres. Ces avis, qualifiés de radotages par un siècle verni de science, mais très superficiel au fond, ne manquaient peut-être pas de sagesse. Ils semblent être, dans tous les cas, le fruit de l'observation. De quels sarcasmes ne couvrirait-on pas l'histoire suivante si elle se trouvait chez le vieux Pline si discrédité à notre époque! Pourtant, elle est d'hier, pour ainsi dire, car elle remonte à peine à une quarantaine d'années.

Il y avait alors à Camps, petit village près de Brignoles, en France, un chasseur extraordinaire comme on n'en voit pas souvent. Il se nommait Jacques Pélissier. D'un regard, il arrêtait un oiseau dans son vol ou le tuait à volonté. Son action, toutefois, n'allait pas au-delà des passe-reaux, des rouges-gorges, chardonnerets et autres oisillons du même genre. C'est le docteur H. D. d'Alger, qui rapporte le fait et nous allons un instant lui donner la parole:

Il y a six mois, je fus appelé à Camps pour donner mes soins à un pauvre jeune homme atteint de phtisie. J'étais arrivé depuis peu, lorsqu'un petit paysan de treize à quatorze ans vint dire à mon hôte que maître Jacques Pélissier était à la cuisine avec une douzaine de rouges-gorges qu'il venait de prendre pour le malade.

—Eh bien, faites-le monter! répondit M. V. Et se tournant vers moi:

—Vous allez voir, docteur, le chasseur le plus singulier, le plus incroyable du pays, et peut-être de la France; mais ce que vous ne pourriez jamais supposer, c'est le moyen qu'il emploie pour prendre le gibier.

—Il se sert sans doute de pièges? répondis-je.

—Nullement! Il les prend tout bonnement avec les mains!

J'allais répliquer, quand maître Pélissier entra:

—Pélissier, lui dit M. V., expliquez à M. le Médecin la manière dont vous prenez les rouges-gorges.

—Ma foi, Monsieur, c'est très facile: je le regarde, j'étends la main sur lui et, fût-il à cinquante pas, il bat des ailes, ferme les yeux et se laisse empoigner très tranquillement.

—Vous chargeriez-vous, dis-je de prendre les oiseaux que je vous indiquerais?

—Certainement, s'il s'agit seulement de moineaux, rouges-gorges, chardonnerets.

A cinquante pas de la maison, une charmante bergeronnette vint se poser et je la montrai à maître Jacques.

—Regardez bien, Monsieur, dit-il, elle est à moi!

Aussitôt, fixant le pauvre volatile, il étend sur lui la main en s'approchant lentement; la bergeronnette s'arrête, lève et baisse sa jolie tête, étend ses ailes, mais ne peut s'envoler et finit par se laisser

prendre. Quatorze oiseaux furent pris de la sorte dans l'intervalle d'une heure.

Je demandai à maître Jacques de rendre la liberté à ses prisonniers, ou de ne les charmer qu'à moitié afin de les laisser sautiller sur le gazon; toutes mes demandes furent exécutées sans le moindre insuccès. Une fois, même, il laissa un chardonneret s'envoler à environ cent vingt pas et l'arrêta à mon signal, au moment où, par l'allure tout à fait libre de son vol, il semblait hors d'atteinte du pouvoir fatal de Pélissier.

—Si vous voulez dit le, bonhomme, je vais tuer ceux que vous me désignerez, et je ne les toucherais pas!

Je lui en montrai deux et, à vingt-cinq ou trente pas de distance, il exécuta, en moins de cinq minutes, l'exploit qu'il venait de promettre.

C'est un peu la même manière qu'employait le fameux Sidi Hamoud-ben-Mohamed pour chasser le lion.

Dès qu'un de ces fauves lui était signalé dans une tribu, Hamoud, le visage tourné vers l'Orient, pria le Dieu fort, élément et miséricordieux, de répandre sur lui sa force, sa puissance, sa lumière et de le rendre victorieux, s'il l'en trouvait digne. Cet acte de foi accompli, il se mettait en marche vers le repaire du lion, escorté de toute la tribu. Dès que les deux adversaires sont en présence, Hamoud plante ses yeux dans ceux du félin. Sous ce regard impérieux, le lion avance, recule et pousse des rugissements effrayants, son regard soudé à celui de l'Arabe. Tout son corps frémit d'impatience et d'étonnement: on voit, on sent qu'il se passe en lui quelque chose d'anormal. Enfin, hérissant sa crinière, il fait un léger bond, s'approche et s'aplatit, prêt à s'élancer sur son ennemi. L'Arabe avance d'un pas ou deux. Le lion bat ses robustes flancs de sa queue et ex-

tr'ouvre, par moments, une gueule effrayante. Alors Hamoud l'interpelle :

—Tu es le roi des animaux, c'est vrai; à toi sont échus la force, l'agilité et le courage; mais moi, fils de la femme, je suis le roi de la création et, par la puissance que Dieu m'a donnée sur tout ce qui peuple sur la terre, je t'ordonne, tu entends, ô lion, j'ordonne, je veux que tu te courbes et meures sous ma main.

Saisissant alors sa carabine, Hamoud met le lion en joue et l'abat d'une seule balle.

Combien les chasses bruyantes de l'ex-président Roosevelt sont pâles à côté de celles de l'habitant du désert! Il est vrai qu'Hamoud devait finalement recourir à une arme artificielle pour terrasser le fauve; c'est probablement parce que la force de son regard n'était pas suffisante pour foudroyer un animal de cette taille. Mais le principe de cette force n'en demeure pas moins acquis avec son application proportionnelle.

Cependant, il semblerait résulter d'autres expériences que si le regard de l'homme est insuffisant pour tuer un grand carnassier tel que le lion ou le tigre, il a assez de puissance pour foudroyer, frapper de mort son semblable. Un journaliste anglais nous en donne l'assurance.

C'était pendant la guerre de l'Indépendance italienne, le rédacteur de la "Pall Mall Gazette" se trouvait à la Cava, petit village voisin de Salerne: "Un jour que je prenais mon repas dans une auberge, je vis passer, dit-il, unè foule de gens très excités, poursuivant une vieille femme cherchant son salut dans la fuite. Je me précipitai à mon tour et je la rattrapai bien vite: "Mal' oecch! morte!" (le mauvais oeil, à mort!) Au moment où j'arrivais près d'elle, la vieille femme se prit le pied dans sa robe et tomba. Je me

retournai alors face aux poursuivants et, tirant mon revolver, j'arrêtai la trombe d'un seul geste. Lâches jusqu'aux moelles, ces chenapans ne se souciaient pas d'être les "six hommes destinés à "perdre leur place à table devant mon arme". Ils restèrent sur place, en hurlant, tandis que la vieille femme les regardait, assise au milieu de la route. A la fin, l'un d'eux, pensant que je ne le voyais pas saisit une pierre tranchante et la lança de toutes ses forces à la vieille femme. Je me retournai rapidement pour voir si elle était touchée; mais non. La vieille qui avait l'air d'une véritable furie, avait bondi sur ses pieds et elle agitait son index dans la direction de son assaillant, droit sur le visage. Ses yeux semblaient vraiment lancer du feu.

Un cri d'horreur et de rage partit de la foule, car, à ce moment, l'homme tomba comme frappé de la foudre. Les autres s'enfuirent, épouvantés. J'allai à lui; il n'était pas mort, mais paralysé sans espoir.

—Eh bien, la mère, dis-je à la vieille femme, vous avez gentiment puni le misérable!

—Ah! signor, dit-elle, je l'aurais tué, si j'avais voulu; mais je ne veux plus tuer, maintenant.

Intrigué par cette réponse, le journaliste reconduisit la vieille chez elle. Celle-ci, mise en confiance par son geste chevaleresque, lui révéla son secret qu'il expérimenta dans la suite.

"Ai-je besoin de dire, conclut-il, que dans les expériences que je fis plus tard, je ne l'employai jamais sur des êtres humains! Mais il m'est arrivé de tuer ainsi, à volonté, "d'un seul regard", des chiens, des chats et d'autres animaux, aussi soudainement que par un choc électrique."

C'est bien là le mot de la fin. L'homme

est, sans doute, une prodigieuse dynamo qui dégage, à l'occasion, une formidable énergie électrique, lorsqu'elle est mise en action par la foi génératrice de la volonté. Et l'on sent alors toute la véridique profondeur de ces paroles de l'évangéliste Saint Mathieu :

“Ceux qui croient saisiront les serpents avec la main, et, quand ils auront pris un breuvage mortel, il ne leur nuira point; ils imposeront leurs mains aux malades, et ceux-ci seront guéris!”

Il est indéniable que l'homme peut abuser de cette terrible puissance ; mais il

n'en est pas moins vrai que le poison qui tue, versé par la main d'un méchant, est aussi un remède salutaire lorsqu'il est dosé par la science du médecin. Et c'est par l'usage qu'il fait des dons du ciel qu'on discerne l'enfant de lumière du fils des ténèbres. Dieu nous a donné aussi des mains pour servir notre prochain, ce qui n'empêche que d'aucuns les emploient pour étrangler leurs semblables, et le soleil lui-même, qui a été créé pour engendrer la vie, ne donne-t-il pas aussi la mort? Notre oeil est peut-être, dans son genre, un petit soleil!

LE RETOUR

L'absent qu'on n'osait plus attendre, est revenu.
 Sans bruit, il a poussé la porte
 Son chien, aveugle et sourd, au flair l'a reconnu,
 Et, par la grande cour l'escorte.
 L'enfant blond d'autrefois est un homme, aujourd'hui
 Par delà l'équateur sa trentaine est sonnée,
 Et voilà bien dix ans qu'on n'a rien su de lui.
 Par les soleils de mer sa peau rude est tannée.
 Du vieux perron de pierre il monte l'escalier
 Les fleurs d'un chèvrefeuille antique
 Versent, comme autrefois, leur baume hospitalier
 Au seuil de la maison rustique.
 Il hésite, il a peur, quand son pied touche au seuil:
 C'est un pressentiment funèbre qui l'arrête,
 Que va-t-il retrouver? Les siens portant son deuil,
 Ou des êtres nouveaux dont le coeur est en fête?
 On l'aperçoit d'abord:—Quel est cet étranger?
 Qui chez les autres se hasarde
 Sans éveiller la cloche, et semble interroger
 Si gravement ceux qu'il regarde?
 Servantes et valets ne le connaissent pas;
 Mais la maîtresse assise et près du feu courbée,
 Se lève toute droite et lui tend les deux bras,
 En étouffant un cri de mère, elle est tombée!

André LEMOYNE.



La Maison Japonaise

DU livre charmant de M. Brioux, "Au Japon", nous extrayons, pour le bénéfice de nos lecteurs, les lignes suivantes :

On a beau s'y attendre ; on a beau avoir lu cent descriptions de la maison japonaise ; avoir vu en images et en rêve les murs de papier et les croisillons de bois, on éprouve tout de même un léger ahurissement lorsque, pour vous montrer votre appartement, la domestique japonaise vous introduit dans une espèce de grand joujou en bois, joujou chétif et tout neuf, travail tout récent d'une menuiserie délicate, enfantine et éphémère, et dont l'ensemble tient à la fois de la boîte d'allumettes géantes et de la grande lanterne carrée.

On a monté quelques marches d'un bois tout blanc, et mince, et criant sous vos pieds d'Européens, un bois tout nu que la peinture n'a jamais déshonoré. Des petites Japonaises sont venues faire mille courbettes, petits bouts de femmes infiniment drôles avec le paquet d'étoffe qu'elles portent incessamment sur les reins et qui n'est autre chose que le gros noeud plat de leur ceinture, avec les deux petits banes, un à chaque pied, sur lesquels elles trottinent : "Plic..., ploc... — Plic..., ploc... — Plic..., ploc", et leur pesante auréole de luisants cheveux noirs. Après qu'elles se sont empressées pour rempla-

cer les grossières bottines des nouveaux maîtres par des sandales bien propres qui ne risqueront pas de laisser quelque grain de poussière sur les nattes immaculées de l'intérieur, après tout cela, on fait glisser un panneau dans une rainure, et voici une chambre où il n'y a rien, vous entendez : rien, rien, que des limites, des cloisons de toile et des papiers tendus sur des lamelles de bois, ce qui remplace le mur. On ouvre deux autres panneaux, et voici une autre chambre : la chambre à coucher. Pas de lit, pas de siège, pas de meuble. Rien. Des murs de papier et des cloisons de toile, plus, cependant, accroché là-haut, un tableau portant trois ou quatre gros caractères chinois. Le salon ? Vous voulez voir votre salon, madame ? Voici.



Intérieur Japonais.

Les panneaux écartés montrent une autre pièce toute semblable... Ah! ici, il y a quelque chose de plus que les murs. Une table, haute comme un petit bane. C'est l'endroit sacré, où se voit non pas la statuette d'un dieu, mais seulement une image, et un vase, avec une branche de fleurs. Et aussi un petit meuble, couvert de velours rouge. Il semble appartenir à un prie-Dieu: c'est un oreiller pour dame...

Introduit dans cette cage de papier qu'est la chambre japonaise, on éprouve



Japonaises.

un sentiment assez complexe, voisin de l'angoisse. On n'est pas fait pour ce milieu; on se sent trop grand, trop lourd; on a peur, en remuant, de crever le papier d'un mur, de se heurter la tête au plafond, on entend gémir les poutres sous son poids, on éprouve un embarras intense, parce qu'on n'est pas en proportion avec ce qui nous entoure, parce que c'est, à la fois, trop près et trop loin de soi. On ne découvre pas, d'abord, la raison de cette aversion. Cependant, la gêne s'accroît d'être inexplicquée. On est dépaysé brutalement, jeté, d'un seul coup, dans les habitudes d'un peuple si lointain, et qu'on n'a pas la consolation de pouvoir appeler sau-

vage; "on se sent différent sans se sentir supérieur," et l'on reste là, comme nous l'avons fait, un peu hébété, sans savoir où poser sa canne ou son ombrelle...

... Nous ne nous décidons pas encore à vivre à la japonaise... Plus tard, quand on se sera un peu accoutumé, on verra. Sur notre demande, on nous montre un lit européen, et une toilette, et une table, et deux chaises. A la bonne heure! La gaieté et le bien-être reviennent peu à peu en nous, en même temps que les objets familiers peuplent le décor trop étranger.

Voilà qui est bien...

Maintenant, c'est charmant, cette façon d'ouvrir la fenêtre, et ce tout petit balcon qui fait le tour de la maison! Et tout ce qu'on voit: le parc, les grands arbres, les petits rochers, les cascades minuscules, le torrent presque à sec, les lanternes de pierre, et les autres bungalows, et ces Japonaises qui descendent le chemin, chacune avec un enfant accroché dans le dos, et si semblables, si étonnamment semblables aux poupées qu'on vend à Paris!... Tout cela est délicieux... Mais, vraiment, il était impossible de s'en apercevoir dans l'hostilité de la chambre vide, dans cette installation désertique... Elle suffit, cependant, cette installation, à cinquante millions de gens qui sont très civilisés... N'approfondissons pas.

— o —

LA GUERRE AUX MOINEAUX

Décidément le moineau anglais n'est pas aimé aux Etats-Unis, où bon nombre d'agriculteurs lui font une guerre sans merci, l'accusant, avec raison d'ailleurs, d'être un pillard de récoltes. Le moineau, en effet, ne se contente pas de se gorger de grain, mais encore il cause d'énormes pertes aux horticulteurs. Si encore il compensait ses dépradations par des services, il obtiendrait peut-être le pardon de ses méfaits, mais on a remarqué que le moineau ne se nourrit de chenilles et d'insectes que s'il n'a rien autre chose à manger.

C'est à Moorestown, dans le New-Jersey, que la guerre aux moineaux est probablement faite avec le plus de méthode et d'activité. Les agriculteurs et les horticulteurs ont formé une union et afin d'encourager les jeunes gens à leur fournir leurs services, ils ont mis la tête du moineau à prix : dix cents pour douze têtes, huit cents par douzaine de petits pris au nid et six cents par douzaine d'œufs.

Divers procédés sont employés dans le but d'attraper les malheureux moineaux. Ce sont d'habitude les filets qui donnent le meilleur résultat. On les place, la nuit, près des buissons ou contre les arbustes, puis on déloge les moineaux qui viennent alors s'empêtrer dans les mailles. Il y a aussi les trappes, utilisées le jour et sous lesquelles on place du grain pour attirer les oiseaux. Ce procédé demande un peu de patience, car le moineau est défiant.

Ce que les agriculteurs de Moorestown doivent craindre, par exemple, c'est que

leur guerre acharnée aux moineaux pourrait bien chasser les autres oiseaux, utiles ceux-là. Evidemment, il est bien entendu qu'aucun oiseau utile ne doit être détruit, mais, cependant il arrive sans doute assez souvent que l'on ne prend pas que des



Filet à moineaux.

moineaux dans les trappes ou dans les filets. Et, il est encore certainement préférable de laisser vivre les moineaux, tout pillards qu'ils sont, plutôt que de se priver des utiles auxiliaires ailés qui rendent à l'agriculture de si éminents services.



Propos de Table

Napoléon Ier mangeait mal

D'ABORD, la première question qui vient à l'esprit est celle-ci : "Mange-t-on mieux aujourd'hui qu'autrefois?"

On peut répondre que les plaisirs de la table sont moins appréciés de nos jours qu'ils ne l'étaient il y a une cinquantaine d'années. La vie enfiévrée du vingtième siècle se répercute jusque dans les cuisines et la préparation hâtive des mets nuit à la délicatesse savoureuse qu'ils devraient avoir. Les gens affairés, d'ailleurs, apprécient mal les saveurs. Napoléon Ier, par exemple, mangeait comme un glouton, vite et mal.

C'est d'ailleurs à ce régime qu'il dut probablement la maladie d'estomac dont il mourut à Sainte-Hélène.

Dès que l'appétit se faisait sentir chez ce grand conquérant, il fallait qu'il fût satisfait, et son service était monté de manière qu'en tout lieu et à toute heure on pouvait, au premier mot, lui présenter de la volaille, des côtelettes et du café. Mais il n'appartenait pas à la classe de ceux qu'une prédestination matérielle et organique appelle aux jouissances du goût.

"Les animaux se repaissent; l'homme mange; l'homme d'esprit seul sait manger", disait Brillat-Savarin, le maître qui

a su le mieux décrire l'harmonie de la bonne chère. Napoléon Ier mangeait donc, tout simplement; d'où il faut conclure que tout génial qu'il ait été dans le métier des armes, il ne fut jamais homme d'esprit, ce qui d'ailleurs, historiquement, paraît vrai.

La gourmandise n'est d'ailleurs pas un défaut, contrairement à ce que peuvent prétendre certains estomacs soumis au régime des eaux minérales; elle représente simplement un état naturel chez les êtres bien organisés, une préférence raisonnée pour les objets qui flattent leur goût. Et puisque nous sommes condamnés à manger pour vivre, autant chercher dans cette punition une récompense dans le plaisir que nous éprouvons à déguster intelligemment des plats bien accommodés.

Napoléon III mangeait bien

L'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie, eux, se nourrissaient bien et le menu varié qui leur était présenté pour leurs simples repas de famille offrait une collection intéressante de mets recherchés. Il est vrai que la liste civile que leur payaient les contribuables permettait aux hôtes des Tuileries de varier leurs

plaisirs de table.

Voici, à titre de curiosité, le menu copié textuellement du dîner de l'empereur, le 27 février 1870 :

Potage printanier ; hors d'oeuvre ; "grosses pièces" : truites, rosbif ; "entrées" : côtelettes de gibier, frieassée de poulet, langues de mouton, pâté de foie

gras ; "rôts" : faisans, dindonneaux ; "entremets" : artichauts, épinards, charlotte, madeines à l'orange ; "dessert" : varié.

Il y avait, évidemment, de quoi choisir sur cette carte de famille et satisfaire les appétits impériaux. Le neveu était plus gourmand que son oncle, le grand capitaine d'Austerlitz.

— 0 —

CITES SOUTERRAINES

PEU de personnes, en dehors des mineurs, se rendent exactement compte des proportions véritablement colossales de certaines mines de charbon, particulièrement dans le Royaume-Uni, où l'extraction de la houille est si intense.

On imagine volontiers une mine comme un petit village souterrain où les travailleurs restent plus ou moins en contact les uns avec les autres. Tout autre est la réalité et ce simple fait va le mettre en valeur.

Lors du récent et terrible désastre de Senghenydd, où périrent plusieurs centaines de travailleurs, un grand nombre des mineurs au secours desquels on descendit ne soupçonnaient même pas que la mine était en feu et l'apprirent seulement de la bouche des sauveteurs.

Lors du fameux accident de Whitehaven, en 1910, les victimes furent tuées "sous la mer", car les galeries s'avancent de près de 5 milles sous la mer d'Irlande.

Le visiteur occasionnel d'une de ces mines ne manque pas d'être impressionné quand on lui révèle qu'à quelques centaines de pieds au-dessus de lui, au lieu de la campagne et des bois, il ne trouverait que

de l'eau : un danger ajouté à un autre.

Des mines de cette étendue, cela signifie que si vous étiez mineur, il vous faudrait en certains cas, une heure de marche accélérée pour vous rendre à votre travail, une fois que vous seriez descendu au fond du puits.

Mais il y a autre chose à dire : celui qui travaille dans une ville, à ciel ouvert ou dans une usine ordinaire, a toujours près d'une demi-douzaine de chemins qui s'offrent à lui pour échapper à un danger, tandis que le mineur, perdu à plusieurs milles de l'entrée du puits, n'a généralement qu'une voie d'issue pour s'échapper et cette galerie peut être bloquée par le feu ou comblée par un éboulement de plusieurs centaines de tonnes de charbon.

Il n'y a rien d'exagéré à comparer une mine à une de nos grandes cités. Voyez, par exemple, la fameuse mine Monk Wearmouth, près de Sunderland, qui s'étend aussi sous la mer. Elle a des galeries aussi compliquées que des rues, et qui, ajoutées les unes aux autres, formeraient un ruban d'une soixantaine de milles.

— 0 —



A Propos de Culture Physique

LA culture physique est à l'ordre du jour. Enfants, adultes, vieillards, hommes, femmes, l'espèce humaine tout entière songe à développer ses muscles, à se débarrasser de sa graisse, à se constituer une sangle abdominale.

On lit des traités spéciaux, on achète massues, haltères, exercisers et l'on se place devant sa glace, chaque matin et chaque soir, afin de faire sa petite séance de culture.

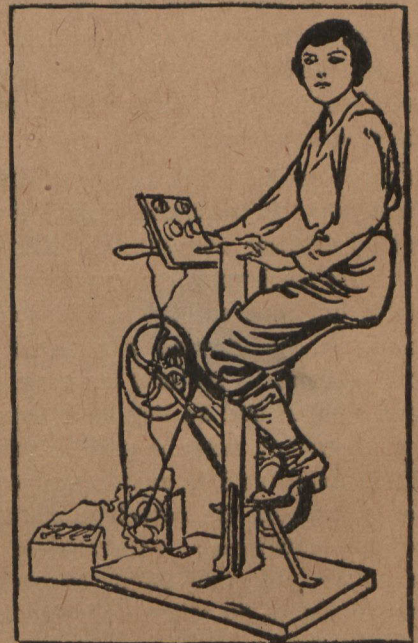
On dépense à ce genre d'occupation une somme d'énergie et de volonté dont on serait parfaitement incapable s'il s'agissait de scier du bois, de raboter des planches ou de manier le marteau au-dessus de l'enclume sur laquelle on retournerait une pièce de fer rougi.

Frappé de ce fait que les hommes ont plus d'enthousiasme pour faire des mouvements qui ne produisent rien que pour se livrer à des besognes utilitaires, un ingénieur subtil a eu l'ingénieuse idée de tirer parti de cet enthousiasme, de cette espèce de "furia", de capter l'effort fait par les adeptes de la culture physique et de le transformer en forces utiles. Voici donc ce qu'il a imaginé: il a construit une de ces bicyclettes fixes qu'on trouve dans les salles de culture physique et dans certains paquebots ultra-modernes où elles servent à l'entraînement des passagers et qui se composent seulement du pédalier, de la chaîne et d'un guidon.

Il a relié ce vélocipède à une dynamo et à une batterie électrique et chaque coup de pédale donné par la personne qui s'entraîne aura le double avantage de lui permettre de développer ses muscles et de lui fournir une certaine quantité de lumière électrique dont elle pourra à volonté se servir.

N'est-ce pas admirable d'ingéniosité, de simplicité, de prévoyance?

Désormais, loin de coûter, la culture physique rapportera à qui s'y livrera as-



sidûment. Et puisqu'il est avéré que rien ne met plus en appétit qu'un certain nombre de mouvements faits avec énergie, on verra désormais, avant chaque repas, tous les membres d'une même famille se succéder avec d'autant plus d'empressement sur la bicyclette d'entraînement installée dans un coin du logis qu'ils auront la satisfaction de fabriquer l'électricité dont ils auront besoin le soir venu.

Maintenant, ne nous emballons pas

Il se pourrait parfaitement que nos plus déterminés amateurs de la culture physi-

que se dégoûtent de leurs exercices quotidiens dès le moment où ils s'apercevront que ceux-ci servent à quelque chose.

Qu'importe, au reste, l'avenir de la petite invention que nous venons de signaler? Son caractère saugrenu ne suffit-il point à nous la rendre infiniment sympathique et ne mérite-t-elle point de prendre place dans ce musée des trouvailles attendrissantes de l'esprit humain qu'il faudra bien songer, quelque jour, à fonder?...

—o—

L'INSOMNIE

NOMBREUSES sont les personnes qui souffrent d'insomnie, et nombreuses sont celles qui ont en vain recours à des remèdes pour se guérir. Cet usage des remèdes est, d'ailleurs, disons-le tout de suite, fort dangereux et, règle générale, sans valeur.

D'abord, quelle est la cause ordinaire de l'insomnie? Cette cause, c'est l'ébranlement du système nerveux. En effet, ce sont surtout les jeunes femmes facilement irritables qui sont sujettes à l'insomnie. Or, tout remède destiné à procurer le sommeil affecte le système nerveux, aggravant ainsi le mal au lieu de le supprimer. Evidemment, nous ne parlons pas de cas d'insomnie dus à la souffrance physique ou provenant de certaines maladies (affections cardiaques, rhumatismes inflammatoires, etc.), ou étant, encore, le résultat de l'abus du tabac, de l'alcool, du café ou du thé.

Certes, il est très compréhensible que

les victimes de l'insomnie cherchent par tous les moyens possibles à obtenir un sommeil réparateur, car, quoi de plus décourageant que ces nuits passées à se tourner et à se retourner dans le lit sans parvenir à obtenir un moment de repos.

Le cerveau ne pouvant rester inactif à l'état de veille, continue à travailler et comme il est fatigué, il n'émet plus que des idées déprimantes, puis, avec l'abattement complet, des idées noires qui ruinent l'organisme et semblent devoir aboutir à la folie. Mais, répétons-le, ce ne sont pas des médicaments qui ramèneront la santé, tout au contraire.

L'insomnie étant causée, nous l'avons dit, par l'ébranlement du système nerveux, les moyens préventifs seront ceux-ci: habiter dans un endroit calme, prendre ses repas, se coucher et se lever à des heures régulières, éviter les émotions et, autant que possible, avoir une occupation au grand air. Quant aux personnes tra-

vaillant intellectuellement, elles pourront faire chaque jour un peu d'exercice, en se gardant bien, toutefois, de se fatiguer outre mesure.

Certains docteurs ont prétendu que l'insomnie pouvait être guérie par un effort de volonté, mais comme, justement, l'insomnie affaiblit la volonté, nous nous demandons si jamais une guérison a été ainsi obtenue. Nous n'accordons donc pas beaucoup de crédit à ceux qui conseillent d'aller se coucher avec l'idée que l'on va bien dormir; autant demander à un pauvre diable de se croire riche.

Comme les personnes qui nous lisent ont déjà dû, si elles souffrent d'insomnie, essayer tous les moyens préconisés jusqu'à ce jour: bains tièdes, respiration prolongée, récitation de poésies apprises par cœur, etc., nous leur conseillerons ce qui

suit:

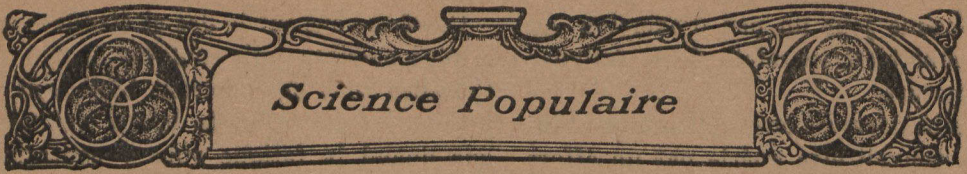
Couchez-vous sur le dos et étendez-vous le plus possible, puis soulevez la tête de l'oreiller tout en respirant lentement et profondément, et ne la laissez retomber que quand la fatigue vous y contraint. Agissez de même avec la jambe droite, puis avec la gauche et, enfin, recommencez avec la tête. Pour peu que vous vous intéressiez à cet exercice, le sommeil ne tardera pas à vous gagner.

Essayez aussi de prendre un verre de lait chaud avant que de vous mettre au lit et vous ne manquerez pas d'en éprouver un bien sensible. Vous pouvez aussi vous mettre dans les oreilles de l'ouate trempée dans la vaseline, surtout si les bruits de l'extérieur pénètrent jusque dans votre chambre à coucher.

MATIN FLEURI

Viens! Sur tes cheveux noirs, jette un chapeau de paille,
 Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
 Allons voir le matin se lever sur les monts
 Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.
 Sur les bords de la source aux moires assoupies,
 Les nénufards dorés penchent des fleurs pâlies;
 Il reste dans les champs et dans les grands vergers
 Comme un écho lointain des chansons de bergers,
 Et secouant pour nous leurs ailes odorantes,
 Les brises du matin, comme des soeurs errantes,
 Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
 L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

Théodore De BANVILLE.



A Propos de Vieux Meubles

Il existe deux sortes de vieux meubles, les vrais et les faux.

On s'est souvent demandé pourquoi les vieux meubles étaient d'un prix si élevé, pourquoi tant de gens s'en étaient épris. C'est là, comme en bien des choses, un engouement qui n'est pas de ces plus justifiés, car, s'il est juste de dire que certains meubles anciens sont l'oeuvre de véritables artistes, il faut remarquer, par contre que, bien des fois, les vieux meubles n'ont rien d'artistique; tout au plus pourraient-ils avoir une valeur pour la quantité et la qualité du bois qui a servi à leur fabrication.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, l'engouement étant nettement marqué, l'industrie moderne n'a pas voulu se laisser frustrer des profits qu'elle concevait pouvoir réaliser, elle s'est ingénée à imiter le vieux meuble et, après quelques essais infructueux, a obtenu la récompense de ses peines (on ne saurait dire de sa scrupuleuse honnêteté.)

C'est un travail très difficile que l'imitation des vieux meubles. Il requiert des ouvriers d'une habileté consommée. Ces ouvriers travaillent d'après des meubles anciens authentiques et les imitent avec une telle perfection qu'un expert même aura besoin d'un examen attentif pour reconnaître la fraude.

Le meuble, une fois fabriqué, il est assez aisé de lui donner l'apparence du vieux. Ordinairement, on le met dans un lieu humide; le vernis perd de son poli, le bois travaille et prend cette odeur particulière qu'ont les vieux meubles. S'il s'agit d'un buffet on y déposera des verres et des assiettes encore humides afin de produire des taches qui feront croire à un long usage. Dans une armoire, on déposera des sachets de parfum pendant un certain temps. Enfin, on imite les verrouillures en tirant dans le meuble du petit plomb que l'on a grand soin d'enlever, cela va sans dire. Quelques coups, quelques égratignures pour figurer des maladresses de déménageurs et de domestiques et le vieux meuble est achevé.

Et maintenant, remarquons, en passant, que certaines personnes achètent la contre-façon en connaissance de cause, soit parce qu'elles aiment réellement le style des vieux meubles, soit que, nouvellement enrichies, elles veulent se donner des ancêtres ou que tout simplement elles veulent suivre l'engouement du moment. En tout cas, elles ne sont pas volées, d'autant plus qu'elles n'ont pas besoin de se vanter du truc.

Quelquefois aussi, c'est une vieille famille dont les ressources s'épuisent. On vend d'abord les bijoux puis, un jour,

vient le tour du mobilier, et, pour ne pas faire connaître à quelle extrémité on en est rendu, on s'arrange pour que les meubles vendus soient remplacés par de l'imitation.

Mais, l'acheteur dont on tire de réels profits, c'est celui qui achète le vieux meuble imité en croyant réellement faire un bon marché. Bien souvent, cet acheteur est doublé d'un fureteur. Il coure les bou-

Le meilleur stratagème, toutefois, pour l'écoulement de la contrefaçon, est le suivant :

Un peu avant les mois d'été, l'agent du contrefacteur parcourt les campagnes fréquentées des touristes. Ce qu'il recherche, ce sont de madrés paysans, dont il meublera la ferme de "vieux meubles nouvellement fabriqués". De préférence, la ferme est choisie à proximité d'une grande



Un atelier de contrefaçon.

tiques des marchands de mobiliers d'occasion, en quête d'un meuble ancien dont le marchand ignorera la valeur. Hélas ! combien de fois le marchand n'est qu'un rusé compère du contrefacteur. Sans avoir l'air de rien, il vendra le meuble un bon prix, quoique moins élevé que si ce meuble était d'une ancienneté authentique, mais, tout de même, suffisant pour laisser de beaux profits.

route et à une petite distance d'un village. Un écriteau fait connaître qu'on trouvera là lait chaud, beurre frais, crème et pain bis. C'est un appât; si un touriste amateur d'antiquités et d'un repas frugal s'y laisse prendre, il ne manquera pas d'admirer les beaux meubles que le vieux grand-père lui-même assurera avoir été dans la famille depuis des générations. L'amateur fait une offre, les gens refu-

sent, ne voulant pas se séparer, disent-ils, de leurs chers souvenirs. L'offre est doublée, triplée s'il le faut et, en fin de compte, l'amateur emporte le meuble de son choix, mais pour lequel il a déboursé un joli montant.

On cite le cas d'un antiquaire qui, ne pouvant réussir à vendre une armoire ancienne (imitée du moins), la plaça dans

une ferme où un de ses clients avait l'habitude de passer quelques jours tous les étés. Le moyen réussit. Le client paya très cher cette armoire qu'on lui fit découvrir dans un grenier, et il ne se douta jamais que c'était la même qu'il avait refusé d'acheter pour une somme bien inférieure chez le malin antiquaire.

— o —

L'ORIGINE D'UNE COUTUME

SI l'on s'en rapporte au sens étymologique du mot, "toast", qui est un mot anglais, désigne une rôtie, une grillade. Autrefois, la personne qui, à la fin du repas, portait une santé mettait une croûte de pain rôtie dans son verre ou plutôt dans sa tasse, à laquelle elle faisait faire ensuite le tour de la table.

Chaque convive la portait à ses lèvres, puis elle revenait au premier qui buvait la liqueur et mangeait la croûte rôtie.

Si l'usage de la rôtie a disparu, le mot qui l'exprimait est resté, et il en est venu à désigner maintenant la petite allocution que l'on prononce quand on boit à la santé d'un convive.

Les anciens connaissaient déjà cet usage de boire à la santé et le pratiquaient même avec beaucoup de solennité. Les Grecs avaient l'habitude de se saluer, dans les repas, la coupe à la main et toujours debout. Ils se portaient entre eux des santés individuelles et en portaient aussi au roi du festin qu'ils ne manquaient jamais d'élire au début du repas.

Les Romains, de même, observaient cet usage. Vers la fin du repas, on apportait

les coupes destinées aux santés et aux libations: les santés étaient pour les convives, les libations pour les dieux. Très religieux, les Romains n'auraient, en effet, jamais commencé ou terminé un repas sans invoquer les dieux.

De l'usage des libations devait découler, plus tard, celui des santés. Lorsqu'ils voulaient porter la santé d'un convive, les Romains versaient du vin dans une coupe, en buvaient une gorgée et la donnaient ensuite à vider à la personne désignée en lui disant: "Je souhaite que toi et moi,



nous nous portions bien.”

Plus tard, il fut admis à boire autant de petites coupes de vin que le nom de la personne, à la santé de qui l'on buvait, contenait de lettres.

Le christianisme laissa subsister l'usage des toasts. Toutefois, il fut en quelque sorte réglementé: il était considéré comme contraire à la religion de porter des toasts à la mémoire des morts. Les toasts furent seulement réservés à la santé des vivants.

Vers le XIV^e siècle, un mot nouveau venu d'Allemagne désignait le fait de boire à la santé en choquant le verre: trinquer, de “trinken”, boire.

Mais il ne fut pas adopté par les hautes classes et l'on perdit d'ailleurs, par la

suite, l'habitude de toaster et de trinquer. Elle se conserva cependant dans la classe bourgeoise pour reparaitre peu à peu avec le premier empire où l'on portait alors les santés au moment du dessert.

L'usage s'est toujours continué depuis et aujourd'hui, “toaster” et “trinquer” sont complètement entrés dans nos moeurs. Et voici, esquissé à grands traits, l'historique de cette coutume qui date, comme on le voit, de l'antiquité la plus reculée, et qui s'est quelque peu modifiée à travers les âges, coutume d'ailleurs toute cordiale et toute familière que chacun de nous s'en voudrait, certes, de ne pas observer et qui se synthétise en trois mots: A votre santé!

LES NAUFRAGES

Ah! que le vent, ce soir, roule d'âpres sanglots!
C'est le vent de la mer. La mer doit être haute.
Les crocs noirs et pointus des rochers de la côte
Sont en train de grincer en éventrant les flots.

Ah! comme il fouette à coups d'aile mes volets clos!
Que veux-tu? que dis-tu? qu'apportes-tu, mon hôte?
J'entends passer les cris des pilotes en faute
Et les râles perdus des lointains matelots.

Et je pleure, en songeant à mes anciens naufrages,
A mes espoirs, à mes bonheurs, à mes courages
Dispersés, engloutis, noyés je ne sais où.

Et dans la cheminée, où rôtit ma pantoufle,
Le vent, le triste vent, souffle comme un vieux fou,
Si triste, qu'on croirait ouïr son dernier souffle.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

PETITS CROQUIS D'INTERIEUR

Madame va au Bal



Rien de plus curieux que l'instant de la toilette pour un bal.

Le mari a tardé jusqu'au dernier moment, mais, en cinq minutes, il est prêt: il a noué sa cravate blanche et mis son habit, le même habit qu'il avait hier et qu'il endossera encore demain et après-demain.

Pour la dame, c'est autre chose.

Dès le matin, tout est en l'air; les armoires sont bouleversées: dentelles, diamants, rubans, sont éparpillés sur tous les meubles, pour la toilette qui n'aura lieu que dans dix ou douze heures.

Madame est impatiente, nerveuse, grinçue, car elle attend.

—Qui attend-elle? me direz-vous, car il n'est que dix heures du matin.

Parbleu! elle attend Albert, le fameux Albert, le roi des coiffeurs, le Léonard du dix-neuvième siècle... Albert, qui ne coiffe que des têtes en vogue, Albert, chez lequel on s'est fait inscrire huit jours à l'avance, Albert qui, en une demi-heure, sait faire des cheveux de sa cliente un chef-d'œuvre à la mode.

Aussi, trente noms des plus illustres du "high life" féminin sont-ils inscrits pour aujourd'hui; mais, à une demi-heure par chacune de ces têtes charmantes, c'est quinze heures qu'il faut à l'intrépide grand homme pour arriver au bout de sa

tâche. On intrigue près de lui, et, contrairement à toutes ces occasions où l'ambition consiste à vouloir arriver la première, on supplie l'artiste pour passer la dernière, c'est-à-dire être fraîchement coiffée, là, tout à l'heure, au moment d'entrer dans le bal, presque dans l'antichambre.

Mais encore faut-il qu'il commence par la première des trente têtes élues parmi la centaine. Cette première passera à dix heures du matin, et elle doit encore s'estimer très heureuse, car son bonheur inouï est envié par celles qui vont être obligées de se faire coiffer par tout autre coiffeur qui ne sera pas le fameux Albert.



Donc, il est dix heures, et madame s'impatiente.

Dix heures deux minutes! Il n'est pas là! Albert manquerait-il de parole? se serait-il laissé corrompre à prix d'or par une rivale qui a accaparé la fameuse demi-heure!!! Horrible supposition, moment plein d'angoisse!

Enfin, un roulement de voiture se fait entendre.

La soubrette accourt... C'est lui!

Merci, mon Dieu!

A ce moment, on quitterait son père au lit de mort, on renverrait un notaire apportant une succession, on refuserait l'homme aimé, en un mot, on sacrifierait

tout pour ne pas faire attendre l'illustre coiffeur; car l'autocrate n'attend pas; une tête perdue pour son fer, vingt autres se trouveraient aussitôt sous son peigne, heureuses encore de le payer à un louis par cheveu.

La plus fière devient humble devant le grand homme, qui dicte ses ordres et impose ses volontés:

Pas de rubans, car il en a placé sur la tête de la duchesse de X...;

Pas de camélias, il en a orné la chevelure de la comtesse de V...;

Il refuse les diamants, qu'il réserve pour les touffes de la marquise de R...

Ne sait-il pas mieux que sa cliente ce qui peut convenir à son genre de beauté?

On se tait, on obéit, car, à la moindre insurrection, le maestro capillaire arrêterait son pyramidal coup de peigne.



Enfin, madame est coiffée..., coiffée par Albert!

Il est onze heures du matin, et le bal est pour minuit.

Pendant treize heures, madame va rester raide, immobile, de peur de déranger le remarquable édifice.

Au dîner, elle ne mangera pas; ce serait vouloir étouffer dans le corset, qui doit dessiner sa fine taille.

Enfin, les heures s'écoulent lentement, dans le double tourment de l'immobilité et de la faim.

Vient, enfin, l'heure de s'habiller.

Alors, les nerfs recommencent à jouer et l'impatience se réveille.

Si la couturière allait manquer de parole!!!

Car la couturière—une illustration aussi dans son genre!—ne doit venir qu'à

la dernière heure..., dans la voiture qu'on lui a expédiée. De dix minutes en dix minutes, les courriers se succèdent, apportant des nouvelles... On finit la jupe..., on achève le corsage..., on retouche la ceinture...

Ah! mon Dieu! onze heures déjà, et pas de couturière!

Enfin, elle arrive!

La porte cochère et toutes les autres portes intérieures ont été ouvertes béantes pour que l'étoffe, bien gonflée, puisse entrer sans être fripée.

Alors, on passe la robe... Prenez bien garde à la coiffure!... Toute la maison entoure la toilette endossée; la couturière et ses deux aides, les deux femmes de chambre, au besoin la cuisinière, voire la femme du concierge, tout le personnel féminin est mis en réquisition.

L'une, à genoux, recoud ou découd le bas de la jupe;

L'autre serre la ceinture trop large;

Celle-ci attache les rubans;

Cette autre bouffe l'étoffe..., et ci..., et ça... Mille ordres, mille soins, et, à bout de compte, madame n'est pas satisfaite.

On ajoute, après coup, ce noeud que Mme X... avait l'autre jour;

Ce ferret, pareil à celui que portait Mme Z... au dernier bal;

Ce ruban, qui allait si bien à Mlle Y... au concert de la veille.



Enfin, madame est prête!!!

On pense alors au mari, qui a tout regardé en silence, car la moindre observation de sa part pouvait soulever une tempête.

On monte en voiture.

Ah! si monsieur était le moins du monde galant, il se placerait près du cocher, car, dans l'étroit réduit de la voiture, si peu qu'il tienne de place, il va chiffonner la robe.

Mais monsieur use de son droit, il s'installe dans son coin, s'effaçant autant que possible.

Madame, au lieu de s'asseoir, s'appuie les genoux sur la banquette de devant, et, le corps courbé en avant, reste immobile durant le trajet. On croirait presque qu'elle fait sa prière.

Précaution insuffisante, je le sais; mais tout le monde n'a pas la fortune qui permettait à la comtesse de *** d'avoir une voiture particulière pour aller au bal, haute de plafond et sans banquette, dans laquelle, se maintenant à deux fortes poignées, elle se tenait droite.

On arrive.

Dans l'escalier, monsieur fait bouffer une dernière fois la robe.

Dans l'antichambre, madame interroge la psyché sur sa coiffure et sa toilette; tout est intact.

La porte s'ouvre, le laquais lance un nom...

On met le pied sur le champ de bataille. Il faut vaincre!!!

— o —

Incubateur Naturel

—§—

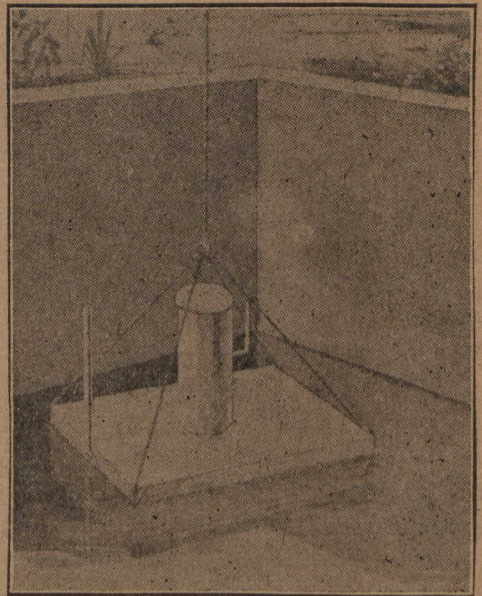
La nature a fourni à un ingénieux fermier des environs de Mecca, Californie, le moyen de faire éclore des oeufs à peu de frais.

Il faut dire que le fermier possède un puits dont l'eau se maintient à une température régulière de 103 degré Faren-

heit, température favorable à l'éclosion des oeufs.

Comme il se livre quelque peu au commerce de la volaille, notre fermier résolut de faire un simple essai et, ayant pleinement réussi, il se fabriqua un incubateur d'un genre nouveau.

L'appareil a deux pieds de long, dix-huit pouces de large et six de haut; il possède deux tuyaux d'aération et une cheminée de ventilation couverte. La contenance est de cent oeufs, lesquels sont placés sur une couche de sable fin. L'incubateur est immergé dans le puits de telle sorte que l'eau chaude circule tout autour jusqu'aux deux tiers de la hauteur.



A dire vrai, l'économie de chauffage ainsi réalisée n'est pas énorme, et nous avons la conviction que bien des mécomptes sont réservés à l'aviculteur, car, disons-le, enthousiasmé par ses premiers succès, le fermier a décidé de se livrer entièrement à l'aviculture.

— o —

UN PEU DE TOURISME

LES GRANDS CIRQUES

Ce n'est pas une petite affaire que de pourvoir à la nourriture du personnel de certains des grands cirques qui parcourent à peu près le monde entier.

Un de ces cirques dont nous parlons, possède un train spécial divisé en cinq sections dont une est particulièrement affectée à la cuisine et au transport du matériel du restaurant.



Les employés du cirque à table



A l'arrivée dans une ville où s'arrête le cirque, une tente immense servant de restaurant est dressée. A l'intérieur sont alignées des tables et des chaises où viendront prendre place, trois fois par jour, pour les repas, les mille et quelques employés du cirque. Le service est assuré par une quarantaine de garçons.

La cuisine est faite dans une tente séparée. Là règnent seize cuisiniers. La batterie de cuisine est complète et des plus modernes, les poêles sont pliants, l'éclairage est à l'électricité.

Au déjeuner, il n'est pas rare qu'il soit servi quelque chose comme 5,000 crêpes. Il faut, chaque jour, 600 pains et environ 1000 livres de viande. Le reste est à l'avenant.

On comprend aisément que, en raison de la quantité de nourriture requise, il est nécessaire que quelques agents viennent avant l'arrivée du cirque faire l'achat des aliments. Tout marche d'ailleurs d'une façon parfaite, rien n'est omis et les précautions sont prises pour parer à toute éventualité.

MAIGREUR VAINCUE

DEVELOPPEMENT
BEAUTE FERME

— de la —

POITRINE

OBTENUS

par

L'EMPLOI DU

Transformateur Japonais



Donner au physique plus d'attrait, telle est depuis longtemps notre spécialité.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner une apparence charmante, que toute femme maigre peut devenir grassouillette.

\$1 Traitement Complet \$1

Traitement d'essai, 60c. (Envoi discret)

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tous frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD,

Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

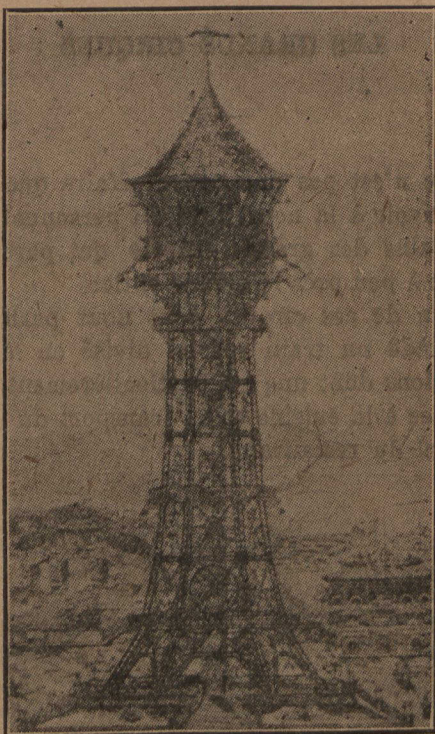
COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

**HENRI RIVOD, BOITE 2105,
Montréal, Qué.**

L'INDUSTRIE MODERNE ET LE STYLE CHINOIS

On n'apprécie peut-être pas toujours entièrement le développement que prennent, en Chine, la science et l'industrie européennes. Quoique moins empressés à sacrifier leurs vieilles coutumes que l'ont



Tour-réservoir en Chine


été les Japonais, les Chinois n'en ont cependant pas moins compris qu'il leur fallait, de toute nécessité, accepter le progrès sous la forme qu'il leur est offert.

Parmi tous les signes des tendances vers le progrès, en Chine, on doit tout premièrement mentionner le développement rapide et constant des chemins de

fer et l'extension croissante des constructions modernes. Et si, évidemment, ces constructions sont en contraste frappant avec les principes d'architecture du pays, on trouve quand même un commencement de fusion entre l'une et l'autre architecture.

Il est indubitable que la Chine, dans un avenir relativement proche, s'affranchira de toute domination étrangère en conciliant le style sans esthétique propre aux ingénieurs modernes avec les exigences du style oriental. Ce qui retarde l'adoption d'une telle méthode, c'est l'obligation où en est encore le pays d'avoir à se servir d'ingénieurs européens.

Comme exemple de compromis entre le style industriel et le style chinois, on peut citer une tour-réservoir, due à un ingénieur allemand, M. August Klönne, de



**Guérissez votre
MIGRAINE**

Pourquoi souffrir le martyr? — quand vous pouvez y mettre fin avec une ou deux

POUDRES NERVINES de MATHIEU

25c la boîte de 18 poudres

Cie J. L. MATHIEU, Propriétaire
SHERBROOKE, P. Q.

Demandez les Liqueurs Douces

"FRISCO"

SODA WATER
COMPANY



Le Cidre de Pommes

FRISCO

L'EAU MINERALE RUSSELL

'Frisco'

Naturelle de Sources

Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaires

Poirier, Bessette & Cie, 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au **Samedi**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Dorthmund. La tour a 208 pieds de hauteur; le réservoir contient 180,000 gallons et fait partie du nouveau système de distribution de l'eau à Pékin.

La structure de la tour est analogue à celle de la tour Eiffel. Les différentes sections en sont décorées d'une façon vraiment artistique. Deux des portes d'accès sont flanquées des faces grimaçantes du dieu Soleil, et deux énormes dragons semblent vouloir se lancer à l'assaut de la tour. Des escaliers splendidement ouvragés conduisent au réservoir en passant par plusieurs plates-formes d'où l'on peut tout à son aise jouir du paysage environnant. Aux saillies du toit en forme de chapeau chinois sont suspendues des cloches avec leur battant, mais d'un tel poids qu'elles ne peuvent guère être mises en branle que par un vent de tempête. Au pied de la tour de coquets parterres ont été dessinés. Enfin de multiples lumières électriques disséminées de la base au sommet de la tour offrent, le soir, à la vue, un spectacle féerique.

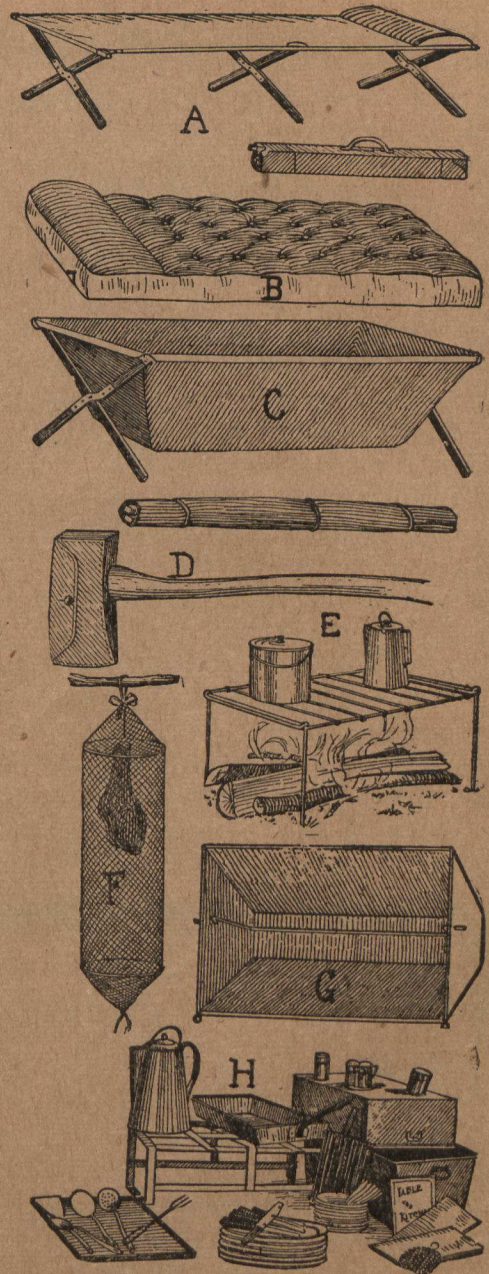
Cette tour-réservoir a, cela se conçoit, coûté plus cher qu'une tour ordinaire, mais elle possède par contre un cachet artistique qui fait honneur à l'ingénieur

— 0 —

LES EXCURSIONS EN AUTOMOBILE

Ce qu'il faut emporter

Au fur et à mesure que de bonnes routes seront établies, les excursions en automobile deviendront plus en usage. Déjà, aux Etats-Unis, il n'est pas rare de voir des touristes partir camper en automobile. Au Canada, avec une bonne ma-



A Lit de camp. B Matelas pneumatique. C Baignoire pliante. D Hache de campement. E Grille pliante. F Panier à viande. G Four pliant. H Ustensiles de cuisine.

chine et en choisissant un itinéraire convenable, il serait possible d'en faire autant.

Ces promenades en pleine campagne, même à une vitesse peu considérable, valent certainement mieux que ces courses folles en pleine ville auxquelles s'amuse certains chauffeurs, courses qui se terminent trop souvent d'une façon tragique.

Ce n'est pas la peine d'emporter beaucoup de choses lorsque l'on va ainsi camper, mieux vaut même ne s'embarasser que du strict nécessaire.

Pour deux personnes, une tente en soie, de six pieds par sept et demi, avec perche pliante suffira pour s'abriter; cette tente, pour être bien confortable, devra avoir une toile servant de plancher. Pour le coucher, on se munira de deux bonnes couvertures de laine. Pour la cuisine, on prendra un poêle à alcool, un seau pliant, une bouteille pliante en aluminium, une marmite de trois ou quatre pintes, une poêle à frire, une cafetière, deux assiettes, autant de bols, de couteaux, de fourchettes, de grandes et de petites cuillers, de tasses. On ajoutera à tout cela une hachette, quelques serviettes, du savon, des allumettes, on n'oubliera pas les petits objets de toilette si nécessaires: brosses à habits, à dents, peignes, miroirs, etc., et les provisions de bouche, d'essence, d'huile et d'alcool étant faites, on pourra partir. A part les provisions, l'attirail de campement que nous avons décrit tient dans un coffre de 30 pouces de longueur par 10 de largeur et 12 de profondeur.

Si l'on veut se donner un peu de luxe et plus de confort, on trouvera à se procurer, dans certaines maisons, des objets spécialement conçus pour ne tenir qu'un espace aussi réduit que possible. Il y a, par exemple, le matelas pneumatique, le

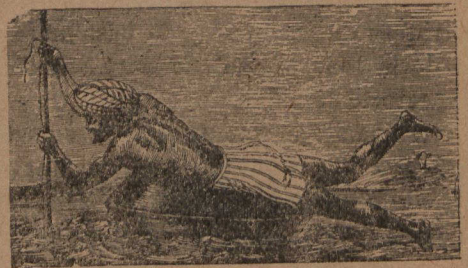
lit de camp, dont le poids n'est que de 12 livres, la baignoire pliante, le panier en toile métallique pour la viande, etc. Mais tout cela, nous le répétons, c'est du luxe, on s'en passe très bien. Ce qu'il est utile d'emporter, par exemple, c'est une petite trousse de pharmacie.

— o —

CURIEUSE FAÇON DE PECHER

Les habitants d'un petit village de l'Inde situé sur le littoral de la mer d'Oman ont une curieuse façon de pêcher.

Muni d'une sorte de grand plat creux en terre, léger et solide à la fois, le pêcheur se rend à la côte. Le plat n'est, au fond, qu'un esquif d'un genre peu commun sur lequel, après s'être recommandé



Curieuse façon de pêcher

au ciel, le pêcheur se place à plat ventre et se pousse au large au moyen des pieds et des mains.

La pêche se fait au moyen d'un filet placé au bout d'une perche fourchue longue d'une quinzaine de pieds. Lorsqu'il prend un poisson, le pêcheur le dépose dans son plat (barque, si l'on préfère), puis il continue à pêcher jusqu'à plusieurs milles de la côte.

On ne nous dit pas combien de pêcheurs

Abonnez-vous a
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Éditeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

AVIS AUX ANNONCEURS

¶ Nous pouvons disposer, en faveur des annonceurs, de plusieurs pages dans notre **“Almanach du Samedi pour 1915.”**

¶ Cette publication pénètre dans quantité de familles qui la conservent soigneusement en raison des multiples renseignements utiles que l'on y trouve; la publicité dans l'**Almanach du Samedi** est donc très efficace puisqu'elle est permanente et finit par s'imposer au lecteur.

¶ Le tarif de \$15.00 seulement la page entière la met à la portée de tous les commerçants soucieux de leurs intérêts; des prix spéciaux sont établis pour les espaces moindres demandés.

¶ Pour plus amples détails, écrivez à : **MM. Poirier, Bessette & Cie, Edit.-Prop., 200 Boulevard St-Laurent, Montréal,** ou téléphonez **Main 2680** et notre Représentant se fera un plaisir d'aller vous renseigner.

manquent à l'appel chaque année, mais il n'est pas douteux que, malgré toute leur habileté, bon nombre doivent chavirer et se noyer ou être dévorés par les requins. En tout cas nous ne pensons pas que ce genre de pêche trouve beaucoup de partisans au Canada.

— o —

L'OISEAU-LYRE

— o —

Le ménure ou oiseau-lyre, est ainsi appelé en raison de la disposition de sa queue, dont les plumes, étalées en éventail, affectent la forme d'une lyre. On ne connaît que trois espèces d'oiseaux-lyres, toutes trois habitant l'Australie.

Ce bel oiseau a environ quarante-trois



Couple d'oiseaux-lyres.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).
162, St-Denis, Montréal.

LE SAMEDI
Journal Illustré Hebdomadaire
de 40 pages

En vente partout - - - 5c le Numéro



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

Embellissez Votre Poitrine En 25 Jours

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES

ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser nervosité, migraine, mélancolie, neurasthénie, insouciance et désespérance. Engraissera les personnes maigres de 20 livres en 25 jours.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages vous enseignant comment vous pouvez obtenir le merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

LES JOURS DE BUREAU SONT: JEUDI ET SAMEDI DE CHAQUE

SEMAINE DE 2 A 5 P. M.

Adressez: Mme MYRRIAM DUBREUIL,

44b Mentana, Dépt. 2, Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.

pouces de longueur, y compris la queue longue à elle seule de vingt-cinq pouces. Le bec de l'oiseau-lyre est d'environ un pouce et ressemble à celui du paon; les ailes sont moyennement grandes et de forme arrondie; quant au corps, il est à peu près de la taille de celui du faisán, et est d'une couleur brun foncé en dessus et gris-brun en dessous.

La queue est formée de seize plumes. Douze de ces plumes sont très fines et agrémentées de délicats filaments; les deux plumes du milieu, plus longue que les autres, n'ont des barbes que sur leur côté intérieur; quant aux deux plumes qui, en quelque sorte, encadrent les autres, elles sont larges, surtout à leur extrémité, laquelle se recourbe d'une façon fort gracieuse.

L'oiseau-lyre court très rapidement; très défiant, il se laisse difficilement approcher. On le trouve principalement dans les endroits rocailleux couverts de fourrés.

— o —

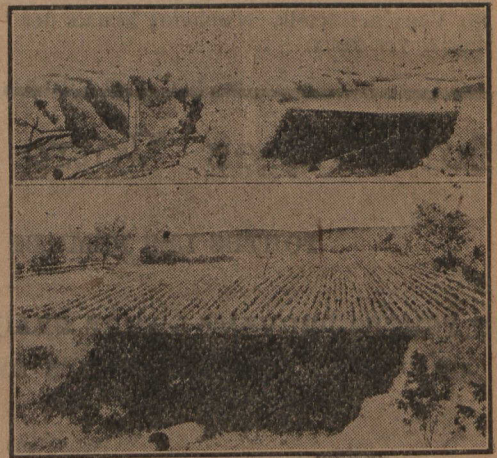
POUR COMBLER LES RAVINES

— o —

Une méthode ingénieuse et peu coûteuse de recueillir la boue enlevée aux terres par les pluies a été récemment démontrée à Chicago devant une assemblée de fermiers. L'importance de la méthode sera bien comprise si l'on songe combien de fermes sont appauvries par suite du lavage des terres, et combien sont difficiles à cultiver en raison des ravines dont elles sont sillonnées et que l'on peut combler à l'aide de cette méthode. Voici maintenant comment procéder.

On choisira le point le plus bas d'une

ravine et on y placera environ dix longueurs de conduite vitrifiée, bien jointes et dans une position légèrement inclinée; un coude et une longueur de conduite posée verticalement y sont ajoutés au bout le plus élevé (du côté du terrain à drainer). Il est nécessaire de soutenir solidement, au moyen de pieux fichés en terre la partie verticale de la conduite. Cela fait, on recouvre de terre la portion de la



En haut, à gauche: la conduite avant la construction de la digue. A droite: Eau boueuse, accumulée dans la ravine. En bas: la ravine comblée.

conduite posée sur le sol et l'on obtient ainsi une digue.

Il se passera alors ceci: lorsqu'une pluie abondante viendra à tomber, les eaux, retenues par la digue, laisseront déposer la terre qu'elles auront entraînée dans la ravine, laquelle, petit à petit, se comblera. Si l'eau venait à s'élever trop haut, le surplus s'écoulerait par la conduite passant sous la digue et, comme ce ne serait que la surface qui se trouverait ainsi à s'écouler, bien peu de terre serait

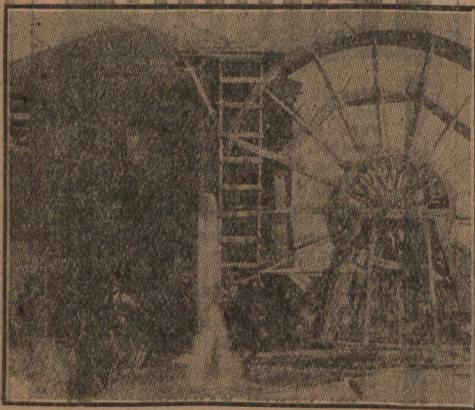
emportée. Grâce à cette méthode, il est possible, en un temps relativement court, d'aplanir un terrain entrecoupé de ravines, obtenant ainsi ce triple avantage: extension de la surface cultivable, plus grande facilité de culture et conservation intégrale du sol.

— 6 —

LES PUIITS ARTESIENS

Leur utilisation pour l'agriculture et l'industrie

Règle générale, les puits artésiens sont forés dans le but d'obtenir de l'eau pour les besoins de la maison. Cependant, la culture et l'industrie commencent à se servir de puits artésiens pour des fins d'irrigation ou pour obtenir une force motrice.



Roue de moulin mue par un puits artésien

On se sert aussi de ces puits artésiens comme d'un moyen de chauffage, lorsque la température de l'eau est assez élevée. Ce procédé de chauffage est utilisé principalement dans le Wurtemberg, en Allemagne.

Les puits artésiens rendent d'immenses services à l'agriculture tant dans le désert du Sahara que dans bon nombre de contrées, l'Italie, l'Espagne, les États-Unis, la Chine par exemple.

A Montezuma, Géorgie, un industriel possède deux puits artésiens dont il se sert pour faire fonctionner une machine à égrener le coton.

A Tarboro, encore en Géorgie, c'est une seie circulaire et un moulin que font fonctionner trois puits artésiens.



L. DE LIMBOURG

(de Paris)

Spécialiste pour maladies des pieds

Attaché au Service des RR. Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

LE SEUL A MONTREAL QUI GARANTIT LA GUERISON SANS DOULEUR des cors, oeuils-de-perdrix, ongles incarnés, pieds plats, transpiration.

Consultations: 9 h. à 12 h. a.m. 1 h. à 4 h. p.m., 6 h. 30 à 7 h. 30 p.m.

291, rue St-Denis, Phone Est 2109 Montréal.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00. Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

Il n'est pas douteux que, de plus en plus, on se préoccupera d'obtenir une force motrice naturelle en même temps qu'inépuisable. Certaines contrées, comme le Canada, possèdent des chutes d'eau dont le pouvoir sera d'autant plus grand qu'il sera plus intelligemment utilisé, mais les pays n'ayant pas de telles ressources à la surface du sol, devront s'ingénier à en rechercher là où ils pourront en trouver. Le charbon et le pétrole viendront à s'épuiser quelque jour et ce serait un manque total de prévoyance que d'attendre leur épuisement complet pour songer à employer les ressources immenses et toujours renouvelées que la nature met généreusement à notre disposition et que nous laissons actuellement se perdre en grande partie.

— o —

D'OU VIENT LE TABAC

Conte Oriental

Mahomet cheminait, absorbé par ses pensées, sur la route de la Mecque. Cependant, ses pieds vinrent à heurter un serpent que la chaleur avait abattu au point qu'il était près de mourir. Mahomet le ramassa et parvint à le ranimer.

—Et maintenant, dit l'ingrat, prépare-toi à mourir, car je vais te mordre.

—Et pourquoi cela? dit Mahomet avec surprise.

Le serpent répondit:

—Parce que ta race persécute la mienne et que c'est, entre nous, un duel à mort.

—Mais oublies-tu si vite, que je viens de te sauver la vie?

—Il n'est point de reconnaissance en ce monde, reprit le serpent. Aussi vrai qu'Allah existe, ton dernier moment est venu.

Et Mahomet répondit:

—Allah est grand et je suis son prophète. On n'invoque point son nom en vain. Si je ne meurs point, tu auras commis un sacrilège et je mourrai plutôt que d'en être le complice. Tiens mords.

Et le serpent mordit la main que lui tendait le prophète.

Celui-ci suçà la plaie et cracha par terre. Et l'on vit pousser, à cette même place, une plante, qui réunit dans ses feuilles le venin du serpent, les souffrances du prophète et le fanatisme des élus.

— o —

La police de Londres opère autour de 110,000 arrestations chaque année.

Contre la Fatigue

L'excès de fatigue déprime les nerfs et les muscles; vous vous sentez faible, accablé, à bout de forces. Une ou deux doses de

POUDRES NERVINES de MATHIEU

dissiperont cet accablement et vous rendront frais et dispos.

Il n'y a pas de remède plus actif contre le MAL DE TÊTE, LA MIGRAINE, LA NEURALGIE, L'ÉTAT FIEVREUX.

25c la boîte de 18 poudres

EN VENTE PARTOUT

Prenez régulièrement du

POUR LES SIROP MATHIEU, le Spécifique des MALADIES de POITRINE

Il soutient, calme et guérit.

CIE J. L. MATHIEU,
Propriétaire
SHERBROOKE, P. Q.

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

**La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.**

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

